

Mariama Bâ

Un chant écarlate



LES NOUVELLES ÉDITIONS AFRICAINES DU SÉNÉGAL

Mariama Bâ

UN CHANT ÉCARLATE

Les Nouvelles Editions Africaines du Sénégal



Photo Baidy

IN MEMORIAM

« Ils prennent leur élan et sortent du tremplin : Dieu les prend dans sa main et les rend aériens en suspendant leur chute. » Ces vers du poète Jean Sarment s'imposent à nous à la pensée de Mariama Bâ, disparue « en plein bond ». C'est, en effet, aussitôt après son retour de la Foire de Francfort (Octobre 80) où l'attribution du prix Noma à son livre *UNE SI LONGUE LETTRE* avait fait d'elle, pour une semaine, le porte-parole glorifié de toute la littérature africaine, que Mariama Bâ a senti les premières atteintes du mal pernicious qui devait l'emporter moins d'un an plus tard (août 1981).

Notre maison, dont le premier roman de Mariama Bâ reste un fleuron, en déplorant la perte d'un auteur qui lui était attaché, pleure plus encore l'amie souriante, l'être au grand cœur qui avait fait de la défense de la femme dans nos sociétés en voie de transformation, une cause personnelle.

On retrouvera dans « *Un chant écarlate* », la Croisée mobilisée contre les injustices sociales, ajoutant ici un plaidoyer pour des valeurs d'identité dont les aspects négatifs, cependant, ne lui échappaient pas.

C'est sans doute l'histoire d'un amour, mais, au-delà, investigué avec une sensibilité qui n'enlève rien à l'intelligence, un aspect de la tragédie de l'aventure humaine, où l'amour ne triomphe pas toujours des préjugés et incompréhensions qui font partie de l'héritage culturel que chacun de nous porte comme une richesse ou un fardeau.

Mariama Bâ s'est vu mourir. Cette femme au grand cœur n'a eu tout au long de son bref calvaire ni une révolte ni une malédiction. Elle pleurait quelquefois, mais sa grande foi islamique lui avait dicté d'accepter un sort injuste. Nous accepterons donc avec elle qu'elle soit si tôt partie, mais rien ne fera taire nos regrets.

L'Éditeur

A mon oncle Ousmane Macoumba DIOP

*Dans les convulsions de l'harmattan,
L'intensité des prières !
Dans les méandres de la mémoire,
Le scintillement des messages !*

*Nos ancêtres, Ma Ngoye et Mademba Ngoye,
Dans l'ouragan des élans guerriers,
Écoutaient le tonnerre de leur tam-tam respectif,
Symbole de bravoure et de distinction.*

*Coumba Dior Diazw,
Femme lionne,
Repose dans la solennité de Soumbédioune,
Auréolée de gloire, Diop Mao.*

*A cette lignée exaltée par les griots de Ndande,
Tu raccorderas,
Jet digne de la relève,
Bonté et piété.*

*Dans ma pensée à l'écoute de nos morts,
Les fièvres du passé !
Dans mon cœur musclé par ta tendresse,
Mon attachement : tu as comblé mon enfance orpheline.*

Mariama Bâ

PREMIÈRE PARTIE

43
3111c

1.

Usine Niari Talli ⁽¹⁾ secouait sa torpeur nocturne, sous le soleil qui s'ébrouait. Les dernières ombres se dessou-
daient, restituant aux choses formes et couleurs.

A cette heure du jour Ousmane ne dormait plus. Dans un délicieux engourdissement, les yeux mi-clos, il accordait, dans sa pensée, les bruits à des gestes précis...

Trass ! trass ! trass ! le pas de Yaye Khady !

Trass ! trass ! trass ! Des pas résolument dirigés vers sa fenêtre...

Un coup, un autre coup, plusieurs coups suivis et chaque fois, le diminutif de son prénom, « Oussou ! », répété impérieusement.

« Oussou ! Oussou ! » Le tambourinement saccadé persistait, lui arrachant des *houm* intermittents de plus en plus nets, qui l'aidèrent à vaincre les dernières résistances de son inertie.

Aussi finit-il par se dégager du désordre de la couverture, finit-il par bâiller, s'étirer, bâiller encore, rassembler ses sandales et déverrouiller sa porte.

Il se dirigea alors vers la « douchière » de l'habitation, coin protégé par des feuilles de zinc rouillées et tapissé de pierres noires.

(1) Quartier du Grand-Dakar au nom inspiré par les deux chaussées parallèles qui le traversent et la proximité de l'Usine de la Biscuiterie.

L'eau tiédie par la mère facilita sa toilette matinale, car le vent glacé, giflant les zincs, paralysait ses doigts. En se frottant, il sentait son cœur battre un peu plus vite : une nouvelle année scolaire commençait.

Pour l'inaugurer, il préféra son ensemble africain en *lagos* brodé, qui lui avait porté chance à l'examen du baccalauréat et remplaça ses sandales par des chaussures fermées.

Comme toujours, à cette heure, son père était absent : il mêlait sa voix au chœur des prières à la mosquée.

Dans la cour, Yaye Khady rationnait le pain du petit déjeuner. D'un coup d'œil furtif, elle vérifia la « tignasse » de son fils aîné :

— Tu ne déjeunes pas ? Le quinquéliba est chaud.

Ousmane déclina l'invitation.

— Tu sais bien, Yaye ⁽²⁾, que je ne prends rien le matin, les jours de classe.

Yaye Khady haussa les épaules :

— Tu changes d'école ! Tu peux bien changer tes habitudes !...

Bref dialogue entre une mère attentionnée et son fils pressé. Et Ousmane gagna la rue.

La rue ! Rythmes ! Couleurs ! Déjà les deux chaussées du quartier grouillaient de monde.

Pour économiser le coût du transport, qui comptait pour les siens, Ousmane avait accepté de ne jamais prendre les cars.

Il évalua la longueur de son nouveau trajet. « Ainsi, je disciplinerai mes pas, les ralentirai ou les presserai selon les délais disponibles ! »

(2) Maman, Mère.

Cette année, son itinéraire se rallongeait : « Bah ! Je me lèverai plus tôt que de coutume, à l'instant où le couvercle du *satala ndiapou*⁽³⁾ paternel tintera, au lieu d'attendre les reniflements de mon frère ou le « trass, trass » des savates de Yaye Khady.

La marche lui était familière. Il avait acquis, depuis plus de dix ans qu'il fréquentait l'école, le secret de vaincre les distances. Il oubliait les kilomètres en « flirtant » avec la rue.

La rue ! Vie et lumière ! Comme Ousmane la pratiquait en parfait ami ! Sensible à ses besoins, il dénombrait ses particularités. Situait ses misères, il était toujours au diapason de son humeur aussi variable que les heures et les saisons.

Trait d'union essentiel de la cité, la rue supportait, avec le même flegme, le voisinage des taudis et des logis somptueux..

Que cachaient aux méandres de la chaussée ces murs délabrés ! Ces façades défraîchies par les ans, quelles histoires avaient-elles à conter ? L'humble logis autant que l'orgueilleuse demeure pouvait abriter une harmonie familiale ou connaître le règne de la discorde et de l'animosité.

Intimité des volets clos ! Toits de chaume ! Tuiles roses ! Pierres lézardées ! Clôtures tapissées de fleurs ! Portails en fer forgé ! Baraques boiteuses ! Murs en banco ! Briques rouges des façades ! Plainte du feuillage froissé par les vents ! Ousmane marchait toujours.

Sous le même réverbère, l'aliéné qui, chaque matin, exigeait l'aumône par sa main tendue. La luminosité de ses

(3) Bouilloire pour ablutions.

prunelles, dans la tourmente de son regard, troublait. Et Ousmane fuyait ce spectre en admirant le ciel.

Le ciel ! Une immensité où des nuages pourpres et or, regonflés, couraient en d'interminables chevauchements. Où allaient les files d'oiseaux qui prenaient dans l'espace, la relève de ceux de la veille ? Iraient-ils mourir en captivité ou périr, victimes des intempéries ?

Ousmane marchait toujours. Laideurs saisissantes dans la rue, les enfants en groupes ou solitaires vêtus de hail-lons ! Grelottant dans le froid de novembre, les yeux éplorés et le visage limé par la faim, ils prenaient d'assaut le cœur des passants. Des aveugles animaient leurs ténèbres de complaints attendrissantes. Manchots, bossus, uni-jambistes, tous les handicapés se réfugiaient dans la générosité de la rue : l'étalage de l'infirmité suscite la pitié, la pitié déclenche le réflexe charitable qui adoucit la misère. Ousmane avançait. Et la rue se déployait, tantôt lisse, tantôt défoncée. Digne ou vulgaire, coquette ou poussiéreuse, animée ou calme, elle s'étirait, serpentait, s'élargissait ou se rétrécissait.

Ousmane se souvenait... Les classes de son enfance !... Les maîtres qui, en se succédant, avaient fait de lui un bachelier !

L'amour de l'effort, ils le lui avaient inculqué. Ils lui avaient montré comment se forge, dans la patience et le travail, la clé du succès.

Djibril Guèye, son père, avait aidé à sa réussite scolaire, lui inspirant le goût du labeur et l'humilité qui n'exclut pas l'ambition.

— Le travail seul hisse ! répétait-il inlassablement, tenant

sa philosophie d'une enfance dure vécue au *Dahra*⁽⁴⁾, sous la férule impitoyable d'un marabout tyrannique.

« La dissertation quotidienne sur les lois divines n'avait pas éteint en notre maître, la soif des biens terrestres ».

Djibril Guèye confiait, déçu : « Dans son éducation, l'enseignement religieux ne primait point : Les talibés étaient davantage dressés pour la mendicité ».

La dernière guerre avait surpris Djibril Guèye dans ce « dahra », remplissant les *alouha*⁽⁵⁾, à la place du maître. Les études coraniques de son fils terminées, le grand père d'Ousmane avait exigé le maintien de Djibril là « pour toute la vie ».

En ces temps, la parole paternelle pesait plus lourdement qu'aujourd'hui dans l'orientation des destinées. Les enfants, même adultes, se pliaient à des exigences familiales qui allaient parfois à l'encontre de leurs intérêts.

La guerre, avec le recrutement massif de tirailleurs sénégalais⁽⁶⁾, avait délivré Djibril Guèye du joug maraboutique. En le déliant du serment paternel, elle reculait son horizon au-delà des veillées de lecture à la lumière des feux de bois. Djibril Guèye découvrait que d'autres voix emplissaient la terre, qui pouvaient s'accorder avec la vénération de Dieu.

Il était revenu de la guerre avec une jambe plus courte que l'autre et de nombreuses décorations. Son titre d'ancien combattant le privilégiait dans ses rapports avec le Blanc : ainsi, son invalidité et la « reconnaissance »

(4) Internat d'enseignement coranique

(5) Ardoise (planchette)

(6) Soldats recrutés non seulement au Sénégal mais dans les divers territoires de l'ex-A.O.F.

d'une administration coloniale lui avaient permis d'occuper, dans le Grand-Dakar, une demi-parcelle.

Sans profession, il passait le plus clair de son temps à raconter « sa » guerre, et à vitupérer les « Allemands », « ces Toubab »⁽⁷⁾ qui, par haine des Noirs, en voulaient aux Français ».

Il était pour ses voisins « Celui qui avait vu Paris ». Cette « chance » lui ouvrait bien des sympathies.

L'admiration et la générosité d'un coreligionnaire l'avaient nanti d'une épouse jeune et belle, Yaye Khady Diop.

Ousmane marchait toujours et la distance raccourcissait. Il fouillait sa mémoire, « en effervescence » ce matin, pour trouver la cause de l'admiration sans bornes qu'il vouait, enfant, à son père. Sa bonté ? Sa charité ? Son adhésion profonde à l'Islam ? Peut-être, plus banalement dans son regard enfantin, l'éclat des nombreuses médailles que Yaye Khady épinglait fièrement sur le boubou blanc empesé qu'arborait son père, pour aller toucher, tous les trimestres, sa pension d'ancien combattant.

Au fur et à mesure qu'il grandissait, comparait, cette admiration se consolidait, justifiée par le comportement de son père :

« Les enfants, en mûrissant, distinguent l'honnêteté de la fourberie, le sens de la responsabilité sous l'avalanche des reproches, l'affection protectrice dans la sévérité du regard. Les enfants, en mûrissant, jugent leurs parents. Et leur verdict s'inscrit parfois sans appel... »

(7) ces Blancs.

Surtout, Ousmane savait gré à son père d'avoir résisté à la tentation de nouvelles épouses. Djibril Guèye avait conscience de ses faibles moyens de subsistance, limités aux rentrées trimestrielles de sa pension. Mais, comme bien d'autres, il aurait pu s'octroyer, avec facilité, trois autres femmes et encombrer la demi-parcelle.

Son attitude lui évitait les remous intérieurs qui tiraillaient son voisin Pathé Ngom, après l'audition de l'Imam, à la prière du Vendredi :

« Être droit comme le fléau d'une balance entre ses deux plateaux ! Doser compliments et remontrances ! Se donner équitablement ! Mesurer gestes et comportements ! Et partager tout justement ! »

« Voilà des prescriptions dures à observer » commentait Ousseynou, fils aîné de Pathé Ngom.

Par les confidences de ce frère de case⁽⁸⁾, Ousmane avait des détails précis sur la vie polygamique :

« La *dépense* de toute la concession était remise à chaque épouse, tous les deux jours. La femme avait l'écrasante responsabilité de transformer cette somme en plusieurs repas. Elle quémandait souvent pour flatter les goûts gastronomiques du *Borom Keur*⁽⁹⁾ et ménageait sa réputation en mettant ce qui restait de meilleur dans le plat des adultes. Dans cette répartition du contenu de la marmite, les enfants étaient lésés et leurs doigts ne heurtaient que des os dans le couscous ou le riz. »

Ousseynou s'étonnait : Les Guèye mangeaient lente-

(8) Celui qui, circoncis en même temps que vous a subi dans la même case, les épreuves virilisantes.

(9) Le maître de la maison.

ment. Chez lui, dans le groupe des enfants, on ne mâchait pas : on avalait pour « profiter » le plus possible, rivalisant avec les « poignées géantes » des aînés redoutés qui se taillaient des parts royales. Personne ne protestait de peur d'être traité de *siskatt*⁽¹⁰⁾.

Dans la concession de Pathé Ngom, Ousmane avait assisté à des scènes dramatiques, nées des rivalités entre co-épouses. Les enfants qui soutenaient leurs mères, étaient entraînés dans leurs disputes et partageaient leurs rancunes tenaces. Dans les « face-à-face », la bassine d'eau sale, le fourneau malgache et ses braises, les tessons de bouteilles, la casserole d'eau bouillante, l'écumoire, le pilon devenaient des armes.

Ousmane sourit :

« Dieu merci, Yaye Khady est l'unique *Djêgue*⁽¹¹⁾ de notre concession ! Dans sa cour, elle dirige son regard exigeant partout et ses mains frottent, raclent, rangent, rectifient, selon ses seuls ordres ! Chaque jour lui ouvre un éventail de charges complexes et l'éventail, resserré le soir, se rouvre le lendemain, très tôt, inlassablement »

Yaye Khady, jeune et bien portante, ne se plaignait ni du transport des bassines remplies d'eau de la fontaine publique, ni de la fumée piquante des feux de bois qui rougissaient ses yeux., ni du balai trop court si fatigant !

« Le cœur de Yaye Khady est une outre pleine qui, pendant longtemps, n'a profité qu'à mon père et à moi ».

Ousmane sourit encore : « Certes la vie n'est pas toujours facile. Mais dans la baraque, l'entente et l'affection règnent ».

(10) Celui qui répugne à partager la nourriture

(11) Dame.

Grâce à ses maternités espacées, « à la manière de l'éléphant »⁽¹²⁾ murmurait-on dans le quartier, Yaye Khady s'épanouissait, contrairement aux autres femmes plus prolifiques.

Elle n'avait pas à envier ses amies dont les aînés avaient été des filles. Ousmane, très tôt, avait accepté d'être « ses jambes et ses bras », la ravitaillant en charbon et en eau. De plus, il savait choisir les condiments et ruser avec son copain de jeu Ousseynou, pour ne pas être vu, quand il se substituait à sa mère dans les séances pénibles de balayage.

De fréquents tête à tête avaient tissé, entre la mère et le fils, une complicité qui les comblait.

(12) Tous les cinq ans, dit-on.

2.

Djibril Guèye n'appréciait guère le rôle de son fils à côté de Yaye Khady. Il ne ratait jamais l'occasion de sermonner son épouse quand il surprenait Ousmane éventant le feu ou rassemblant des ordures.

— Ne fais pas de ce gosse une femmelette ! tonnait-il. Et de plus en plus, Djibril Guèye songeait à « sauver » son garçonnet. Le souvenir de son martyre au dahra ne l'incitait pas à chercher le secours de l'école coranique. Il revoyait trop nettement la promiscuité douteuse, la longue cravache tombant sur les dos nus des talibés immobilisés par « quatre bons gaillards ».

L'école des *Toubab* le tentait. Et l'ambition du père d'assurer à son fils une forte trempe de caractère fut la chance d'Ousmane.

Année après année, il se fraya un chemin dans la forêt dense du savoir de l'école des Blancs. Chaque matin, ses outils et ses livres noués solidement dans un vieux foulard, il courait pour arriver à l'heure, après avoir effectué quelques travaux domestiques, en l'absence de son père retenu à la mosquée par les prières chantées de l'aube.

La nuit, son temps lui appartenait. A la lumière de la lampe-tempête posée à terre, il « buvait » ses premières leçons. Morceau de charbon en main quand son bout de

craie était usé, il composait sur les planches de la baraque, avec les mots appris, des phrases nouvelles. Les quatre opérations, quotidiennement utilisées et vérifiées, n'avaient plus de secrets pour lui.

La nuit, une volonté de percer alliée au goût de la lecture le maintenait éveillé. Des aînés serviables le guidaient dans ses prospections. Aussi, apportait-il à ses parents de très bonnes notes, fruit d'un effort inlassable, servi par une intelligence exceptionnelle.

Ousmane se souvenait... L'âge du concours à l'entrée en sixième : « Oh ! La beauté et le charme d'Ouleymatou Ngom ! Je ne me lassais jamais de la regarder ».

Quand leurs regards se croisaient, il éprouvait une grande joie. Son cœur battait plus vite. Sa respiration s'accélérait. Avec empressement, il lui portait son aide pour résoudre un problème ou appliquer une règle grammaticale. Parfois, dans ces entrevues, leurs doigts se frôlaient. Mais vite, trop vite au gré d'Ousmane, Ouleymatou retirait sa main. Sa bouche se durcissait en une moue de réprobation.

Ousmane se souvenait... L'âge du concours à l'entrée en sixième : « Oh ! La beauté et le charme d'Ouleymatou Ngom ! Je ne me lassais jamais de la regarder ».

Au jeu de *langa-bouri*⁽¹⁾ nocturne, elle s'arrangeait pour chercher l'objet caché dans la même direction que Seydou Niang, autre frère de case d'Ousseynou.

Cette attitude nouvelle intriguait Ousmane. Acculé, Ousseynou finit par lui avouer : « Ma sœur Ouleymatou

(1) Jeu qui consiste à retrouver un objet caché (corde, bâton...). Le chanceux qui découvre l'objet a le droit d'en user pour corriger ses camarades qui courent pour échapper à la correction.

ne veut pas d'un garçon qui balaie, porte des seaux d'eau et sent le poisson sec. »

Ces paroles blessèrent profondément Ousmane dont les yeux s'embuèrent des larmes de l'adolescence si promptes à perler.

Les affres de la jalousie le torturaient. Mais il avait de la dignité une haute conception, née de l'exaltation de ses aïeux par son père.

Il était Guèye, « Lébou pur », de ceux qui forgèrent la célébrité du Cap-Vert, de ceux qui domptèrent la mer pour conquérir la richesse, de ceux qui frayèrent avec les *rab* et les *tour*⁽²⁾.

L'ami griot de son père, Lamane Mboup, après avoir énuméré la longue lignée des Guèye, ne manquait jamais d'exhumer l'exploit de celui qui avait été l'ancêtre si entreprenant qu'il séduisit une « rab ». Et cet ancêtre se réveilla, à l'aube de ses premières noces, dans une cour envahie de calebasses de *lâkh*⁽³⁾ fumant, participation à la fête de son épouse invisible.

Que représentait Ouleymatou, comparée aux épouses « rab » dont on vantait la beauté limpide comme un clair de lune, les yeux immenses lumineux et les longs cheveux de soie qui couvraient leur dos et leurs hanches ?

Et puis, il connaissait les épreuves de son père au dahra. Djibril Guèye lui avait conté sa mésaventure une nuit de tornade opaque. En revenant d'un village où il s'était attardé pour renouveler ses hardes et améliorer sa pitance, il s'était trompé de chemin. Le vent violentait ses oreilles et il se battait désespérément contre les ombres et le sol

(2) Créatures invisibles au pouvoir néfaste ou bénéfique.

(3) N'importe quelle pâte ; ici pâte de mil arrosée de lait caillé.

mou. Les lambeaux de son boubou, volant autour de ses os, le livraient au froid. Il marchait dans le noir, heurtant des « pierres », croyait-il.

Soudain, à la lumière aveuglante d'un éclair, Djibril frissonna : il errait dans le cimetière du village. Les tombes l'entouraient. Il s'accroupit, ferma les yeux et jusqu'à l'aube, usa de son savoir coranique pour se protéger.

Son arrivée lamentable dans ses loques trempées, la fièvre qui cognait à ses tempes, ses pieds chaussés de boue n'empêchèrent guère une autre averse de tomber de la longue cravache du maître...

Alors devrait-il pleurer parce qu'une « petite fille » feignait de ne pas le voir et lui préférerait le « dernier de la classe » ?

Il se domina. Sa volonté et son orgueil refoulèrent le sentiment naissant.

Ousmane se souvenait... Et il marchait toujours. Il secoua la tête à l'évocation de ce sentiment, emporté par le vent, comme sa première enfance, à laquelle il appartenait.

...Ni Ouleymatou, ni Ousseynou n'avaient résisté à la rigoureuse sélection de l'entrée en sixième, alors que sa réussite avait mis plus d'aisance dans le budget familial, avec la bourse qu'elle comportait. On annexa aux deux pièces de la baraque, une chambrette pour lui. On installa, au fil des ans, un robinet qui soulagea Yaye Khady, et enfin l'électricité.

Sept années de lycée ne l'avaient point départi de son ardeur au travail. Le même pas pressé et la même soif de connaissance le conduisaient ce matin à l'Université.

L'indifférence moqueuse d'Ouleymatou avait brisé successivement en Ousmane tous ses élans affectifs vers les

jeunes filles. De sa déception était née une détermination farouche d'étouffer en lui toute ébauche de penchant amoureux. Il assimilait toutes les femmes à Ouleymatou dédaigneuse et égoïste, prétentieuse et dure. Chaque tentative le crispait. Il imaginait des rires sournois qui s'alimenteraient de ragots sur son compte. Il prenait ses distances avant les chuchotements blessants : « C'est le jeune homme qui balayait et achetait du poisson sec ! »

Même quand il était ému, il se retranchait derrière une cuirasse de froideur qui le protégeait des regards appuyés des jeunes filles. Son attitude n'était pas une fuite. Il se méfiait. Il parlait aux copines, en camarade serviable et poli, attentionné quelquefois, mais jamais « intéressé ». Il ne dévisageait pas ses interlocutrices, de peur d'être accroché par le petit rien séducteur qui démolit les résolutions.

Méfiant et idéaliste, Ousmane redoutait les tricheries qui régalaient les loisirs de la jeunesse du quartier.

Les aventures et mésaventures de ses camarades encourageaient son intransigeance. Les femmes, décrites volages et irresponsables, prêtes à mentir et à tromper, ne l'intéressaient pas.

Le croyant seulement porté vers les livres, ses compagnons l'avait surnommé « Le Curé » ! Ils ignoraient l'échec de sa première tentative amoureuse et les tourments qu'il avait endurés.

Ousseynou, qui partageait son secret, en parfait *kharit*⁽⁴⁾ n'ébruait jamais l'histoire.

(4) Moitié, ami.

3.

Ousmane Guèye pouvait-il appeler relation amoureuse ses divertissements avec la nièce de Tante Kiné, une femme du quartier qui entretenait avec Yaye Khady de très bons rapports ?

Il croisait, quand il quittait le lycée, vers le domaine du marchand de charbon, la nièce de Tante Kiné, portant au bras son panier noirci.

Cette enfant, dépêchée nuit et jour chez Yaye Khady assiégeait leur logis. Ses visites avaient pour objet des emprunts divers : une pièce de monnaie, un morceau de poisson sec, une poignée de sel, rien qu'une pincée de poivre.

Si la nièce se présentait avec une bouteille, corvée pour Ousmane : il fallait installer au goulot de la bouteille l'entonnoir et y verser l'huile ou le vinaigre ou l'eau de javel, « empruntés » parce que le Maure commerçant déjeunait ou dînait, priait ou avait fermé sa boutique.

Ousmane ne sut jamais pourquoi sa mère se laissait bernier par Tante Kiné. Cette femme possédait l'art de ne rien acheter et de s'approvisionner sur les réserves de Yaye Khady.

Elle arrivait en visite lorsqu'elle était sûre de trouver Yaye Khady seule, Djibril Guèye n'appréciant guère ses manières de parasite. Tante Kiné se plaignait en termes

justes qui suscitaient l'apitoiement. Troisième épouse, elle devait faire front à l'unité de combat et de défense de ses co-épouses plus mûres qu'elle, qui tiraient de leurs « expériences de vieilles guenons », des « grimaces » qu'elle ignorait.

— Ce sont leurs enfants qui me tracassent le plus. Je ne sais où me mettre. Ils me reprochent même le sable de la cour que je foule et l'air du logis que je respire.

Tante Kiné élevait à dessein le degré de ses humiliations et de ses souffrances pour attendrir. Et Yaye Khady consolait, conseillait, prêtait.

En attendant, le boubou emporté hier par la nièce, enveloppé dans des journaux, pour servir de modèle au Toucouleur vendeur de tissus, ne revenait pas.

Demain, Ousmane sera à nouveau dépêché à la récupération. Il trouvera la porte de Tante Kiné close, la nièce assise sur la grosse brique du seuil, et elle, la nièce, expliquera, malicieuse :

— Ma tante est allée à un baptême. Elle a mis un boubou vert avec des fleurs jaunes. Elle s'est poudrée. Elle est belle, ma tante dans le boubou vert.

Le boubou vert ! Ousmane devinera : le boubou de Yaye Khady. Il s'en retournera les mains vides. A sa mère, il dira : « Tante Kiné est sortie ».

En enfant bien éduqué, il ne voudra pas être traité de « rapporteur », de « fossoyeur d'amitié ». Les boubous de Yaye Khady pourront bien défiler chez tante Kiné. Ousmane ne révéla jamais l'usage qu'on en faisait.

A chaque rencontre, Ousmane taquinait la nièce de la voisine. En causant avec elle le long de la rue, il lisait de la vénération dans le regard enfantin. Il déviait de leur chemin. Il l'attardait, lui tenait la main, histoire de doser son

pouvoir de séduction. La petite, amoureuse, émerveillée, consentait à ses caprices.

Mais Ousmane eut la générosité de ne pas dépasser les limites décentes. Il sut se retenir, comme un brave petit homme conscient. Mieux, il changea de chemin, lassé par ces jeux qui enchantaient ses sens, mais laissaient indifférent son cœur.

Depuis des années, Ousmane Guèye paraissait donc immunisé contre la passion. Il passait à travers les pièges tendus, les œillades appuyées, les barricades les mieux dressées pour sa capture. Des ombres de méfiance obscurcissaient son ciel.

Mais, bousculant les ombres, une soudaine clarté illumina cet horizon. L'amitié d'une nouvelle élève blanche, Mireille de La Vallée, avait rythmé trop rapidement à son gré, ses cours de Terminale. Le même intérêt pour la philosophie les avait rapprochés. Le même esprit critique les isolait sur le trottoir où Mireille attendait, pour regagner son domicile, la voiture de son père, un diplomate des services de la Primature.

A l'épreuve orale de langue vivante au baccalauréat, le trac noyait le vocabulaire d'Ousmane. Les réponses possédaient un contour clair dans son esprit, mais les mots pour les préciser fuyaient, alors qu'il les connaissait. Il se trouvait coincé.

En face de lui, dans un coin de la salle, soustraite à la vigilance de l'examineur, Mireille suivait l'interrogation, en attendant son tour d'être « dépecée ».

Quand Ousmane butait sur un mot, et fouillait en vain sa mémoire traîtresse pour le trouver, elle arrondissait ou étirait ses lèvres pour le secourir. Et Ousmane s'accrochait à nouveau, relançait son exposé, s'enhardissait. On dirait

même que la jeune fille blanche l'inspirait, que les yeux, perçants et volontaires, communiquaient à son esprit un regain de lucidité.

Noblesse oblige ! dit-on. Ousmane remplaça discrètement la jeune fille dans le même coin. Il vola à son secours, par la même voie de la mimique.

A la sortie, ils rirent malicieusement de leur trouvaille.

A la proclamation des résultats, la chance leur avait souri. Ils étaient admis d'office avec mention.

Pas de remords, pas de honte. Ils savaient bien l'un et l'autre que leur réussite dépendait des épreuves à coefficient élevé.

Ils se félicitèrent, confrontant leurs réponses aux diverses questions, situèrent les points où ils avaient failli, et trouvèrent que la dernière question de l'épreuve de mathématique avait provoqué le léger recul de Mireille.

Ils se séparèrent, pour les vacances, heureux, sans formalité autre que la banale poignée de mains et le sourire de la réussite.

Mais le destin veillait. Il avait ainsi posé ses premiers jalons.



Les services du Ministère de l'Éducation Nationale et de la Culture proposèrent à Ousmane Guèye une bourse d'études en France, pour préparer le concours d'entrée à L'École Normale Supérieure. Il choisit de rester à Dakar. Son sens familial l'emportait sans hésitation sur son ambition et sa curiosité : Djibril Guèye vieillissait, Yaye

Khady, pétrie de tendresse, supporterait mal son absence ; son frère et ses sœurs, si jeunes, avaient besoin de guide.

Ouleymatou, informée de la réussite scolaire d'Ousmane, qui ouvrait l'avenir sur les hautes sphères de la connaissance, esquissa de timides sourires, simula des rencontres pour le reconquérir. Mais à ses avances, Ousmane répondit par une politesse glaciale.

Il put être indifférent, d'autant plus que l'euphorie du succès estompée, il découvrit la persistance du souvenir de Mireille. Il croyait le souvenir lié aux moments de l'examen. Mais ces moments s'évanouissaient lentement et le souvenir grandissait démesurément . La forme blanche l'envahissait. Elle arrondissait ou étirait ses lèvres pour le tirer d'embarras. Elle secouait sa chevelure dorée et soyeuse. Les longs cils de ses yeux pers frémissaient. Elle lui souriait. Elle le regardait.

Il lui suffisait de suspendre sa respiration, de fermer les yeux, pour ressentir le contact ouaté de la main douce, mollement abandonnée dans la sienne. La voix aux intonations charmeuses caressait son oreille et le berçait.

Ousmane se surprit à préférer la solitude aux discussions fracassantes. Ruminer ses souvenirs ! Se soustraire aux visites ennuyeuse et bruyantes des copains ! Tout lui paraissait dépourvu d'intérêt en dehors de Mireille ! Que Ouleymatou était futile, comparée à sa compagne de classe si intelligente !

Le souvenir léger, parfumé, l'accompagnait partout. Il était son bien, son secret qu'il animait à sa guise. Le nom précédé de particule faisait de la jeune fille blanche « sa princesse »

Sa raison, son alliée de toujours, le mettait en garde contre son imagination qui ébranlait ses résolutions de chas-

teté et d'indifférence. Mais Ousmane se laissait dominer par son rêve. Sa folie le grisait.

Qu'importait ! Se laisser aller après les dures contraintes des révisions ! Se laisser aller après les efforts harassants pour ne pas confondre les formules ! Se laisser aller et profiter goulûment de la compagnie discrète de cette amie invisible et ailée, qui accourait vite, très vite à son appel ! Se laisser aller d'autant plus qu'il était sûr de ne jamais la revoir !

Au cœur de ses songes devenus quotidiens, au centre de son désir, les lèvres fines palpitaient.

4.

Il franchit, ce matin de rentrée, le portail du bâtiment de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines.

L'enceinte vibrait déjà de chahuts. Dès le seuil, son cœur bondit.

Devant lui, l'aurore étincelait. Une tête blonde s'agitait. Tout d'un coup, le rêve enfoui dans son cœur et caressé avec tendresse se matérialisait. L'image avait franchi les limites brumeuses. Elle se mouvait.

Cette nuque laiteuse que Ousmane apercevait était bien celle de Mireille. Il l'avait trop embrassée en songe pour en oublier la forme gracile et ondoyante. Ce profil, il le reconnaîtrait, même sans lumière, pour l'avoir mille fois redessiné, en trois mois de vacances.

Et la parure d'or diaphane frémissait ! La seconde vécue lui parut une éternité, par la densité de l'émotion, par la rencontre jugée impossible qui s'organisait.

Avancer. Mais avancer comment ? Ses jambes hésitaient, son cœur dansait.

« Du courage ! » A pas comptés. Mais chaque pas le rapprochait du but, lentement, mais irrévocablement. Il avançait. A pas comptés certes. Mais il progressait tout de même.

Sa main se tendait et se refermait, se tendait vers un objectif : une épaule claire, qui avait repoussé l'envahisse-

ment des cheveux de flamme. Et la paume d'Ousmane conquiert tendrement cette parcelle de peau et s'y appuya.

On imagine des chocs spectaculaires pour le jaillissement du bonheur. On imagine des cadres coûteux pour son éclatement. Et le bonheur naît de rien, se nourrit de rien. On lui confère un prix énorme. Son acquisition paraît réclamer un prix fort. Et pourtant, le bonheur peut s'épanouir tout simplement dans un amphithéâtre d'Université. Une épaule nue le déclenche. Quelques pas le livrent. Un quart de tour de tête ! L'oblique d'un visage ! Et des fluides se rejoignent pour recréer l'unité. Le couple naît. La mission millénaire s'ébauche. Un homme, une femme ici. Un homme, une femme ailleurs !

Une poignée de main ! Dans le trouble des yeux bleus incrédules, Ousmane découvrit sa propre émotion. L'étonnement de Mireille, son bouleversement perceptible, ses joues pourpres, lui donnèrent l'espoir qu'il n'avait pas été le seul à imaginer, à souhaiter. Mireille avait-elle subi les mêmes assauts que lui ? Elle était là. Pourquoi était-elle là ? Elle n'avait peut-être pas voulu de la France... comme lui. S'était-elle accordé une chance de le revoir ? Ousmane Guèye lui parlait.

Et les yeux pers se fermèrent de bonheur. Et les joues rosissantes reçurent discrètement deux traits humides.

Et Ousmane Guèye, qui refusait les aventures sentimentales, acceptait. Et Ousmane Guèye, qui se méfiait des femmes, s'abandonna à une femme, blanche de surcroît. Le temps d'une poignée de mains, d'un battement de cils !

Des amoureux plus imaginatifs que Mireille et Ousmane inventeront peut-être un jour un vocabulaire et des gestes neufs.

Comme tout leur paraissait merveilleux, éclairé par

l'amour. Toutes les occasions joignaient leurs doigts. Des banalités déclenchaient leurs rires. Les heures couraient quand ils se retrouvaient et les moments de séparation s'étiraient, ennuyeux et cruels.

Leurs différences les enrichissaient. Ils éprouvaient, l'un pour l'autre, des inquiétudes nées de tout et de rien : de fièvres passagères, d'un bouton gratté, d'un rhume exténuant. Une note faible d'interrogation, un cours mal perçu dérangaient leur quiétude. Ils tendaient au bonheur parfait.

Se contempler, se découvrir ! Les parties visibles de leurs corps n'avaient plus de secrets pour eux. Ousmane palpa la cicatrice bosselée de l'avant-bras de Mireille qui expliquait :

— Un abcès qui fut douloureux, il y a deux ans !

Mireille admirait la carrure de son ami. Ousmane s'enorgueillissait :

— Les épaules paternelles !

Ils s'embrassaient. Le baiser demeure l'expression naturelle du sentiment. Il draine sans danger l'excès des désirs. Arrivés tôt le matin et les après-midi, Ousmane et Mireille profitaient de leur solitude momentanée pour se blottir l'un contre l'autre. Leurs lèvres se cherchaient, s'unissaient, se détachaient. Ce jeu les enivrait et ne cessait qu'à la venue de leurs camarades. Ils étaient heureux. Ousmane écoutait son cours sans comprendre, les yeux rivés sur la nuque dorée par les reflets de la chevelure et Mireille, courageusement, prenait des notes pour deux.

Parfois, ils désertaient les cours. La chaussée traversée, à l'autre limite de l'Université, livrait la mer.

Ousmane Guèye fredonnait, en la contemplant, le début d'une dictée de l'école primaire :

« La mer fouette la côte de sa vague monotone et courte ». Mireille complétait : « et Ousmane et Mireille s'adorent. Et Ousmane et Mireille s'embrassent ». Elle joignait le geste à la parole. Ils riaient, ivres de jeunesse, d'illusions et d'espace.

A défaut de baignades, ils trempaient dans l'eau, leurs pieds, délivrés depuis longtemps de la contrainte des chaussures.

Des fois, ils se reposaient sur une natte. Et c'est dans cette attitude que les confidences se libéraient.

Résumés de livres lus, mises au point sur les cours, formulation d'exposés pour avoir le maximum de points, tout alimentait leurs causeries. Ousmane Guèye excellait pour rendre accessible une communication.

Mireille, en revanche, avait le monopole de se raconter. Elle offrait à son amour son passé et son présent. Les albums de famille défilaient entre les mains d'Ousmane. Les photographies étaient commentées.

— Je suis fille unique et tu devines qui est mon père car la voiture qui me dépose a dû t'éclairer depuis longtemps.

— Oui, répondait Ousmane pensif. Je suis un amoureux fou de la fille d'un diplomate français.

Mireille poursuivait :

— Regarde moi ici, avec mes cheveux tirés en arrière. C'est la coiffure « queue de cheval ». Plus loin : « J'ai quatre ans ici. Le livre que je tiens, je venais d'achever sa lecture. J'ai su lire à quatre ans, et toi ? »

Elle n'attendait pas de réponse et continuait :

— Regarde-moi en tenue de ballerine. J'ai appris à danser. Ici, je joue du piano. Mes parents n'ont rien ménagé pour faire de moi une jeune fille accomplie.

Et pointant son index sur une photo jaunie :

— Voici mes grands parents paternels. Ils vivent toujours. Plus haut la maison familiale.

Ousmane remarqua :

— Une rivière coule aux alentours de la maison de famille.

— Non, corrigea Mireille. Ce n'est pas une rivière. C'est un étang, tellement beau, l'été !

Fille unique, Mireille aurait pu être mal éduquée. Mais elle raisonnait et la lucidité lui interdisait l'insolence. Elle qualifiait de « perversion » le manque d'éducation.

— Il n'y a pas de pire poison, affirmait-elle.

Elle puisait la force de se comporter poliment dans sa conviction de l'égalité des hommes. La connaissance parfaite du savoir-vivre qu'on lui avait inculqué, aidait son attitude.

Elle concluait :

— Contrairement à la tradition, c'est moi qui borde mes parents au lit, depuis que j'ai l'âge de le faire, après les avoir embrassés.

Ousmane écoutait. Son amour-propre repoussait le quartier populaire d'Usine Niari-Talli. Sa pensée élevait un rempart entre Mireille si raffinée et la baraque ocre. Il dit tout haut :

— Le jour où je te parlerai des miens, le jour où je te ferai entrer dans le jardin secret de mes origines, je te demanderai d'être ma femme.

Mireille acquiescait, respectueuse de la pudeur d'autrui. Le silence d'Ousmane ajoutait du mystère à son amour.

Ousmane réfléchissait.

— M'aimes-tu ? Ne suis-je pour toi que le jouet original qui manque à ta collection, dans ton univers comblé ?

La crinière blonde voltigeait en guise de réponse. Elle

croyait à l'amour sans patrie. Elle cherchait chez un partenaire l'intelligence et le charme : dans leur classe, Ousmane se situait parmi les meilleurs ; et il était beau, comme une statue. « Tes traits ont une finesse étonnante. On les dirait ciselés ».

Mireille aimait. Elle ne mentait pas. Le conformisme de ses parents, placés au plus haut sommet de la bourgeoisie de son pays, ne pouvait rien contre l'insondable loi de l'attraction qui la poussait vers Ousmane. La « Corbeille d'or » trouvée à sa naissance ne la révoltait pas. Elle n'avait aucun traumatisme psychique à résorber, aucun manque à combler, aucune haine à assouvir, aucune tare à compenser, aucune révolte à endiguer, aucun joug à briser. Elle était saine et normale. Elle aimait, naturellement, comme une jeune fille de son âge.

— Je ne peux expliquer mon sentiment. Pourquoi toi ? disait-elle souvent en riant.

Et c'est parce qu'elle aimait, que le désir de porter secours avait surgi en elle, spontanément, comme un désir de protection maternelle, enfoui dans chaque amante, lorsqu'elle avait vu Ousmane en difficulté à l'examen.

Le souvenir d'Ousmane avait meublé ses vacances. Comment le retrouver ? Elle avait tenté sa chance « comme le prisonnier d'un incendie se jette d'une fenêtre ».

Son inscription à l'Université n'était pas un hasard. Elle avait lutté pour faire admettre son point de vue. Ses parents possédaient un luxueux appartement dans la capitale de son pays, qu'occupait une vieille tante célibataire que sa présence comblerait bien.

— Qui résiste à la plaidoirie de l'amour ? interrogea malicieusement Mireille.

Elle se promettait de laborieuses recherches. Et la voilà, sans peine, devant Ousmane, traçant de son doigt l'ovale du visage, tâtant les joues, redécouvrant la poitrine entrevue il y a des mois.

Face à un engagement pareil, Ousmane pourrait un jour décrire la salle d'eau en zinc troué, parler des jambes inégales de Djibril, introduire le sourire charmant de Yaye Khady, malgré les cours fleuries, les meubles cossus, les cuisines équipées, la profusion de jouets et de vêtements, la charge dorée des bibliothèques, admirés à travers les photographies des albums explorés.

La dernière photographie de l'un des albums — celle-là, récente — révélée à Ousmane, représentait Mireille en longue robe bleue, agrémentée d'une rose blanche à l'épaule gauche, dans le vaste salon de la résidence diplomatique.

Leurs enfances ne se ressemblaient pas. Le balai court avait écaillé la main du jeune Ousmane. Le dégoulinement de l'eau dansant dans son petit seau, avait trempé son dos.

Était-il un partenaire possible pour Mireille ? Pourrait-il assumer pareille mutation ?

Il était pauvre certes. Mais la pauvreté n'est pas une infirmité. Elle ne peut être non plus un critère de considération.

La supériorité d'un individu ? La grandeur de l'homme ? Assurément dans son intelligence, dans son cœur, dans ses vertus !

Ousmane se sentait Homme et comme tel, digne de tous les témoignages d'amour.

Mireille minait facilement le souvenir d'Ouleymatou. Elle désintoxiquait le cœur d'Ousmane et lui redonnait confiance. Elle expulsait toutes les résolutions défensives.

Elle s'installait victorieusement dans un cœur et dans un corps disponibles.



Et le temps fuyait sous la houlette des mois.

Dans les rêves, l'amour décuplait les forces combatives d'Ousmane Guèye qui soulevait des montagnes, démolissait maints obstacles pour conserver sa belle. Coquette, Mireille virevoltait en jupe ou se dandinait dans des « jeans » qui moulaient ses formes. Ses cheveux blonds épars resplendissaient, jouet docile dans la main tendre de son ami.

Leurs photographies échangées calmaient l'impatience des séparations. Dans un cadre en fer forgé, garni de verre, Mireille trônait sur la petite table de travail de la chambre.

Une bonne malhabile de Yaye Khady fit tomber un jour le cadre, en rangeant les livres. Le verre protecteur se brisa. En voyant les débris, Ousmane entra dans une colère épouvantable que personne ne s'expliquait. Il s'agenouilla, délivra l'image des morceaux de verre, caressa avec émotion le corps entier dans le cadre nu. Son expression de ferveur bouleversait ses traits et cette attitude de vénération surprit Yaye Khady.

Sa main caressa à nouveau la photographie et il se sur-

prit à penser haut : « Heureusement qu'elle n'a eu aucune égratignure ! »

Yaye Khady, de plus en plus étonnée, rétorqua :

— Et si elle en avait eu une ? Si tu te voyais, tremblant pour la photo d'une actrice de cinéma que tu ne connais même pas !... Être à ce point à la merci d'un mythe !

Pour dissiper le trouble de sa mère, Ousmane plaisanta :

— Oui, jusqu'à ce point ! Tu trembles davantage pour le lutteur Doudou Ndoeye. Tu chantes à longueur de journée ses exploits. Est-ce que mon père s'en offusque ?

Ils rirent et l'incident fut oublié. La photographie reprit sa place dans le même cadre garni d'un nouveau verre.

Quant à la photographie d'Ousmane, elle n'avait pas de place fixe dans la chambre de Mireille, encore moins de cadre protecteur. Elle allait de son oreiller à la poche de sa robe de chambre. Elle voyageait entre les classeurs et les livres selon ses occupations du moment. Mais elle était témoin de tous les actes de sa vie quotidienne.

Se douchait-elle ? Elle la plaçait dans un coin de la salle de bain et lui dédiait des sourires.

Se couchait-elle ? Elle la berçait sous sa couverture et l'embrassait. Montait-elle en voiture pour rejoindre l'Université ? Elle l'installait à côté d'elle et la soutenait d'une main pour l'aider à résister aux secousses de la route.

Cette photographie, elle l'avait choisie parmi une douzaine d'autres qu'elle avait tirées. « Réussie ! » « Vivante ! » La mer très bleue entourait le rocher noir sur lequel son ami était debout. Sa chemise rouge ouverte libérait sa poitrine, ornée d'une fine chaîne, cadeau de Mireille. Ousmane riait de toutes ses belles dents. Ses yeux avaient une expression d'intelligence malicieuse.

Et la nuit la photographie lui parlait des douceurs

vécues. Leur parcours récent avait déjà un lot de souvenirs : ses bouderies et ses réconciliations hâtives, sa recherche passionnée de l'autre, ses embuscades, ses méandres.

Mais un jour la petite photographie s'égara. Plus de mer bleue, plus de rocher noir, plus de chemise rouge, plus de sourire blanc, plus d'yeux lumineux. Et Mireille chercha en vain son bien précieux. Son armoire fouillée, ses tiroirs vidés ne la livrèrent point. Les classeurs, les cahiers, les livres et les blocs-notes ne la lâchèrent pas. Le dessous du lit balayé et le matelas retourné sans résultat, son inquiétude empirait. Sa mère souhaitait bien l'aider. Mais fallait-il qu'elle sût ce qui valait tant d'effervescence et de soucis à son enfant.

Mireille s'inquiétait :

« Et si mon père retrouve la photo ? » Elle appréhendait
« Le dialogue ».

A cette perspective, ses joues s'empourpraient.

Ousmane perçut son anxiété. Elle dut lui avouer la disparition de la photographie, ses recherches et ses craintes. Ousmane conseilla :

— Désormais, contente-toi de mon image là-dedans » et il appuya son poing sur le front de la belle jeune fille.



Depuis des années que son père œuvrait en terre sénégalaise, le calme des habitudes immuables régnait dans la résidence diplomatique.

Réveil matinal pour Mireille. Elle servait le petit déjeu-

ner à ses parents au lit. C'était l'une des tâches qu'elle s'était assignée dès qu'elle avait su manier les boutons des fourneaux à gaz.

Plateau de café, confiture et croissants pour son père, thé pour sa mère sans beurre, ni pain. Madame de La Vallée disciplinait son estomac et supportait un régime sévère. Elle luttait ainsi contre l'embonpoint, la fonction de son mari exigeant d'elle beauté et maintien.

Mireille embrassait ses parents, réglait sa montre à leur réveil.

Elle s'asseyait sur l'un des lits jumeaux. Et le bavardage malaxait problèmes sérieux et futiles, confidences et actualités, nouvelles du pays et tâches à abattre, invitations à donner ou à rendre, programme de la journée.

Mireille abandonnait ensuite ses parents à leurs plateaux. Elle courait à son bain pour ne pas rater la leçon d'éducation physique de la radio. Elle avait maintenant une raison supplémentaire - un amoureux dans sa vie - pour maintenir sa souplesse et sa grâce.

Le choix du vêtement avait de l'importance. « Comment se présenter aujourd'hui à Ousmane ? » Les instincts de séduction de la femme amoureuse sourdaient en elle. Elle désirait une apparition différente chaque jour. Son argent de poche passait dans l'achat de produits de beauté dont elle usait discrètement, pour augmenter l'éclat de sa chevelure ou appuyer le pourpre de ses joues et de ses lèvres. L'eau de cologne la parfumait subtilement.

Hier, l'ensemble pantalon et chemisier blancs, foulard turquoise, avait fait sensation. Avant hier, une robe verte « maxi » très souple et des chaussures assorties s'étaient alliées à la couleur de ses yeux.

Aujourd'hui ?... Elle fit glisser les cintres de sa pende-

rie. Tout lui paraissait inapproprié, incapable de séduire Ousmane. Son choix se porta tout de même sur une robe en cotonnade rouge imprimée de petites feuilles, cadeau récent de la grand-mère de La Vallée.

« Ousmane portera-t-il sa chemise rouge, celle de la petite photographie ? Nos vêtements s'harmoniseraient... »

Le souvenir de la petite photographie réveillait son angoisse d'autant plus qu'elle entendait son père commencer sa journée par un plongeon énergique et tapageur dans « son bain ».

Sa mère se manifestait aux domestiques et précisait ses directives pour la journée.

Mireille dévala les escaliers, fraîche et parfumée. Un claquement de portière ! Le chauffeur prit en trombe le chemin de l'Université, ralentissant devant l'Hôpital Le Dantec assailli par les malades venus aux soins, qui débordaient sur la chaussée.

5.

Le calme plat des habitudes acquises fut bouleversé ce soir-là dans la résidence diplomatique.

Mireille revint de son cours à dix-huit heures, après avoir passé des moments agréables avec son ami.

Elle montait en chantonnant les escaliers.

— Mireille !

La voix durcie de son père rugissait de la salle de séjour plongée dans l'obscurité avec ses rideaux tirés ; elle se retourna.

Ses yeux aperçurent sa mère dans une attitude rigide qu'elle ne lui connaissait pas. D'un grand cendrier, placé entre ses parents, débordaient des mégots de cigarettes éteintes à peine entamées.

La photographie ! Son secret percé ! Ousmane livré dans sa chemise rouge à la colère de ses parents ! Sa poitrine nue à la merci de leur mépris ! Elle fit front et avança lentement. Elle atteignit son père, se baissa pour le baiser rituel et se heurta à un menton cogneur. Elle n'osa pas embrasser sa mère dont l'attitude crispée interdisait toute approche.

Jean de La Vallée retira d'une enveloppe la photographie. Mireille souffrit d'en voir le papier froissé et jauni. Maltraitée, la photographie portait des rainures, comme

des marques de griffes. « Avec moi, la photographie avait eu droit à des égards et des soins ! »

— Connais-tu « ça » ? attaqua son père et il enchaîna, méprisant :

— Tu connais bien « ça » car « ça » t'est dédié : « A Mireille que j'aime - Ousmane ». Il exhibait la photographie tenue entre deux doigts, dédaigneusement, comme si elle était porteuse de germes microbiens.

Sa mère, tête baissée, assistait à l'affrontement. La blancheur du chemisier qu'elle portait accentuait la teinte livide de son cou et de son visage. Ses mains posées à plat sur ses genoux tremblaient nerveusement.

Mireille reçut « ça » avec fierté. L'image qu'elle connaissait si bien pour l'avoir observée sous divers angles, s'animait à nouveau, comme dans un passé récent où elle lui dédiait œillades et sourires, où elle lui parlait de tendresses, d'espoir et de projets.

« Ça » était important dans sa vie. « ça » était son bonheur. Ousmane se mouvait à travers « ça ». Leur communion, à nouveau, versait en elle une douce chaleur. Le sortilège de l'amour, à nouveau, opérait, né du visage aux traits fins, de la poitrine nue, de la chemise rouge, de la mer bleue, du rocher gris, des soleils du regard.

Ousmane s'animait. Ousmane l'étreignait. Une scène émergea violemment, plus significative parmi tant d'autres qu'elle ressuscitait. Ils avaient l'habitude de se retrouver en compagnie ou seuls selon les jours dans la chambre de la cité universitaire d'un ami d'Ousmane, Ali.

Dans cette chambre baptisée pompeusement « Keur »⁽¹⁾

(1) Maison.

Ali », les loisirs étaient meublés par des discussions et l'audition de disques. « Keur Ali » offrait aux amoureux une inviolable sécurité. Mais la rareté des moments vécus sans témoin, les précautions prises pour ne point casser le fil mince de leur bonheur, teintaient leurs retrouvailles de tristesse.

Un soir, pour « semer » des camarades têtus, Ousmane avait dû ruser et feindre de s'en aller. Puis, débarrassé de l'escorte indiscreète, il était revenu sur ses pas.

Il trouva son amie, seule, étendue sur l'unique lit, sa tête reposée sur la profusion de ses cheveux libérés, ses jambes dénudées dans leurs lignes harmonieuses, ses beaux yeux alanguis par l'incertitude de l'attente.

Ousmane caressa de sa paume le front, les longs fils d'or de la chevelure. Ses doigts jouèrent sur le corps tiède. Sa bouche fiévreuse chercha, pour se calmer, des replis de chair fraîche.

La pénombre accumulée par l'heure tardive obscurcissait leurs corps. Ils s'étreignirent avec plus de passion que de coutume. Et Ousmane serra Mireille. Il serra puissamment le corps jeune et souple qui s'abandonna docilement.

Une douleur violente naquit des entrailles blessées de la jeune fille. La plainte rauque persistante sur les lèvres entr'ouvertes, dégrisa Ousmane. Mais une volupté annihilante de part et d'autre, avait succédé au cri. Des larmes envahissaient les joues de Mireille. Ousmane transpirait.

A genoux, il implorait son pardon. Mais son corps vainqueur vibrait de joie. Ses yeux lumineux contrastaient avec ses mots de regrets. Leurs visages rapprochés mêlèrent des larmes de bonheur et de réconciliation.

Devant ses parents qui exigeaient d'elle repentir et

reniement, Mireille se souvenait. Elle avait donné son cœur, puis son corps. L'irrévocable s'était accompli.

Des larmes ! Mais pas de regrets ! Des larmes encore, mais elle pleurait d'aimer, d'être comme le lierre de son pays, inextricable dans son attachement. Son âme s'était rivée à travers sa chair offerte.

Elle balbutia :

— Je le connais. C'est un garçon intelligent. Faites sa connaissance avant de juger.

Elle allait continuer — pour des heures ? des mois ? — sa litanie, plaidoirie inutile, car ses juges avaient une intime conviction inébranlable.

Une gifle retentissante ! Les mots furent ravalés. Elle hurla son désespoir et courut s'engouffrer dans sa chambre, après avoir entrevu sa mère s'affaïsser sur le tapis.

La violence de son père ne la surprenait pas. Elle était à la mesure de sa folie. Une folie souveraine en elle. Une folie grisante. Elle ne la renierait pas. Mieux, elle avait des raisons infinies de la chanter. Elle voulait son bonheur avec Ousmane. Elle jura de lutter.



Le lendemain de cette scène violente, même réveil matinal pour Mireille, malgré ses yeux rougis, sa gorge sèche, la fièvre de ses tempes, sa bouche amère blessée par la gifle, sa tête bourdonnante de solutions récusées, aussi insensées les unes que les autres. Elle prépara les deux plateaux habituels et se heurta à une porte close.

Elle se baigna rapidement, s'habilla en négligeant de

choisir son vêtement, cacha la fatigue de son regard derrière des verres fumés. Du sparadrap habilement collé masquait sa blessure.

Au moment de descendre les marches de l'escalier pour retrouver le chauffeur, comme à l'accoutumée, son père, reconnaissant son pas, ouvrit brusquement la porte de sa chambre et lui barra le passage :

— Plus d'université ! J'ai compris : c'est pour le Nègre que tu as choisi de rester. Je ne veux pas de scandale. Tu ne mesures pas la gravité de ta conduite, face à la situation que j'occupe.

Mireille recula, horrifiée. Le langage de son père la déroutait. Était-ce là le même homme qui fraternisait avec les peuples dans ses discours ?

Dans sa pensée, la voix de son père renforçait d'autres voix, entendues au cours de réceptions ou de réunions, celles de ses compatriotes habiles à dénigrer, ridiculiser et stigmatiser. Les chefs d'États africains demeuraient leur cible favorite. On s'ingéniait à déceler les failles et les insuffisances dans leur comportement, avec un langage lourd de sous-entendus.

Son père demeurait silencieusement indifférent, lors de ces effeuillages destructeurs. Pour cela, elle avait cru son rêve possible.

Et voilà ses yeux brusquement dessillés. Son père, si mesuré de ton et d'attitude, se crispait pour dominer une violence nourrie par une répulsion profonde du Nègre, longtemps maîtrisée, qui l'envahissait, aujourd'hui, sans retenue. Mireille recula.

Son père affichait du mépris. Qu'avait son père de plus que le père de son ami ? Ousmane lui avait dit un jour,

malgré sa réserve rigoureuse quand il s'agissait de ses parents :

— Mon père est invalide de guerre. A ce titre, il a une pension.

Révoltée par l'ingratitude et sincère dans son jugement, elle fit face. Sa conviction profonde de l'égalité des hommes la soutenait. Comme des dards, ses mots se succédaient :

« Le père de « ça » a guerroyé pour notre pays. Au péril de sa vie. C'est un invalide, victime d'une cause qui n'était pas sienne. Le père d'Ousmane a protégé notre histoire et défendu notre sécurité. Qu'as-tu fait pour lui en échange ? Ta présence ici ? Mais elle n'est pas pure générosité. Soldat de ta patrie sans uniforme ni arme, tu es le regard du « maître » sur les affaires d'autrui. Colonisateur hier vêtu d'humanisme trompeur, tu demeures aujourd'hui le même homme intéressé, présent uniquement pour exploiter encore. Je suis de l'autre bord, par choix, par choix irréversible, entends-tu ?... »

Déchaînée, Mireille continua :

« Je sens Ousmane. J'ai écouté battre son cœur. Ses qualités ont en moi balayé toutes les vieilles croyances enfouies à coups d'anecdotes intolérantes. A moi, le Nègre sauvage, au sourire « banania ». A moi, le Nègre idiot hermétique au savoir. A moi, le Nègre aux yeux ronds dans un visage de cire ! Tu te crois supérieur parce que tu es blanc. Mais gratte ta peau. Tu verras le même sang rouge gicler, signe de ta ressemblance avec tous les hommes de la terre. Ton cœur n'est pas à droite. Il est bien à gauche, papa, comme le cœur de tout humain. Tu as un cerveau, un foie assignés aux mêmes fonctions que le cerveau et le foie d'Ousmane. Dis-moi, où se trouve ta supériorité ? Pour-

quoi as-tu cédé à mon désir d'étudier ici ? Pour moi, certes, mais aussi pour ton image de marque. Cela fait bien, la fille d'un diplomate étudiante à l'Université du pays où résident ses parents. Cela fait « idées généreuses », « options avancées », tant de termes criés avec force, qui ne recouvrent aucune grandeur. Tu as ébranlé ma confiance et déçu mon affection. J'aime, tu entends. J'aime un Nègre, noir comme de la houille. Noir ! Noir ! Je l'aime et je ne renonce pas à cet homme simplement parce qu'il est noir. »

L'assaut était amour, violence et sincérité et dressait une jeune fille contre des « vérités » inculquées. Monsieur de La Vallée ne pouvait rien contre les torrents millénaires de la passion déchaînée. Déséquilibré par la surprise et le vertige des mots, il maîtrisait sa colère en serrant avec énergie ses poings. Ses mâchoires claquaient :

« Tu es mineure ! Mineure ! Bon sang ! Trop jeune pour comprendre. J'ai la mission de te protéger. Je le ferai, malgré toi. Tu rejoins notre pays dès ce soir. »

Il se détourna. Mireille hurlait encore :

— Ne compte pas sur un suicide. Chaque pulsation de mon cœur tendra désormais à mon rapprochement avec Ousmane. Ousmane ! Tu entends ? Ousmane !

Elle s'engouffra dans sa chambre et croula, la tête la première sur ses draps.

Calmée, elle clarifiait ses idées....

Sa pensée se tourna affectueusement vers sa mère. Elle lui téléphona pour lui demander de la recevoir. Sa mère se déroba. Le domestique lui apprit que Madame était très fatiguée :

— Le médecin est revenu trois fois depuis hier.

« Un choc dur ! » admit Mireille.

La réaction de ses parents ne la surprenait pas. Fruits sélectionnés de la bourgeoisie, les réalités de la vie ne leur parvenaient que tamisées et schématisées. L'héritage des bonnes pensées et des bonnes manières avait ses tabous et ses interdits. Entre prôner l'égalité des hommes et la pratiquer, il y avait un abîme à franchir et ils n'étaient point aptes à ce saut périlleux.

Sous les lustres des salons, ils serraient les mains noires, avec le sourire, mais sans âme.

Mireille secouait tristement sa chevelure. Prise de court, comment réagir ? Comment avertir Ousmane ? Comment le délivrer de l'inquiétude qui le tenaillerait jusqu'au jour où elle pourrait lui expliquer ? Recourir au domestique ou au chauffeur était trop risqué : découverts ils seraient renvoyés sans pitié.

Impuissante, elle griffa ses draps. Sa rage courbait sa nuque, emmêlait ses cheveux, enfouissait son visage dans l'oreiller, martelait le sol. Elle hurlait son mal jusqu'à satiété ! Elle hurlait sa douleur ! Ses poings menus cognaient la porte.

Elle hoquetait toujours alors qu'un domestique plaçait sur le sol deux valises vides.

« De la part de Monsieur, pour vos bagages, Mademoiselle ».

'Son père exécutait sans tarder la menace de la rapatrier.

« Qu'importe ! » Elle bouda les mets servis aux heures des repas sur une table roulante.

« Qu'importe ! » Elle bourra pêle-mêle les deux valises de vêtements, de livres, d'objets de toilette. Elle accorda toute son attention au classement des lettres de son amou-

reux. Elle les groupa en un paquet soigné et glissa en leur sein la petite photographie récupérée.

Elle attendit l'heure du départ.

« A vingt deux heures ! » avait précisé son père par le domestique.

La nuit était déjà noire, striée inégalement de lumières suspendues entre ciel et terre, quand la voiture du diplomate emprunta, en passant devant l'Assemblée Nationale, la corniche qui mène à l'aéroport de Yoff.

Mireille frissonnait en faisant une fois de plus ce chemin. La voiture dépassa en trombe l'Université. A gauche « sa plage », derrière ces rochers. L'effondrement des vagues était cruel à son cœur meurtri !

Elle se recroquevillait sur la banquette, les yeux remplis de larmes.

Le village de Ouakam. Une montée. Un « stop » prudent. Devant elle, le phare de Almadies balayait la nuit. Un virage. L'hôtel de Ngor triomphait de l'ombre, tel un fanal troué de petites étoiles. Des voitures luxueuses encombraient l'entrée du Casino du Cap-Vert.

Un silence menaçant isolait le père de sa fille tandis que la voiture repoussait les ténèbres. Des changements de vitesse opportuns, un soubresaut brutal. Le véhicule se stabilisa enfin sur le parking du salon d'honneur de l'Aéroport.

Mireille, pour descendre, n'attendit pas l'autorisation paternelle. Elle se dirigea vers le salon et s'installa dans un fauteuil. Monsieur de La Vallée donna des ordres pour les formalités d'embarquement et l'enregistrement des deux valises.

Une animation régnait sur les lieux. Le Ministre des Affaires Étrangères revenait d'un long périple à travers

l'Afrique et les membres de son cabinet, des amis, des parents, quelques électeurs intrigants tenaient à l'accueillir. Ils trompaient leur impatience en buvant des jus de fruits. La gaieté bruyante de cette assemblée énervait Mireille, autant que les rires à gorge déployée et les attitudes pleines de suffisance.

Ceux qui reconnurent le diplomate le saluèrent avec déférence. Détendu, affable, Monsieur de La Vallée souriait, serrait cordialement les mains noires, hochait la tête :

« Non, je ne voyage pas. J'accompagne ma fille fatiguée qui va respirer l'air de la montagne. Une bouffée d'air pur est toujours la bienvenue en période de croissance. »

Et il désignait Mireille d'un geste attendri. Il masquait son tourment dans son rôle paternel joué avec un art consommé de la bienséance. Nulle trace de colère raciste dans sa voix et son allure. Les reproches ? Oubliés ! Les menaces proférées ? Évanouies !

Mireille, craintivement, se pelotonnait dans ses pull-overs. Ses yeux rougis et ses traits las pouvaient être interprétés comme les signes extérieurs d'une maladie.

Le haut-parleur, avec la voix posée et agréable d'une hôtesse, invitait à l'embarquement.

Le diplomate sourit, serra amicalement les mains noires et prit congé en poussant sa fille affectueusement vers la sortie. La coupée était déjà dressée et accueillait les premiers voyageurs.

Il donna à son enfant le baiser hier refusé. Elle répondit sans élan à son salut, comme une momie.

La coupée franchie, Mireille se laissa choir dans le premier fauteuil offert à sa fatigue. Elle couvrit ses jambes de ses pull-overs chiffonnés. Elle redressa machinalement

son fauteuil et attacha sa ceinture, avant l'invitation de l'hôtesse.

Des vrombissements ! L'avion se détachait du sol, s'élevait.

Mireille songeait. L'hôtesse passait et repassait en lui souriant, devinant en elle, l'unique jeune passagère de la première classe, la fille du diplomate qu'on lui avait recommandé de surveiller discrètement.

Les gentilleses de l'hôtesse n'eurent pas raison de sa froideur. Elle repoussa rafraîchissements et journaux. Peu à peu, vaincue par l'épuisement, elle sombra dans le sommeil.



La désagréable morsure du froid qui accueillit Mireille raviva sa douleur.

Elle changeait de pays, d'Université, de cadre de vie, sans effort de réadaptation. Elle reconnaissait en tout, avec dégoût, la méthode de son père : la rigueur et l'efficacité faites homme, sans le moindre frisson du cœur.

Des ordres avaient été donnés, des relations utilisées pour qu'elle ne manquât de rien.

Mais qu'espérait-on de l'influence du changement de pays ? On la détachait de son amour pour qu'elle oubliât.

Mais bien au contraire, du froid vif naissait le regret du soleil chaud.

Elle n'attendit pas pour écrire à Ousmane et rétablir le lien rompu si cruellement.

Dans une grande enveloppe, elle glissa la dernière pho-

tographie de son album, celle qui la représentait en longue robe bleue égayée d'une rose blanche.

Elle relut la missive rédigée d'un trait. Elle la plia soigneusement et la joignit à la photographie.

6.

Par les soins des services de l'administration universitaire, Ousmane Guèye reçut un grand pli rose, couvert de timbres étrangers.

L'écriture de Mireille ! L'écriture sans fioritures qui dénotait la nature volontaire de son auteur !

Son émotion était aussi incontrôlable que le jour où il avait redécouvert l'épaule, la nuque, les cheveux de Mireille, au hasard d'une rentrée universitaire.

Devait-il se réjouir ? La couleur rose de l'enveloppe incitait à l'optimisme. Mais le départ brusque de la jeune fille pour son pays n'augurait « rien de bon ! » quant à ses rapports avec ses parents. Si le voyage avait été préparé, elle l'en aurait informé. Brusquement, elle avait disparu.

Depuis quatre jours, ses recherches se heurtaient à un mur de silence opaque. Habité par un tourment infernal, il avait osé faire le tour de la résidence diplomatique. Mais les bâtiments, situés au fond d'une immense cour, ne livraient aucun secret.

Yaye Khady constatait avec désespoir l'énervement et la distraction de son fils. Elle pressentait un événement capital dans la vie de son enfant et, malgré ses astuces de femme, ne put rien percer.

Maintenant, Ousmane ne quittait plus sa table de travail. Pour se « saouler » de l'image de sa bien-aimée, il se

plaçait en face de sa photographie. Il feignait d'étudier, un livre ouvert entre ses coudes plantés sur la table, le visage entre ses paumes. Tout son être, en ces instants, se tendait vers l'absente.

Avec cette enveloppe qu'il tenait, ses tourments allaient empirer ou se dissiper. La lettre vibrait dans sa main, porteuse d'un message, comme un envoyé du destin.

Il choisit de savoir « tout de suite ». « Tant pis pour le cours de M^r Sy. Il fera sa péroration sans moi ». Il s'arrangea une fuite discrète.

Il voulait retrouver la complicité de sa chambrette, témoin de ses gémissements nocturnes, quand la nostalgie de l'absente l'étreignait. Devant la photographie de Mireille, il souhaitait lire le contenu de la missive.

La rue pouvait bien l'inviter à écouter ou à regarder, il ne lui répondra pas. Leur lien, né d'une communion ancienne, s'était distendu à l'apparition de Mireille dans sa vie. « Que la rue boude ou crie mon ingratitude ! » dit-il. Et il héla un taxi.

— Vite ! ordonna-t-il. Usine Niari Talli.

La route de Ouakam, le Point E, les Zones A et B, tous ces quartiers furent « avalés » par les roues de la voiture.

— Bien ! Bien ! encourageait Ousmane.

Pour ne pas effrayer sa mère qui ne l'avait jamais vu arriver en taxi, il fit stopper la voiture folle à cent mètres de son domicile.

Yaye Khady, néanmoins, marqua son étonnement :

— Déjà ? Un lundi ! Es-tu malade ?

— Non. C'est le Professeur qui est indisposé

Yaye Khady grogna sa réprobation :

— Mais d'habitude, dans ces cas là, tu restais à la Bibliothèque.

— Aujourd'hui, plaisanta Ousmane que ce dialogue agaçait, aujourd'hui, pas de bibliothèque ! Repos avant le déjeuner !

Et ce prétexte lui permit de verrouiller porte et fenêtre. Mais la lampe qu'il alluma le trahit.

— Il a allumé. Il ne dort pas. De quel repos s'agit-il donc ? s'étonna encore Yaye Khady.

Avec ce sens de divination indéfinissable que possèdent les mères, elle conclut que son Oussou « grandissait. » Il avait sans doute un secret. Une femme qui l'inquiétait ? Sûrement une femme ! Seul l'amour pousse à l'incohérence : repos et lumière ne vont pas ensemble. Ousmane aimait. Il souffrait peut-être !

Sa supputation la satisfaisait, car elle craignait que son fils demeure le « curé » de son surnom.

La curiosité malmenait Yaye Khady et la poussait à regarder entre deux fentes de la baraque, là où un interstice béant l'invitait.

Elle se retint :

« Et si Ousmane surprenait mon attitude ? S'il me découvrait, épiant ?... »

Sa dignité prit le dessus sur la tentation.

Pour user sa fébrilité, elle continuait d'éplucher et de gratter les légumes du repas, plus soigneusement que de coutume et les laissait choir dans unealebasse d'eau

Dans la chambre verrouillée, Ousmane se dévêtit comme s'il allait combattre. Il livrait d'ailleurs un combat qui, même s'il ne requérait pas de force physique, n'en demeurait pas moins dur. Il pressentait une lutte âpre dont Mireille était l'enjeu. Les parents de son amie

avaient pour armes des arguments solides. Si Mireille se ralliait à leurs désirs, il serait vaincu. Fétu de paille tordu, il serait relégué dans la déception dont il avait connu les prémisses avec Ouleymatou.

Et si Mireille le choisissait, à la place de la richesse et de la facilité ?

Et si Mireille choisissait le Nègre, fils d'un invalide de guerre et d'une ménagère analphabète ?

Si Mireille le choisissait, les prédictions des amies de sa mère se réaliseraient :

Elles avaient prévu : « Quand on aime ses parents, on se situe toujours aux meilleures places ! » Et il avait eu son baccalauréat.

Elles avaient prévu : « Quand on aide sa mère sans complexe, (elles connaissaient les corvées du jeune Ousmane) Dieu octroie en retour des élévations morales et matérielles insoupçonnées et aplanit toutes les difficultés ».

Émue, Yaye Khady intervenait en prières, les larmes aux yeux...« Assez de divagations ! ».

Ousmane ouvrit enfin l'enveloppe. Une photographie s'en échappa, qu'il reconnut. Il la ramassa, l'embrassa, la regarda. La photographie autorisait l'espérance.

Il sourit aux lignes nettes, d'une lecture aisée. Les mots décidés, la tendresse profonde et cependant timide, ressemblaient à Mireille dont la voix lui parvenait, lointaine et pourtant tendrement proche.

Elle avait :

Ousmane,

Nos embrassades ne précéderont plus nos cours. Nous ne fuirons plus ensemble l'ennuyeux Mr Sy et sa voix morne,

pour humer l'air marin proche. Non que j'aie cessé de t'aimer.

Le refus de te perdre me vaut d'être exilée dans ma propre patrie.

Ta petite photographie, retrouvée dans la voiture par mon père, a provoqué le drame.

Tu avais raison d'attirer mon attention sur le dicton wolof : « Ce qui s'ignore n'existe pas ».

Par le biais de la photo ou par toute autre voie, mes parents auraient été informés. Qu'ils soient au courant de ton existence dans ma vie me délivre de mes angoisses, des précautions et surtout du mensonge..

Le plus important pour moi, reste ta position. J'ignore tout de toi. J'ignore qui tu es, en dehors de nous.

Je n'exige rien que tu ne veuilles me livrer. Mais pour me battre je voudrais situer la finalité de ma lutte.

Si je dois renoncer à toi, dis-le moi sans gêne. Tu m'as donné un bonheur merveilleux qui plaide déjà ton pardon. Si aimant, tu veux bâtir l'avenir avec moi, je suis prête. Tout me semblera facile si je trouve, au bout de ma tourmente momentanée et de ma solitude, tes bras ouverts. Mais il faudra attendre quatre ans, pour que j'aie la majorité légale.

Ordonne et rien n'aura plus d'importance que toi.

Écris-moi. J'attends.

Mireille.

Suivait l'adresse d'une copine élue boîte postale.

Ousmane relut : « Ordonne et rien n'aura plus d'importance » !

La lettre l'orientait vers le « sérieux ». Son contenu l'entraînait vers les déchirements entre les choix inconciliables. Ousmane trouva la situation « cornélienne » :

« D'un côté, mon cœur épris d'une Blanche... de l'autre, « ma société ». Entre les deux, ma raison oscillante, comme le fléau d'une balance qui ne peut trouver un point d'équilibre entre deux plateaux aux contenus également chers ».

Renier Usine Niari Talli ? Échapper à son emprise ? Vomir ses relents ? Tentant ! Mais sa petite patrie l'agrippait. Elle grondait violemment en lui, voix accordées des valeurs traditionnelles, dictant, impérieuses, les droits de la vie collective. Tout louvoiement, tout bouleversement soulevaient l'étonnement, le mépris ou l'indignation. Le flambeau de l'héritage culturel éclairait l'unicité du chemin à emprunter... Les mentalités se momifiaient dans le carcan du passé... Dans leur cuirasse, des mœurs et des coutumes décourageaient les attaques...

MBowène ! MBoupène ! Thiamène⁽¹⁾ ! des concessions vouées à des professions héritées de la nuit des temps... La religion, dans la tolérance de son enseignement, restait le lien indestructible...

Usine Niari Talli l'enveloppait, tendresse de Yaye Khady répercutée dans les cœurs des femmes du quartier, autant de mères qui avaient nettoyé ses narines d'enrhumé chronique, autant de yaye⁽²⁾ vigilantes qui l'avaient souvent corrigé sans hésitation, pour l'éloigner des ordures, où il extirpait ces riens — ficelles, boîtes de conserves, cartons — que l'imagination enfantine métamorphose en jouets inédits... Tombait-il malade ? Tout le quartier, sou-

(1) MBowène : cordonniers.

MBoupène : griots.

Thiamènes : bijoutiers.

(2) Yaye : mère.

cieux et soupçonneux, s'inquiétait. Chaque main s'armait de talismans et de « *sâfara* »⁽³⁾ pour le délivrer des « filets » d'une sorcière invisible. Il se revoyait, quand le paludisme martelait ses tempes, grelottant dans le délire de la fièvre. Il écoutait alors, anxieux, l'énumération des recettes de frictions énergiques où l'ail revenait sans cesse, nanti de pouvoirs miraculeux... Usine Niari Talli résistait farouchement, puits intarissable d'enrichissement et de formation, creuset inviolable de traditions où se revigoraient le cœur et l'âme.

Généreux dans la pauvreté, pudiques dans l'épreuve, honnêtes dans la misère, tolérants dans les conflits, tels étaient les habitants de son quartier.

Renier Usine Niari Talli ? Maudire les tintamarres matinaux des klaxons qui ponctuaient les crissemments de pneus ? Les scintillements des fourneaux malgaches éclairaient son tourment. Sa mémoire vibrat des courses gaies derrière les pneus de voiture abandonnés. Sa mémoire s'énervait dans les poursuites harassantes et les corps à corps autour d'un ballon éventré...

Renier Usine Niari Talli ? Ignorer l'index respectable des coreligionnaires de son père qui indiquait le chemin royal de Dieu ? Ne plus s'émouvoir et se recueillir, à l'écoute du muezzin, sous le minaret d'une mosquée baignée de lueurs pourpres de l'aurore ? Déchiqueter les mille feuillets du patrimoine ancestral ? Piétiner les gris-gris protecteurs ? Désavouer les *rab* et les djinns ? Détourner du sillon approprié le sang porteur de vertus ? Huer

(3) Safara : eau bénite.

l'orgueil de la naissance ? Mourir par amour et non pour l'honneur ?

Osera-t-il ? Il bandait son courage pour se libérer. Mais se libérer des nœuds qui le rivaient aux baobabs de sa terre était-ce une entreprise aisée ? Osera-t-il ? Le visage mécontent des morts grimaçait de mépris. Leur mémoire protestait. Le tonnerre de la vengeance grondait. Osera-t-il ? Choisir sa femme en dehors de la communauté était un acte de haute trahison et on lui avait enseigné : « Dieu punit les traîtres ». On prévenait, sentencieux : « *Dérétou Tegal dou moye lou pou borom !* » (Le sang du circoncis ne gicle que sur sa cuisse).

Des frissons d'inquiétude ! Des tentacules l'enserraient fortement. Chaque effort de libération le ligaturait davantage. Comment fuir sans amputation profonde ? Comment fuir sans hémorragie mortelle ?

Mais son cœur bondissait. Par ses photographies, Mireille, radieusement, l'invitait. Il secouait la tête... : « D'un côté, Mireille... De l'autre « ma société »... Mes parents... »

« Mes parents ? La même réaction aussi hostile que celle des parents de Mireille ». Il retrouverait en eux l'horreur et le dégoût de l'apport étranger. Bien sûr, Djibril Guèye avait pratiqué les Blancs. Mais jamais, il n'avait oublié qu'il était différent d'eux et il était fier de cette différence. Comment déplacer l'horizon de son père ? Comment s'y prendre pour bouleverser l'ordre de sa conscience ? Comment lui démontrer d'autres vérités ?

Yaye Khady rappela sa présence en éternuant :

« Yaye Khady est possessive ! Insoumise. Comment la vaincre ? Yaye Khady se battra énergiquement. Yaye

Khady se battra... jusqu'au dernier souffle... » admit Ousmane.

Il admit encore :

« Dans Usine Niari Talli, je serai un *guena het*⁽⁴⁾... un traître... celui dont le comportement sera dénoncé pour mettre en garde. Quant aux copains... »

Ses copains voyaient grandir une passion là où ils situaient une « tocade ». Leur désaccord était signifié énergiquement. Le barbu du groupe avait averti :

« Ah ! Non et non ! Le règne des couples mixtes doit être révolu. Ce genre de mariage se défendait dans le système colonial où les Nègres intéressés tiraient promotion et profit de leur union avec une Blanche. On doit choisir sa femme chez soi. Ces Blancs sont des racistes. Leur humanisme d'hier n'était que leurre, une arme d'exploitation honteuse pour endormir nos consciences. Chez eux, pas d'ambiguïté ! Pas de masque ! Les chauffeurs de taxis se détournent des clients nègres. Doudou nous a raconté : « Pour avoir une chambre d'hôtel, il faut téléphoner... Et la chambre disponible « tout de suite » n'existe plus dès que vous déclinez votre identité. »

Boly le guitariste avait insisté : « Au-delà de vos sens, quelles sources de communion aurez-vous toi et ta « tou-bab » ? On ne bâtit pas l'avenir sur « des passés sans liens ». Tant de ménages mixtes sont broyés par l'incompréhension. L'Afrique sait être jalouse jusqu'à la cruauté, méfie-toi ».

Des arguments ! Des arguments !

(4) Traître à sa patrie (littéralement : sortir de la race).

Mais l'Amour, lentement les submergeait ; Ousmane plaidait en lui-même.

— Il faut oser. Pour avancer, la reconversion des mentalités est nécessaire. Pour vivre, il faut oser. L'échec des autres ne peut être mien. Que de mariages défaits dans le monde, n'est-ce pas ? Mais le mariage se célèbre toujours. Mireille n'est pas une aventurière qui poursuit des fantasmes. Elle ne cherche ni exotisme outrancier ni sensations fortes. Elle aime. Vivre ma propre expérience ! Bâtir mon avenir au lieu de laisser les autres le choisir à ma place.

— Difficile, rétorquait la Raison. Difficile, dans le contexte actuel. Difficile avec une mère comme la tienne !

Mais l'Amour insistait : « Il te suffira de cloisonner ta vie d'époux de Mireille et ta vie de fils de Yaye Khady, de fils de Niari Talli ».

Et l'Amour conseillait encore :

— Ne capitule pas avant de combattre. Le succès est possible.

Ousmane réfléchissait. Dès ce soir, il écrirait.

Mais avant tout engagement, il criera son attachement à sa condition de Nègre. Il exigera de Mireille, comme préalable, sa conversion à l'Islam. Élevé dans la voie d'« Allah », musulman convaincu et pratiquant dans le sillage d'un père ancien « talibé », Ousmane ne concevait pas de mariage en dehors de la mosquée. Il sut le dire, en termes rigoureux.

« Pour toi, je ne m'émietterai jamais. Pour toi, je ne me viderai pas » ! Ousmane réfléchissait.

Dès ce soir, il écrira. Il parlera, avant tout engagement encore, de Yaye Khady et de Djibril Guèye « inattaquables », de sa baraque dressée dans les senteurs nauséabon-

des des égouts bouchés. Il présentera sa chambrette aux dizaines d'interstices.

Safiétou qui trotte, fesses nues, gris-gris aux jambes, morve au bord de la lèvre, fera sa révérence à Mireille. L'odeur du poisson sec attachée à son quartier fouettera les narines sensibles de sa belle.

Mais il saura dire également son amour. Comme il décrira sa solitude et sa souffrance et la nudité du temps ! Comme il souffrira, lui aussi, de son « exil dans sa propre patrie » !

Il composait dans sa tête les phrases qu'il emploierait. Il gesticulait, réfutait tel mot impropre, gommait en pensée, répétait. Il sautillait. Le bonheur fouettait son corps et ensevelissait ses scrupules.

Yaye Khady écoutait. Elle devinait des pas de danse.

Ousmane, fou de joie, se laissa tomber avec force sur le matelas mousse. Il poussa du fond de ses entrailles dégagées d'inquiétude, un soupir rauque. Une nouvelle phase de sa vie !

Yaye Khady écoutait. Elle sourit. Le cri l'avertissait de la victoire de son fils. Elle ignorait la nature du combat livré. Mais qu'importait ! La victoire était dans le soupir ! Son fils ! Son Oussou !

Elle se leva en chantonnant. Elle secoua les pelures accrochées à son pagne. Elle fit quelques pas pour atteindre la marmite sur ses trois grosses pierres où flambait du bois. Elle souleva le couvercle à l'aide d'un morceau de papier, trempa, dans la sauce, son index droit, pour vérifier la teneur en sel.

Le martyre des légumes suppliciés au couteau continuait : l'eau bouillante les engloutit.

A l'heure du déjeuner, quand Ousmane déverrouilla sa

porte, Yaye Khady vit, à côté du premier cadre en fer forgé, la même actrice dans une autre attitude.

Elle taquina :

— Mets cette diablesse qui te fascine tant dans un cadre ou je ne réponds pas de sa présence !

Ousmane obtempéra joyeusement.

Yaye Khady ne soupçonnait rien, pas plus que Djibril Guèye.

7.

Mai 1968 trouva la famille de La Vallée à Paris. A cette époque, Mireille était confrontée à des états d'âme languissants. Un tourment nourri de désir exacerbé par la solitude, la consumait. Dans son être, ses élans se coagulaient.

Comme elle aurait aimé se départir de sa réserve, de son attitude polie, de son calme quotidien, et extérioriser les troubles qui l'habitaient.

Elle avait acquiescé à toutes les exigences de l'intransigeant Ousmane. Les difficultés de leur entreprise, cruellement projetées à ses yeux, ne la découragèrent pas. Ousmane tonnait :

« Je te dissuade de choisir ! » « Ne fais pas de moi ton élu ! » « Il en est temps encore ! » Mais ces exhortations n'empêchaient pas Mireille d'avancer.

La religion dont elle avait promis de se dépouiller n'était plus un vêtement à sa taille depuis longtemps. Trop d'interdictions, à mesure qu'elle grandissait, le rendaient de plus en plus étriqué. Elle ripostait :

« L'habit religieux que tu me proposes ne me va pas mieux que celui dont tu exiges l'abandon. Mais je l'endosse... Sans enthousiasme. Ne magnifie pas mon geste. Il est sans grandeur. Il ne recouvre aucun sacrifice. Il n'est pas arrachement.

Il n'est que la logique d'un processus déjà déclenché, avant notre rencontre. » Elle aussi, elle regimbait.

« Je suis décidée à rester Moi pour l'essentiel, pour les valeurs auxquelles je crois, pour les vérités qui m'éclairent. Ne voulant pas faire de toi un pantin entre mes mains, j'accepte d'avance tes refus comme des cris de conscience. Je ne peux donc moi aussi, t'apporter en guise de dot une liste de renoncements. Je ne serai pas malléable, épousant toutes les formes de l'Afrique. Car l'Afrique n'a pas seulement ici le visage du travailleur immigré qui vit un dur exil pour nourrir sa famille lointaine. Elle dégoûte, sous les lumières crues, accrochée pour survivre à des manteaux de femme. Tant d'histoires me sont contées, vomies dans des hoquets et des rectus hideux. Les victimes de promesses délibérément violées, celles dépouillées de leurs biens par des fiancés nègres volatilisés, me mettent en garde quand je parle de toi. Mais je me dis que les drames passionnels n'ont pas rayé l'Amour du monde. Chaque être est condamné à vivre son expérience propre. Je souhaite la mienne réussie. Je suis Amour et Volonté ».

Et parce qu'elle se sentait « Amour et Volonté », comme elle aurait souhaité attiser quotidiennement au vent de la révolte estudiantine, le feu qui la brûlait.

Mais son père, rigide comme toujours, demeurerait l'écluse qui referme ses vannes prudemment, avant tout débordement.

— Non, ma petite. Tu ne sortiras plus d'ici. Avec ces émeutes ! Avec ça (son « ça » favori dont il recouvrait tout ce qu'il n'aimait pas), ces coups donnés et reçus, on ne sait jamais.

Pour endormir la vigilance paternelle, Mireille se contenta de participer épisodiquement à l'ébranlement. Mais comme elle se sentait aussi passionnément motivée que ses

copains, la plupart enfants de bourgeois comme elle, situés à l'aile la plus dure des émeutiers !

La famille traditionnelle les révoltait, comme une institution à démanteler pour en repenser le contenu, restreindre le pouvoir et remodeler les limites. L'école qu'ils pratiquaient les brimait. A leurs yeux, elle s'avérait être l'appui de la famille.

Monsieur de La Vallée croyait sa fille « en dehors de la fournaise » grâce à son « autorité » et sa « persuasion ». Revenu de son lieu de travail, il relatait les événements, à sa manière, dans les sens de l'optique gouvernementale répercutée par les ondes et la télévision.

Mais Mireille s'évadait la nuit et vivait bien « la fournaise ». La mêlée écoulait sa colère. La violence de la tempête la ressuscitait. Le tonnerre déclenché drainait ses aspirations fougueuses de bouleversements sociaux. La « fournaise » convenait à son choix de vie et faisait corps avec son inhabituel engagement amoureux. En ces heures troubles de déchaînement sans retenue, Mireille avait deux visages qu'elle troquait l'un contre l'autre, habilement. Celui de la jeune fille sereine de l'appartement tranquille lui convenait moins que le masque décidé de l'étudiante engagée.

Que dirait son père, s'il la voyait, en jeans retroussé jusqu'aux cuisses, cheveux au vent, œil brillant, à la bouche tous les gros mots bannis du vocabulaire de l'appartement. Sa mère s'évanouirait encore si elle la savait à la tête des émeutiers, lançant comme eux des armes hétéroclites sur les voitures et les vitrines.

Le courrier de Mireille relatait à son ami les événements qui bousculaient la capitale.

« Le refus de la ségrégation entre filles et garçons, dans la

même Université où on avait apostrophé le Ministre de la Jeunesse n'a été que le prétexte pour l'éclatement d'un conflit latent ».

Bien sûr, Mireille abondait dans le sens de ceux qui désiraient l'abolition des règles établies, tandis que son père dépassé et écœuré par les événements, grognait :

— Cette jeunesse ! Cette jeunesse ! De l'audace, elle en a à revendre (il ne parlait pas de courage, remarqua sa fille). Cette jeunesse, plus on lui cède, plus elle exige. Elle est inconsciente. Parlemer avec elle, c'est la démission. La mater ! L'écraser ! Si j'étais à la place du Ministre de l'Intérieur ! Ce sont des cadavres que leurs faibles parents ramasseraient. Je te retiens bien ici (il désignait Mireille du doigt, ignorant ses fugues). Si tous les pères avaient pris leur responsabilité ! Eh bien, il n'y aurait plus de manifestants ! Plus de manifestants, plus de barricades ! Plus d'affrontements.

Et Monsieur de La Vallée réajustait ses bretelles remises en service par le dévouement de sa femme qui suivait avec angoisse son amaigrissement. L'exacerbation des nerfs de Monsieur de La Vallée soumettait son épouse à une dure « épreuve ».

Et Mireille informait son ami :

« Quant à Maman, Ousmane, elle est acceptation devant son époux. Elle répète à nos visiteurs, sans tenir compte de leur opinion sur la « marée » (un mot de papa), ce qu'elle retient des arguments de son mari contre « les fous » (un autre mot de papa).

Mireille terminait ainsi :

« La ligne droite, favorite de mon père, n'existe plus. Tout, en ces lieux, est brisé, tordu. La remise en cause de ses conceptions sur l'honneur, le devoir, l'obéissance déséquilibre mon

père. Ses larges gestes, ses fulminations, ses allées et venues inlassables dans l'appartement n'ont pas empêché le sinistre réveil de la ville le matin du 11.

Les rues des quartiers assiégés par les étudiants étaient jonchées de décombres. Persistait, incommodante, l'aigreur de la fumée des incendies et des grenades lacrymogènes.

Ah ! Comme j'ai participé aux émeutes ! Comment te communiquer l'ivresse d'écouler dans le fracas de l'affrontement ma haine des conventions ? Comme j'ai joui d'un coup de pied donné sur le visage d'un défenseur de l'ordre !

J'ai cassé avec plaisir quelques voitures de ces Messieurs guindés, qui prônent fraternité, humanisme dans leurs discours et qui ont des cœurs secs. Ah ! Comme j'ai participé, Ousmane ! »

Le lendemain, une autre lettre :

« Des négociations n'ont rien apporté. Les ouvriers ne se reconnaissent pas dans les compromis signés par leurs dirigeants syndicaux.

La grève est reine et la ville pue.

L'odeur du poisson sec qui malmène tes narines le soir au Grand-Dakar doit être plus agréable que les relents qui nous entourent.

Les bourgeois qu'abandonnent leurs enfants, remplacés par des animaux dans leur tendresse, ne savent plus que faire de leurs temps : la puanteur de la rue les cloître. Et quand ils sortent, les braves bourgeois, ils ont du mal à trouver le pied d'arbre ou le rebord de mur où leurs chiens se soulagent. A la place des tas dégoutants de crotte qu'un talon étourdi écrase et éparpille sur les trottoirs, nous avons des monceaux de saletés : boîtes en fer, coton, détritrus, épluchures.

J'entends la prière des bourgeoises :

« Dieu ! faites revenir les éboueurs ! Les marchands des

*quatre saisons ! Les épiciers aussi ! Tout manque ! L'essence !
L'argent ! »*

L'abondance houspillée a fui.

*Mes camarades et moi continuons à rechercher « la plage
sous les pavées ». Notre cri : « Il est interdit d'interdire » reste
souverain.*

A bientôt

Mireille.

8.

Soutenus par l'ardeur et les illusions de leur âge, les étudiants sénégalais, comme leurs pairs partout au monde, prônent la hardiesse dans les mutations sociales. Ils estiment timorées les réformes introduites par les gouvernants. Ils appellent aux grands bouleversements dans de violentes vitupérations. Leur rêve d'une société équitable, chez les uns, est assis sur des idéologies et modèles importés, chez les autres sur un nationalisme intransigeant.

Ousmane et ses copains n'échappaient point à l'attrance facile des excès de langage.

« Keur Ali », l'un de leurs lieux de rencontre, retentissait souvent de leurs prises de position passionnées, au rythme de discussions où l'on dépouillait Marx et Lénine de leurs théories révolutionnaires, pour s'en approprier, ou les démolir.

Un samedi soir, Ousmane se présenta à ses amis, sa moisson de journaux dans les bras.

« Pour votre information ! »

Boly, le musicien du groupe, comme toujours portait sa guitare. Des dodelinements de tête et des claquements de

doigts appréciaient l'hymne guerrier dédié à la mémoire du roi sans peur, Soundiata.

« Soundiata, Keïta ! »

« Dômou Pinku dou dé ! Dômou Pinku dou daao ».

« Soundiata Keïta ! »

« Un fils de l'Est ne meurt pas ! Un fils de l'Est ne fuit pas ! »

Cette épopée historique enflammait leur imagination. Des voix mâles saluaient le courage du héros africain.

« Dômou Pinku dou dé ! Dômou Pinku dou daao ».

A nouveau, Ousmane exhorta le groupe à la lecture des journaux. Mais « Soundiata, le fils de l'Est qui ne meurt pas, le fils de l'Est qui ne fuit pas » ne desserra pas son étreinte.

Boly arrêta la course de ses doigts sur les cordes de son instrument :

— Si Soundiata revenait sur terre, reconnaîtrait-il ses descendants ?

« Les grandes idées ont déserté l'âme des Africains. Combien de gouvernants avons-nous ici qui ont été des étudiants à l'avant-garde des mouvements de libération nationale et qui aujourd'hui, les pieds sur l'étrier du pouvoir, sont méconnaissables. Ils blâment ce qu'ils prônaient autrefois... »

Une occasion de plus pour vider rancœurs et déceptions ! Le ton était donné. Les uns après les autres ou en même temps, ils se défoulaient. Les « gros » du régime en place furent « disséqués » par des langues, bistouris tranchants. On n'oublia ni « les villas luxueusement meublées qui bordent la corniche », ni « les voitures climatisées qui ronronnent grâce à l'essence des contribuables ».

Ali s'attarda sur « les nantis irresponsables des postes

clés qui volent le trésor public ! », « les nantis de postes immérités sont grassement payés de surcroît ! » Il conclut grave : « Dès lors, comment sur les tribunes officielles, ne pas entendre louer l'État progressiste, la Nation humaine, le Pouvoir compétent, le Président père du peuple ? Un directeur de services importants ne s'est point gêné pour avouer à son interlocuteur :

— Comment veux-tu que je scie la branche qui me supporte ! »

Le barbu du groupe succéda à Ali. Il railla, acerbe, le contenu des discours :

« Phrases pompeuses, sans sincérité, alignées par des conseillers techniques dépourvus de scrupule, émaillées de chiffres trompeurs pour faire sérieux et vrai ! Et l'on se réfère pieusement, au début, au milieu et à la fin des tirades, comme à Dieu le père, au Président... Personne n'ose couper le cordon ombilical »...

Ils donnaient l'impression, ces jeunes, que les tenants du pouvoir gouvernaient uniquement pour des privilégiés au détriment des intérêts de la communauté. Amèrement, ils piétinaient les arguments qu'on leur brandissait, arguments tirés de « leur inexpérience », de leur « manque de patriotisme » et de « réalisme ».

Le barbu, à nouveau, mobilisa l'attention en gonflant sa voix, et gesticulait pour imiter un ministre en place :

« Tout chef de famille souhaite pour les siens le meilleur logement, une bonne nourriture, de confortables vêtements, n'est-ce pas ?... Mais quand il confronte le contenu de ses désirs à celui de ses revenus, il se contente de donner à sa famille une vie à la mesure de ses moyens financiers ».

Sur le même ton emphatique, Ousmane rétorqua :

« Belle comparaison ! Quand un chef de famille gagne modestement sa vie, il ne va pas dans les night clubs et les casinos dilapider ses revenus »...

Ali compléta la pensée de son ami, sentencieux :

« Un chef de famille qui dilapide ses revenus mérite l'opprobre. L'État est pendable de vivre au-dessus de ses moyens. L'État est pendable de choisir des priorités qui n'en sont pas. Un maigre budget impose austérité et rigueur ».

Un parallèle impitoyable était souvent tracé entre les futilités établies en règles immuables et les urgences ignorées. Les problèmes cruels de la faim, du manque d'eau, des maladies, accaparaient longuement l'attention. Les gouffres béants qui absorbaient les richesses du pays, autant que les inégalités sociales, alimentaient leur verve. Ils rêvaient de faire du pays un gigantesque chantier qui changerait la vie.

Et l'on vint à la Négritude ! Le barbu se leva encore pour la lacérer impitoyablement.

Mais Ousmane osa exprimer sa conviction : « Je suis pour le contenu de la Négritude. Je suis pour l'Enracinement et l'Ouverture ».

On le hua, en passant au crible d'une exigence diabolique tous les moyens proposés pour « l'Enracinement » et « l'Ouverture ». Boly rythmait les propos de claquements appropriés des cordes de sa guitare en guise d'applaudissements.

Ousmane conclut dans la clameur hostile « la Culture est Universelle. La culture est un instrument de développement. Comment y accéder sans se connaître pour s'estimer, sans connaître autrui pour l'estimer ».

La griserie des mots allait continuer sans doute si Ous-

mane, portant l'index à son front, ne s'était point souvenu d'une promesse faite à Yaye Khady le matin :

— Je dois emmener ma Yaye apprécier le « Mandat », le film de Sembène Ousmane. Il me faut partir. Le Vog est loin d'ici... Je veux que ma mère vive la différence des quartiers et compare. Quel monde entre le Vog au spectacle serein et notre Al Akbar bruyant et son odeur de beignets !...

Boly s'énerva :

— Toujours ta Yaye ! Comme un bébé au sein. Crois-tu que le fait de changer Yaye Khady de cinéma fera d'elle une révolutionnaire ?... En tout cas, ta Yaye nous gâche nos meilleurs moments...

Ousmane rit.

— Je rapporterai à Yaye Khady tes propos. Toi qu'elle trouve si bien éduqué...

Boly prit congé à son tour et lui emboîta le pas. Ses doigts dansaient sur les cordes de la guitare.

L'air de Soundiata Keïta, « Un fils de l'Est qui ne meurt pas ! Un fils de l'Est qui ne fuit pas » emplît gaiement l'espace.

Comme ils enviaient, Ousmane et ses amis, les étudiants français que le « ras le bol » seul motivait dans la révolte. Eux, « ils avaient des causes d'agitation autrement sérieuses ! » « Les réduits inconfortables » qui étaient leurs chambres, « arrachés dans la bagarre », illustraient, à leurs yeux, d'une manière flagrante, la gravité de leurs préoccupations. Ali ne se lassait jamais de narrer l'histoire de sa chambre :

« La capacité d'hébergement de notre cité est dérisoire par rapport au nombre d'étudiants. Pour décrocher ma piaule, je me suis bagarré en vain. Mais il a suffi d'un seul

coup de fil de mon cousin, chef de cabinet du Ministre de l'Éducation et de la Culture, pour que je sois satisfait. »

Et l'on plaisantait sur « les clandos » qui, chaque soir, comme Boly, transformaient en dortoir les salles de conférences et d'études. Il se défendit.

« Que voulez-vous que je fasse ? J'habite Guédiawaye dans le sable. C'est si loin que la présence de la mer détonne. Le premier visiteur des lieux, saisi par le mirage de ces eaux insolites a dû exprimer son étonnement : « Guedié Waye ». Depuis on appelle mon quartier « Guedié Waye ! La mer hein ! »

Fous rires de l'assistance ! Boly imperturbable poursuivait, sans interrompre la caresse délicate de ses doigts sur les cordes de sa guitare :

« Alors, comment voulez-vous que je regagne chaque jour « Ma mer », surtout lorsque pour revenir ici, il faut effectuer une véritable randonnée. Les cars insuffisants sont pris d'assaut par les plus téméraires et sont vite bondés. Dans nos revendications figure à juste raison l'existence d'un parc automobile qui doit être pris en charge par le COUD⁽¹⁾. Cela faciliterait énormément nos allées et venues, à nous les habitants des quartiers périphériques ».

Ali exposa les saillies de ses côtes... On oublia le transport pour la nourriture. On remercia fort Yaye Khady qui leur offrait un repas de vrai riz sénégalais par semaine. Quelqu'un éleva une voix solennelle pour promettre :

« Si la diarrhée ne me tue pas ici, si la sélection ne me massacre pas, Yaye Khady, mère d'Ousmane, comme je m'occuperai de toi ».

(1) Centre des Oeuvres Universitaires de Dakar.

D'autres voix renforcèrent cette promesse tandis qu'Ousmane, gêné par les flots de louanges, s'évertuait à redonner à l'entretien sa véritable dimension :

« Il est difficile de faire de la nourriture de qualité en grande quantité. Mais on peut respecter les règles d'hygiène... »

Mais Boly ne le laissa pas achever son discours. Il fit une révérence à la manière des artistes : des pas en avant, un salut, des pas en arrière, un autre salut.

Il dit, sans rire :

— C'est moi qui lève l'ancre le premier aujourd'hui, pour ma yaye à Guédiawaye. Quand verrons-nous changer tout cela, amis ?

La nuit tombait. A son tour, Ousmane prit congé. Il se hâtait vers Usine Niari Talli. Il n'y avait point de mer au Grand-Dakar. Mais combien préférerait-il sa poussière à la mer de Guédiawaye. Alors que ses jambes suffisaient pour regagner son domicile, de véritables prouesses donnaient à Boly une place dans les cars de Pikine.

Mais Boly avait ajouté en partant :

— J'ai la nostalgie de ma mère. Cinq jours sans la voir !

Ousmane approuvait : la joie de retrouver une mère valait bien une bousculade.



« Lances pour éventrer les injustices sociales ! » « Énergie debout pour combler les insuffisances ! »

Comment ces étudiants qui se définissaient ainsi, ne seraient-ils point tentés par des actions d'éclat ?

Contraints par la faim, la plupart abandonnaient les études en laissant des vides dans les rangs déjà si clairsemés au départ. Ceux qui restaient s'interrogeaient et craignaient l'assassinat de leur avenir.

D'abord éparpillés et de faible intensité, les feux de la contestation s'attisèrent soudainement, quand la Commission Nationale de L'Enseignement Supérieur décida d'appliquer le fractionnement des bourses. Les petits feux se muèrent en embrasement dangereux.

Et la ville de Dakar vécut, elle aussi, ses journées de Mai 1968. Les fumées denses de la tourmente s'élevèrent sinistrement au-dessus de l'université avant d'obscurcir rapidement l'atmosphère. Une violence aveugle dressa, étroitement unis pour un même combat, syndicalistes et chômeurs, délinquants et désœuvrés, contre les forces de l'ordre.

Les événements s'enchaînaient à un rythme accéléré :

L'Université prisonnière dans un cordon policier ! Des magasins « domaines du capitalisme » saccagés ! Des voitures officielles lapidées ! Des syndicalistes arrêtés ! Des étudiants parqués ou rapatriés, après la mise à sac des dortoirs de la cité !.

A Mireille, bourrée d'inquiétude à cause du silence inaccoutumé de son ami, Ali expliqua :

« Ousmane est prisonnier de l'État au camp Mangin après un affrontement sévère au sein de la Cité. Chance ou malchance, les événements m'ont trouvé en ville pour raison de famille. »

Dans le secret de l'existence de la « Boîte Postale Yvette », par amitié pour Ousmane, je prends la liberté de vous informer ».

Au bout de douze jours de captivité, Ousmane renoue enfin le lien :

« Je suis assis en face de tes photographies et je fais peau neuve sous ton regard. Ton sourire en moi verse à nouveau d'agréables douceurs. Il y a à peine une heure que j'ai quitté le Camp Mangin, libéré avec mes camarades. Un climat d'insécurité règne toujours. Le couvre-feu persiste. Ainsi ma mère me raconte qu'hier, pour conduire une de ses amies à la maternité, elle a dû demander l'autorisation de circuler au Commissariat du quartier.

Quant à nous, point de regrets. Conditionnés démesurément, nous avons justement éclaté. Les beaux discours, pour une fois, sont restés dans les tiroirs. Une mobilisation constante et diaboliquement répressive des forces de l'ordre les a remplacés. On nous a cassé les reins. Mais nous sommes encore debout et heureux, heureux de notre victoire qui est d'avoir amené, par notre lutte courageuse, le régime à prendre conscience de notre existence. La violence, bien plus que les moyens pacifiques employés hier inutilement, a été entendue.

Tous les établissements scolaires sont fermés. Pourvu que l'année ne soit pas perdue pour allonger notre attente. Je te serre fortement dans mes bras. »

La légalité, peu à peu, se réinstalla . Après la révolte, l'Université rouvrit ses portes. Avant la rentrée, les examens furent honorés. L'année ne fut pas perdue.



Ousmane Guèye, intelligent, motivé par son amour, encouragé par son père, entouré d'une tendresse attentionnée par sa mère, se mouvait aisément dans ses cours. Il ne connut pas les échecs qui décourageaient les volontés les plus tendues aux prises avec une sélection rigoureuse. Il parvint à sa licence, puis à sa maîtrise de philosophie. Qualifié d'élève exceptionnellement doué, on lui offrit une nouvelle ouverture vers la France. « Je verrai plus tard » répondit-il.

Pour le moment, sa famille avait besoin de lui., La vie devenait de plus en plus chère. La bourse, au secours de la pension de l'ancien combattant diminuée, venait difficilement à bout des dépenses vitales.

Son père vieillissait. Fervent musulman, pratiquant assidu, Ousmane le savait habité d'un rêve qu'il jugeait impossible à réaliser : visiter les lieux saints de l'Islam. Ousmane tenait à lui payer ce voyage.

Et puis, il désirait sortir sa famille de l'environnement déprimant du Grand-Dakar. Il voulait fuir l'air empesté des égouts bouchés, la poussière polluée. Il voulait, pour son frère et ses sœurs qui grandissaient, un cadre décent où le vent n'entrerait plus en minces filets provocateurs de bronchites. Il ne pouvait plus se suffire, pour savourer les délices des bains, du coin clôturé de zinc. Il rêvait pour lui et les siens d'une maison confortable.

Il avait besoin de travailler. Il prit donc service, avec émotion et fierté, dans son ancien lycée.

Tandis que Mireille patientait, avec son premier rappel de solde, Ousmane Guèye offrit à son père le pèlerinage à la Mecque. Et tandis que Mireille patientait, le dossier

O.H.L.M.⁽²⁾ qu'il avait constitué, était aux mains d'un de ses anciens condisciples de l'Université.

(2) Office de l'Habitation à Loyer Modéré.

9.

Mireille patientait. Elle avait terminé, elle aussi, licence et maîtrise de philosophie.

Comme Ousmane, elle enseignait, malgré les exhortations de son père :

— Tu peux aller jusqu'à l'agrégation ! Tu n'es pas pauvre. On peut t'entretenir. A quoi va te servir ton maigre salaire ?

Mireille s'obstina. Elle souhaitait économiser pour son futur foyer. A sa « mésalliance », elle n'ajouterait pas le remords de payer l'installation de son ménage avec l'argent de ses parents.

Son père dut céder. Elle allait à son travail apparemment belle et légère. Son air détendu et sa gaieté forcée cachaient des préoccupations sérieuses.

Elle patientait. Des flirts éphémères la libéraient du désir sexuel. Mais ces flirts, elle les estimait décevants. Ousmane émergeait royalement de toute noyade de ses sens. Les jeux où sa chair seule baignait se révélaient sans emprise sur ses inquiétudes et le vide intérieur. La comparaison rendait plus mordante l'empreinte de l'absent. Le souvenir de leur seule union éveillait un ouragan en elle. Son être s'accoudait sur des réminiscences qui rendaient sa soif d'Ousmane inextinguible.

Alors, de ses évasions, de ses « destructions », naissaient des vagues de regrets. Sa bouche tarie se refermait. Elle construisait et reconstruisait pendant des jours et des nuits, une nouvelle cuirasse pour son être avec les bribes de son bonheur ancien, jusqu'à la lassitude, jusqu'à l'épuisement qui la livraient à nouveau à d'autres bras ouverts sur sa solitude et sa faim. Elle souffrait.. Elle patientait... Elle souffrait alors que ses parents croyaient oublié « ça », le Nègre à la chemise rouge. Monsieur de La Vallée voyait d'un bon œil évoluer l'intérêt que portait à sa fille, Pierre, l'héritier d'un complexe industriel important.

Monsieur de La Vallée rêvait tout haut :

« Pierre est un beau parti, même si son nom fait « peuple ». Mireille peut conserver son patronyme ».

« Pierre ! l'âme et le cerveau de l'entreprise paternelle que sa compétence a relancée ! »

Les Dubois, parents de Pierre, étaient nantis. Leur chalet, à la montagne, abritait les vacances d'hiver des de La Vallée.

Pierre n'était point l'un de ces jeunes gens aux cheveux longs mal peignés, en « blue jean » crasseux, aux mains douteuses, qui, oisifs, déambulaient, le regard morne ou étincelant, sur les trottoirs, traînant leur vie comme un fardeau. Bel homme à l'œil bleu, toujours soigné dans une mise simple, il avait fait de brillantes études d'ingénieur.

Son éducation contenait les principes chers à Monsieur de La Vallée.

— C'est un beau parti » chuchotait Madame de La Vallée, toujours accordée à la volonté de son mari.

Quant à Mireille, elle jugeait son prétendant agréable. Elle appréciait ses solides qualités sans s'émouvoir. Si elle supportait la compagnie de Pierre, elle ne l'aimait pas.

Son cœur bondissait chaque jour, pour prendre un peu de chaleur, vers les pays ensoleillés de son ami nègre. Le lien arraché avait été rétabli. Leur correspondance, remplie de leur amour, de leurs projets, des efforts déployés pour ne pas reculer l'échéance du bonheur, les reliait.

Elle avait attendu, en vivotant, l'heure de sa majorité. Et à présent que tout se résolvait - les Guèye ayant enfin emménagé dans cette H.L.M. de Gibraltar -, Pierre lui apparaissait comme un intrus. Avec lui, elle se sentait bien. Avec Ousmane, elle avait vibré.

Les roses rouges qui envahissaient l'appartement, chaque samedi soir, ne changeaient pas sa décision. Pour ménager ses parents, elle taisait son refus.

Mais quand on voulut décréter officielles les fiançailles, elle s'arc-bouta.

Cette bague algue marine, auréolée de fins diamants, ne brillera jamais à son doigt.

Monsieur de La Vallée pestait, soutenu par son épouse. Pierre demeura son bon copain, avec toujours, au fond de son œil bleu, du désir et des regrets.

10.

Djibril Guèye revenu de la Mosquée après la prière de « Tisbâr » ⁽¹⁾ invita Ousmane à venir le rejoindre dans sa chambre. Yaye Khady, assise sur le lit, était occupée à tresser les cheveux de Safiétou. Ses mains habiles traçaient sur la tête de la petite fille des carrés et des rectangles. Elle enserrait chaque touffe dans du fil noir que Safiétou lui tendait, par bribes, en dévidant une pelote.

Ousmane prit place à côté de sa mère tandis que Djibril Guèye mettait à l'aise sa jambe invalide en l'étendant, après s'être installé dans l'unique fauteuil de la pièce.

— Ousmane ! appela Djibril Guèye. Ousmane, tu es ma fierté. Tu m'as comblé au-delà de mes espérances. Depuis que tu as fait la différence entre ta main droite et ta main gauche, ta mère et moi n'avons eu rien à te reprocher. Tu n'as jamais rien désiré. Tu t'es sacrifié pour la communauté familiale. En cela, tu me ressembles.

J'ai foulé le sol des lieux saints de l'Islam. J'ai vu Djed-dah. J'ai prié quarante fois à Médine, comme on le recommande. J'ai entendu à l'aube la voix unique d'Abdoul Aziz, petit-fils du prophète, appeler à la prière. J'ai dormi,

(1) Première prière de l'après-midi.

enivré par ma foi dans la Mosquée de Médine. Je me suis prosterné devant la tombe de Mohamed Rassol. Ousmane, grâce à toi, j'ai refait le périple du prophète. Ma main a touché la pierre noire de la Kaaba. Je me suis saoulé de l'eau bénite du Zem-Zem. J'ai couru sur les lieux dits Safa-Marva qui perpétuent les allées et venues inquiètes de Adjara ⁽²⁾, cherchant de l'eau pour baigner son nouveau-né. Minam ! Arafat ! Moustalifa ! Tamin ! ⁽³⁾. J'ai tout vécu. J'ai prié partout. Que Dieu te comble mon fils, Al Ham dou li lah ! Dieu merci. Que Dieu te garde, Amin ! Amin !

Yaye Khady et Safiétou reprirent en échos :

« Amin ! Amin ! Yarabi ! Amin ! »

Djibril Guèye s'éclaircit la voix par des raclements de gorge. Il regarda son fils droit dans les yeux :

— Excuse-moi d'être long. « Quand le cœur est plein, il déborde ». Mon cœur est rempli de bonheur. Il a besoin d'être libéré. Laisse-moi te le dire.

« Nous sommes ici, dans ce quartier confortable à côté des fonctionnaires, grâce à toi. Tu aurais pu, comme les jeunes de ton âge qui aiment leur aisance et la préfèrent à leur famille, habiter seul ton logement et nous laisser croupir dans la baraque. Tu as toujours songé à nos besoins, ta mère et moi, avant de préserver tes intérêts.

« Mais cette maison est bien grande pour nous six. C'est ta tante Coumba qui me l'a fait remaquer. Voilà ce qu'elle a dit :

« Yaye Khady, ta femme, est fatiguée. Elle se fane car lorsque la jeunesse épouse la vieillesse l'échange de sangs se produit au bénéfice de la vieillesse. Ainsi Djibril, tu es

(2) Figure coranique.

(3) Lieux saints de l'Islam.

robuste, frais, alors que ta femme s'étirole, d'autant plus qu'elle a toujours les corvées ménagères à son âge. »

Yaye Khady intervint rageusement :

— Va jusqu'au bout de ton propos. Si Coumba me trouve fanée, elle te propose en échange une jeune et belle femme, n'est-ce pas ? Si Coumba trouve la maison trop grande pour nous, elle veut sans doute combler le vide par une nouvelle épouse qui enfantera chaque année, n'est-ce pas ?

Djibril Guèye supplia :

— Trêve de suppositions !

Yaye Khady, fougueuse :

— Je ne suppose rien. Je connais Coumba. Elle ne cessera donc jamais de me poursuivre avec sa haine envieuse. Qu'elle aille trouver Dieu pour changer mon sort !

Djibril Guèye, choqué :

— Mais écoute un peu. « Avant de clore la bouche du pâtre, reconnais d'abord l'air qu'il siffle ». Écoute au lieu d'échafauder. Malgré les propos de Coumba, je ne me sens plus jeune. Quand un arbre a porté des fruits, il peut se laisser abattre sans regret. Les théories flatteuses de Coumba à mon égard n'ont de but qu'un vœu : il ne s'agit pas de me donner une nouvelle épouse. Réfléchis. Suis-je assez vil pour installer dans la maison de ton fils ta co-épouse ? Coumba désire que notre fils Ousmane épouse sa fille Marième. Marième passe tous les dimanches ici depuis que nous avons déménagé et t'apporte une aide notable dans la marche de la maison. Coumba a ajouté :

« Je compte sur toi pour la réalisation de mon vœu. Ousmane est un bon fils. Il est mon fils. Je veux qu'il soit mon

goro⁽⁴⁾. Je n'exige ni dot, ni machine, rien que le lien sacré.

D'étonnement, Yaye Khady lâcha la touffe de cheveux qu'elle tenait. Ce qu'elle apprenait l'offusquait :

— Quoi ? Coumba veut faire épouser sa fille par Ousmane ! Après avoir tenté vainement de te marier, toi son grand frère, elle se retourne vers ton fils. Elle est malade, je crois, avec son envie de marier. Ne crois pas à l'histoire du « lien sacré ». Quand une mère veut se débarrasser de sa fille, elle est mielleuse : « Sans dot, sans machine, le lien béni ». Et une fois son souhait réalisé, elle réclame sans vergogne tout ce qui est dû. Si elle n'est pas satisfaite, au moindre désaccord, elle sort l'argument-massue : « N'ennuie pas ma fille. Elle ne te doit rien ». Et la fille aussi, au moindre reproche, s'indigne : « Tu m'as épousée sans rien déboursier et tu veux me mener durement en plus ? » Alors Djibril, laisse de côté les douceurs de Coumba. Ce qui m'intéresse, c'est ta réponse à Coumba. Je te sais faible à son égard. Que lui as-tu dit ?

Djibril Guèye avoua :

« Le bouc choisit lui-même sa femelle ».

Yaye Khady enchaîna en se tournant vers Ousmane.

— Bien répondu. J'ajoute que cette Marième n'est pas aguichante. Ousmane aimes-tu cette fille longue comme un rônier, plus laide qu'une hyène ? Sa tête ressemble à celle d'une tortue qui rentre et sort son cou.

Et Yaye Khady riait et se tenant le ventre, elle joignait à la description les gestes appropriés.

Djibril Guèye s'énerva ; pointant sa canne vers Ousmane, il sollicitait son secours :

(4) Beau-fils ou belle-fille (gendre ou bru).

— Heureusement qu'Ousmane connaît Marième et peut se faire une opinion. Tu exagères en voulant faire endosser à cette enfant tes différends avec Coumba. Ousmane, que dis-tu de la proposition de ta tante ?

Pris de court et percevant dans la tournure de la question le secret désir de son père, Ousmane prétextait la surprise pour ne pas répondre.

— Je réfléchirai, dit-il.

Djibril Guèye conclut :

— Je préfère ta pondération à l'emballlement de ta mère. Toujours impulsive, ta mère !

Il demanda, pour couper court à l'entretien, son caftan gris.

— Celui que m'a donné Ousmane, à la Korité !

Ainsi, il éloignait sa femme de son fils. Il se méfiait de la puissance de conviction de son épouse.

Yaye Khady en se dirigeant vers l'armoire, lança encore :

— Si Ousmane devait être mis au courant de toutes les demandes de mariage formulées adroitement par des mères, il n'y aurait plus de temps ici pour autre chose. Toutes mes amies et connaissances le veulent pour gendre. Ainsi la mère d'Ouleymatou, de Rabi, de Nafi, de Bineta. Mon fils est un homme. Tu as bien dit qu'on ne fait pas « sentir le bouc ». Le choix de sa femme incombe à Ousmane et à lui seul.

Pour la faire taire, Djibril dirigeait la discussion vers un sujet qui mettait Yaye Khady mal à l'aise.

— N'oublie pas toi, que c'est ton père qui m'a choisi. C'est une pratique courante de choisir un bon mari pour sa fille. Je ne te connaissais pas. On ne t'a pas forcée !

— Qu'en sais-tu ? répondit Yaye Khady. Vingt ans de dif-

férence d'âge entre nous et tu fais l'orgueilleux au lieu de remercier Dieu et mon père qui ont arrangé si bien ta vie.

Elle riait aux éclats.

— Te forcer ? Te forcer, toi, têtue comme une mule, plaisanta son mari.

Yayé Khady rétorqua, mains aux hanches :.

« Oui, me forcer. On m'a forcée ». Son ton peu convaincant dérida plus encore Djibril Guèye. Safiétou, étrangère à ce dialogue, profita du répit accordé à sa tête pour se dégourdir les jambes. Fièrre de ses nouvelles tresses, elle dansait devant la glace de l'armoire.

Ousmane avait disparu depuis longtemps.

11.

Ousmane s'installa à sa table de travail. La photographie de « l'actrice », après s'être dédoublée d'abord sur la table, avait proliféré pour couvrir les pages d'un album entier. Les photographies en couleur ressemblaient à des cartes postales.

— Mais où prends-tu toutes ces poses de l'actrice ? interrogeait la curieuse Yaye Khady.

— Je les achète, mentait Ousmane.

Dès lors, Yaye Khady put admettre une manie de collectionneur. Ni Djibril Guèye, ni elle n'eurent aucune arrière-pensée, même quand Ousmane leur remit des cadeaux, « de la part d'une ancienne camarade blanche de la Faculté, rentrée en France. »

Djibril avait remarqué :

— Celle qui écrit tout le temps ? Les Toubab aiment écrire.

Il avait eu une belle montre de poche qui le dirigeait à temps vers la Mosquée. Le collier de Yaye Khady était un bijou qu'admiraient ses voisines, en lui demandant sa provenance.

— « Un cadeau ! » lançait-elle avec une voix sèche, évasive. Rien n'arrête la coquetterie féminine, elle le savait,

dans la recherche de l'originalité et elle ne souhaitait pas voir à un baptême, toutes les poitrines ornées du même collier.

Il ne venait pas aux parents d'Ousmane l'idée que cette amie lointaine et généreuse pouvait être la même personne, présente sous leur toit par ses photographies.

La stratégie défensive d'Ousmane avait résisté au temps et à la curiosité. Mireille en France, personne ne soupçonnait son secret. Il ne se refusait pas les plaisirs sans conséquence de son âge et Yaye Khady ne faisait rien pour le pousser au mariage, acceptant ses flirts éphémères, dans le quartier, où il était réputé « inconstant ».

Il se mit à corriger les copies de ses lycéens avec application. La proposition de tante Coumba ne le troublait pas. Il eut un sourire amusé au souvenir du portrait de Marième campé par sa mère.

Il admit :

« Affreuse, cette Marième ! comme une hyène ! »

Le désaccord de ses parents au sujet de cette enfant, serait son meilleur argument, si jamais Djibril Guèye exigeait son avis.

Son père eut la délicatesse de deviner son refus.

La disparition boudeuse de Coumba, l'absence de Marième les dimanches suivants prouvèrent à Ousmane l'intervention de Djibril.

Sa reconnaissance se concrétisa par une canne neuve.



L'heure du dîner ! La famille Guèye était réunie au rez-de-chaussée de la nouvelle demeure. Yaye Khady présenta du « M'Boum » ⁽¹⁾, le mets favori de son mari.

Les mains puisaient dans le plat commun. Yaye Khady arrosait le couscous de temps en temps avec une louche remplie de sauce.

La saveur du *M'Boum* réussit à merveille par Yaye Khady, déliait les langues. Ousmane profita de cette gaieté générale pour annoncer son désir de voyager.

— Je veux connaître Paris. J'ai déposé ce matin une demande d'autorisation de sortie. Je ferai établir un passeport.

Djibril Guèye saisit cette nouvelle occasion pour évoquer le pays de « sa » guerre, ce qu'il en connaissait avant sa chute d'une jeep qui l'avait traîné en cassant sa jambe.

Yaye Khady malicieusement conseilla à son fils :

— Fais tout pour voir ton actrice en chair et en os. On dit que les actrices sont mal élevées. Mireille (Ousmane lui avait dit le nom) est belle, très belle. Elle doit être plus insolente donc que les autres. Quand la beauté est source de revenus, elle entraîne la dureté du cœur.

Babacar priait avec insistance :

— Dis, tu m'emmènes, frère. Si je réussis mon BEPC ⁽²⁾, m'emmèneras-tu en vacances avec toi ?

Ousmane écoutait plutôt Djibril Guèye qui fournissait des détails importants :

— Ce sera l'été ; néanmoins, il y a souvent des pluies traîtresses, et un froid mordant. Méfie-toi des changements

(1) Sauce à base de feuilles de choux et d'arachides crues pilées qui accompagne le couscous.

(2) Brevet d'Études du Premier Cycle.

du temps. Ton voyage peut être instructif si tu sais regarder. Tu observeras, vérifieras. Tu te feras une opinion en comparant avec le contenu de tes livres.

Yaye Khady prévint :

— Il paraît que les femmes blanches s'attachent facilement aux Noirs. Méfie-toi. Ne nous ramène pas l'une d'elles.

Ousmane se leva gêné et, pour s'isoler, prétextait la préparation de ses cours.

Il n'eut aucun remords à dissimuler aux siens le motif de son voyage. Ses parents eux-mêmes avaient convenu « Le bouc choisit sa femelle ». Yaye Khady avait ajouté « que le choix de sa femme lui incombait ».

En cachant le véritable but de son voyage, il reculait le moment des heurts.

« A quoi bon déchaîner précocement les hostilités ».

« On verra... »



Les vacances s'annonçaient. Les examens et les concours s'oubliaient dans l'apaisement des nerfs.

Ousmane se surprenait à chanter pour lui-même :
« Je vais me marier ! Je vais me marier ! »

Il allait se marier en effet et cette perspective l'imprégnait d'une délicieuse sensation d'allégresse, manifestée par une débauche inhabituelle de gestes et de propos.

Il allait se marier, vivre le rêve tant de fois caressé ! Ousmane avait envoyé depuis plusieurs mois, à un vague cou-

sin, Lamine, qui résidait en France, ses pièces d'état civil pour les formalités préparatoires.

Et Yaye Khady le trouvait transfiguré :

— Encore un qui va nous remplir les oreilles de Paris à son retour ! Si Ousmane a déjà cet air heureux avant son voyage, je me demande dans quel état il reviendra, quand il aura « vu » !

Et Yaye Khady éprouva une certaine fierté.

Fiévreusement, Ousmane prépara son voyage.

Il fit des emplettes. Des objets de l'artisanat sénégalais emplirent sa valise.

Comme cadeau de noces, quel objet offrir à sa fiancée pour concrétiser son amour ? Il fixa son choix sur un bracelet aux dessins faits de minces fils d'or, travail de filigrane où les bijoutiers sénégalais excellent. Il emporta aussi, en se faisant violence — Mireille le lui avait suggéré —, deux alliances, symbole de l'état nouveau qui allait être sien.

Un Boeing, en retard de trois heures sur l'horaire de décollage prévu, l'emporta vers Mireille.

DEUXIÈME PARTIE

1.

L'aéroport de Roissy-Charles de Gaulle ! Déjà, le climat et le perfectionnement technique environnants signifiaient à Ousmane la différence des deux mondes que l'avion avait reliés.

Son accès à la ville fut conditionné par l'approbation d'une police perspicace et des contrôles sanitaire et douanier minutieux. Mais au bout de son agacement, Mireille, illuminée par la joie des retrouvailles, robe bleue sur sa peau laiteuse, cheveux d'or derrière le décolleté de son encolure, lèvres légèrement rougies, et dans son œil ému, la goutte de mer de sa prunelle !

Lamine était là, discret, occupé à récupérer la valise du voyageur. Les doigts que le temps et la distance avaient désunis, renouèrent leur étreinte. La même émotion intense qu'autrefois. La même tendresse, infiltrée dans les voix. Le froid glaçait les oreilles d'Ousmane, mais la chaleur du bonheur coulait en lui. Mireille observait son ami. Elle avait laissé un adolescent. Elle découvrait un homme. Mais la finesse des traits avait résisté au mûrissement. Le charme émanait toujours du visage ouvert et Mireille n'était pas déçue. Elle ne regrettait pas d'avoir porté, seule et si longuement, dans l'immensité de la ville, le poids de son engagement.

Ousmane était radieux. Sa « princesse » était une fée plus ensorcelante dans son cadre normal.

La bénédiction à la mosquée de Jussieu suivait le mariage civil. L'officiant y officialiserait la conversion de Mireille.

Chaque acte avait été prévu. Ils avaient rêvé et patienté, pour les instants qu'ils vivaient.



Babacar décacheta l'unique lettre venue de France, à la suite des cartes postales qui balisaient pour la famille le périple du voyageur. La longueur de la lettre était frappante. A quelques jours de son arrivée, pourquoi Ousmane éprouvait-il le besoin de tant écrire ? Djibril Guèye était d'autant plus intrigué que Babacar, loquace pour ce genre d'exercice, ne traduisait aucune ligne.

— Mais parle, s'énerva le père et Babacar restait muet.

— Le « français » de mon frère, dans cette lettre, me dépasse. Donne-la à Monsieur Ndoye.

Et il s'enfuit. Anxieux, Djibril Guèye sollicita l'instituteur :

— Une lettre d'Ousmane. Je cherche un lecteur.

— Avec plaisir ! sourit le maître d'école.

Ousmane avait écrit :

Cher père,

Je m'adresse à toi avant de me tourner vers ma mère. Tu es l'homme qui a vécu dans un dahra, un homme qui a eu « sa »

guerre, un homme que la vie n'a pas épargné. Tu es donc plus armé contre la souffrance que Yaye Khady. Il est normal que tu subisses d'abord le choc de la nouvelle que je vous annonce. Je me suis marié ici avec « mon actrice ».

C'est l'amie qui t'a offert la montre de poche qui rythme tes prières. Elle était ma fiancée. Si tu te rappelles le moment où tu vis sa photographie pour la première fois sur ma table de travail à Grand-Dakar, tu jugeras aisément la durée du parcours que nous avons effectué ensemble et qui mérite, comme aboutissement, le lien sacré.

Si j'ai réussi, si je suis ta fierté comme tu dis, si j'ai comblé tes désirs, si tu es loin de la poussière d'Usine Niari-Talli, si tu vois d'un œil plus calme les trimestres s'étirer, c'est à elle que tu le dois. Entreprendre est difficile pour un homme seul. « Rien ne peut se faire sans une parcelle d'amour » avait coutume de répéter l'un de mes premiers maîtres. Mireille — sur le prénom, je n'ai pas menti à Yaye Khady — Mireille m'a permis, par un soutien moral constant, de me réaliser.

Elle était devant moi, comme un flambeau, illuminant mon chemin.

Elle n'est pas l'une de ces vulgaires aventurières qui s'accrochent aux Nègres pour ne pas sombrer. Mireille est une fille d'ancienne noblesse. Ses grands-parents habitent encore le château de leurs ancêtres. Son père fut diplomate à Dakar où nous nous sommes connus. Elle est professeur de philosophie comme moi.

Je lui ai parlé de ma famille. Je ne lui ai rien caché sur nos difficultés passées. Elle m'aime tel que je suis et a renoncé à sa religion pour devenir ma femme. La mosquée de la ville a béni notre union.

Tu as la délicate mission d'informer ma mère. Fais-le en insistant sur le fait qu'elle « ne me perd pas ». Fais-le en pen-

sant à la destinée de chaque être orientée par le Tout-puissant Allah.

Rien ne peut changer le sentiment profond que j'éprouve pour vous.

A bientôt.

Ousmane.

Monsieur Ndoye était arrivé à la traduction du dernier mot. Djibril eut la force de se redresser et remercia.

Il comprenait à présent la dérobade de babacar, qui avait craint sa colère.

Djibril Guèye et Babacar gardèrent le secret toute la journée. Mais le soir, au lieu d'assister aux prières que les fidèles chantent, assis en rond autour d'un drap blanc dans la Mosquée, Djibril rentra chez lui.

— Revenir si tôt de la Mosquée ! Yaye Khady écarquillait des yeux interrogateurs :

— Malade ?

Il secoua tristement la tête.

— Quoi alors ? Un accident ! Un parent mort ?

Il secoua encore plus tristement la tête et emprunta péniblement les marches de l'escalier qui menait aux chambres à coucher.

Yaye Khady le suivait, implorante :

— Éclaire-moi rapidement ! J'étouffe ! Libère-moi de l'angoisse. Parle ! Ousmane est-il mort ?

Djibril Guèye prit le temps de s'adosser au fauteuil de la chambre à coucher, le temps de bien installer sa jambe malade. Puis il sortit de sa poche la lettre. Yaye Khady, pleurait déjà sans savoir pour quel motif :

— J'étais trop heureuse, trop chanceuse. Ça ne pouvait pas durer.

Devant tant de tristesse subite, devant la fragilité soudaine de cette femme, pourtant de « fer », Djibril fit un effort surhumain pour remplir sa délicate mission, en dominant son propre désarroi :

— Ousmane s'est marié en France, avec Mireille.

Et Yaye Khady, incrédule, répéta :

— Mireille ! Mireille des photographies ? Mireille ? L'actrice ?

Djibril Guèye rectifia :

— Mireille n'est pas actrice. Elle est professeur. Ton fils te demande pardon.

Yaye Khady se redressa. « Les pleurs n'ont jamais rien arrangé ! » Elle ne geignait plus. Sa mémoire ressuscitait mille indices ténus qui éclairaient le présent. La régularité du courrier de l'étranger aurait dû l'alerter. Et la prolifération des photos aussi ! Et le mépris d'Ousmane pour les femmes ! Elle se souvint du cadre brisé, de la colère de son fils devant la photographie sans protection.

Elle avait été stupide de ne rien deviner. « On ne dévie pas le destin » ! « Si j'avais su ! Si j'avais su ! » Elle aurait cherché l'antidote du sortilège secrété par cette « fille du diable » qui a envoûté son fils.

Djibril Guèye, lui, débitait un monologue conforme à son fatalisme et à sa piété :

— Comme cette femme a accepté d'être musulmane, nous n'avons rien à faire d'autre que de l'intégrer dans la famille. Ousmane Guèye ne nous « doit » plus rien. L'orientation de sa vie lui appartient. Dans le cadre de la Morale, il a le droit de faire de sa vie ce qu'il veut.

Yaye Khady se révoltait :

— Une Toubab ne peut être une vraie bru. Elle n'aura d'yeux que pour son homme. Nous ne compterons pas

pour elle. Moi qui rêvais d'une bru qui habiterait ici et me remplacerait aux tâches ménagères en prenant la maison en mains, voilà que je tombe sur une femme qui va emporter mon fils. Je crèverai, debout dans la cuisine.

Djibril Guèye rétorqua calmement :

— Si tu avais aidé Coumba, Marième serait restée avec nous.

Yaye Khady fit front :

— Je préfère me dresser contre cette étrangère que me dresser contre Coumba, ta sœur. Je ne regrette pas mon attitude. Je reste à la cuisine mais reine chez moi. Marième ici, j'aurais cohabité avec Coumba. Tu le sais, Coumba aurait été la directrice de mon foyer.

Djibril Guèye s'emporta :

— Tu ne préfères pas l'étrangère. On ne peut aimer ce qu'on ne connaît pas.

Rassérééné, il ajouta :

— Accueillons ce mariage comme le « mal » nécessaire à notre survie. Nous alimentons la haine, l'envie depuis la réussite de notre fils.

Il empoigna son chapelet. Il en égrena lentement les grosses perles noires et continua, de plus en plus serein :

— Yaye Khady, taisons notre douleur. Il y a en ce moment où nous nous plaignons, des âmes que Dieu emporte. Entre la mort et notre souffrance, il y a un abîme. Rendons grâce à Dieu de nous asséner des coups que nous pouvons supporter. Le hasard ne marie pas un homme et une femme. Le mariage est une œuvre divine.

Yaye Khady maîtrisait sa rancœur. Mais elle rejetait l'idée que cette Blanche était un « mal » nécessaire. Elle sortit précipitamment, laissant Djibril Guèye à son chapelet.

Elle ouvrit doucement la porte de la chambre de l'absent. Elle retira l'album de son fils du tiroir où il le gardait et le feuilleta : petites et grandes photos se succédaient. Mireille était splendide, assise ou debout, cheveux au vent ou savamment coiffés, en robes ou en pantalons.

Yaye Khady eut la révélation de la beauté d'une « Djinn »⁽¹⁾ échappée de son monde. Le sortilège qui avait séduit et aimanté son fils opérait en elle. Elle referma l'album pour ne pas céder « à la magie de la diablesse ». Mais les yeux grands ouverts, bleus et rieurs, la poursuivaient. Les yeux riaient ironiquement.

« On ne peut rien contre l'amour ».

Soudain, Yaye Khady s'inquiéta :

« Celui qui lutte contre l'amour est semblable à celui qui veut assécher la mer. J'ai du travail... »

(1) Être invisible capable de prodiguer le mal autant que le bien.

2.

Yaye Khady se tournait et se retournait dans son lit. Toutes les nuits, depuis qu'elle savait son « Oussou marié à cette Blanche », le sommeil la fuyait. Des soupirs, chargés de désespoir, lui échappaient.

Le jour, pour ne pas penser, elle fatiguait son corps par les travaux domestiques. La nuit, malgré son épuisement, elle veillait, haletante.

Une lourdeur inexplicable engourdissait son corps. L'écumoire, au bout de son bras, ne retournait plus aisément le riz dans la marmite. A ses moments de solitude, — ses enfants chez leurs copains et Djibril Guèye à la Mosquée — elle restait des heures entières prostrée, soutenant de la main sa tête, devenue lourde. Ousmane avait « obstrué le chemin uni de sa vie ».

« Oussou ! mari d'une Blanche ! ». « L'événement était capital » et elle ne se lassait pas de s'en étonner, de se lamenter. Aucun charlatan lors de ses nombreuses consultations de mère de famille prévoyante, n'avait prédit le comportement de son fils. Et la mauvaise farce durait depuis des jours. Aucune autre missive n'était venue la démentir.

« Oussou ! mari d'une Blanche ! Il y a des maux que l'on confie à l'amitié. Il existe des peines dont le partage est

aisé. La confiance sincère trouve souvent un baume ». Mais ce qu'elle ressentait, elle, Yaye Khady ? L'espérance désertait son âme. Pouvait-on vivre sans désirer ?

Son cœur se durcissait. Pouvait-on vivre sans aimer ?

L'amertume l'habitait. Pouvait-on vivre de mélancolie ?

Le flux et le reflux de ses pensées tristement roulaient leurs vagues dans sa tête. Toute la ville allait être informée, son quartier d'abord où résidait le maître, traducteur de la lettre. Cet instituteur déclencherait la rumeur en confiant la nouvelle à son épouse, entre quatre murs, sous le sceau du secret. Et toujours sous le sceau du secret, bien entendu, de bouche à oreille, son infortune, colportée, deviendrait le motif des rencontres. Les amies « qui lui veulent du bien » viendront l'entourer pour se « charger » de leur part de peine, après s'être enquis du « vrai de la chose ». « La chose » allait enfler, se déformer, se désagréger pour mieux se répandre et nourrir les haines et les envies. Elle s'installerait dans les cérémonies. Elle se glisserait entre deux pas de danseuses. Elle accompagnerait le choix du poisson et des légumes au marché, s'assiérait aux bornes fontaines, distrairait le parcours de deux clientes, dans un car rapide. Et elle Yaye Khady, pétrie de dignité, *ngor* et *diom*⁽¹⁾, depuis sa prime jeunesse, elle qui vivait en accord parfait avec sa conscience, servirait de pâture du fait de son fils, à toutes les langues exercées à la médisance.

Des milliers de pointes invisibles déchiquetaient sa chair. Elle fondait de jour en jour et s'en rendait compte

(1) Dignité et honneur.

en nouant aisément les extrémités de son pagne. Comment ne pas maigrir ? Avec sa gorge obstruée qui refusait de déglutir, elle n'avalait, depuis quelque temps, que du lait et des bouillies.

Elle n'était debout que par la crainte de la colère du pieux Djibril Guèye, voué par sa foi à l'acceptation, sans aucun murmure, de la volonté divine. Elle avait beau énumérer toutes les joies dont Ousmane avait jalonné leurs rapports, mais ses tourments ne diminuaient pas. Ils affaiblissaient la main qui écaillait le poisson. Ils figeaient son sourire en rictus, quand elle s'essayait à la gaieté.

Elle inventoriait les destinées des enfants de ses connaissances, pour bien se persuader que le malheur « déposait ses paquets » devant chaque concession riche ou pauvre, humble ou honorée :

Ouseynou Ngom, frère de case d'Ousmane, n'avait point réussi à l'école française. Il était réduit à servir un Libanais dans une boutique de tissus.

Seydou Niang, autre frère de case de son fils, traînait dans les rues l'oisiveté honteuse et les doigts habiles du voleur à la tire.

Dans son nouveau quartier, le couple d'en face avait un fils, un fils bien drôle ! Cet adolescent d'une quinzaine d'années refusait obstinément la compagnie et les jeux des garçons de son âge, pour rechercher la compagnie et les jeux des petites filles ! Bien drôle cet adolescent qui imitait les filles, dans leur allure, leur langage traînant et leurs occupations !

Son père, quand il le surprenait à jacasser parmi les commères, ou à faire mijoter les plats dans les goûters, entraînait dans de folles colères, la cravache à la main. En vain.

En vain, sa mère le rasait-elle pour l'enlaidir. On le prendrait pour l'une des fillettes qu'il fréquentait. Il roulait les yeux en parlant. Mais il ne roulait pas que les yeux. Il roulait avec perversité ses hanches et lançait ses fesses en arrière quand il se déplaçait. Dès qu'il était hors de portée du regard de sa mère, il s'entourait d'un pagne et se dandinait.

« Sauf miracle, ce garçonnet deviendrait un « gôr dji-guène » ⁽²⁾ destiné à passer sa vie, accroupi aux pieds d'une courtisane dont il demeurerait l'homme de main. Ce serait son rôle de dénicher les amants généreux pour l'entretien coûteux de ce genre de maisonnée. Ce serait à lui d'ordonner les menus des repas. Et il lui arriverait quelquefois d'être préféré à sa patronne... »

Yaye Khady plaignait sincèrement la mère de cet échantillon.

Elle se rappelait également les yeux éplorés de son amie Kiné, à la recherche d'un agent de service pour maîtriser son fils. Moussa, des nuits entières, ameutait tout le quartier, par ses élucubrations et sa violence.

Moussa ? Un déchet ! Envoyé chez un oncle émigré au Mali pour y apprendre un métier, il était revenu méconnaissable du pays des Bambara. L'alcool et la drogue se disputaient sa raison. Moussa ! Un déchet qui n'ouvrait l'œil que pour déranger.

La folie seule expliquerait le comportement de Moussa. Défoncer les malles, subtiliser leur contenu et le revendre à vil prix pour étancher une soif chaque jour plus exigeante ! Qui ne chuchotait pas sur le compte de Moussa ?

(2) Littéralement homme-femme ; homosexuel.

Elle se calma :

« Il n'y a pas de comparaison possible entre Moussa et « Oussou. Je remercie Dieu ! »

« Pourtant Ousmane et Moussa étaient au monde par la même voie, tous deux fruits de l'amour ! ». Ni Yaye Khady, ni Kiné n'avaient subi de pression pour se marier. Elles avaient aimé leur homme. Presque à la même période, elles avaient porté leur grossesse. Elles s'étaient émerveillées du rebondissement de leur ventre, de la vie qui s'y agitait, des coups que ces vies donnaient dans leurs flancs.

« Un espoir immense et un bonheur orgueilleux habitent chaque femme en état de gestation. Elle sent mûrir avec volupté le fruit du don de sa personne. Elle subit avec patience toutes les rigueurs nécessaires au bon déroulement de sa grossesse ! » Kiné, qui avait été délivrée la première, lui révéla :

- Une douleur à nulle autre pareille, l'enfantement !
- Comme un mal de dent ? s'était inquiétée Yaye Khady.
- Tu verras, avait conclu Kiné, orgueilleusement.

Et Yaye Khady n'avait pas « vu », mais « senti » comme la rupture de ligaments dans ses entrailles. On lui avait prédit que l'enfant naîtrait lorsque, du sable pressé dans sa main, jaillirait de l'eau. Elle n'avait pas pressé de sable, dirigée vers la Maternité Mandel.

Ses reins battus par une douleur infernale et le feu brûlant son bas-ventre, la souffrance avait perlé en gouttelettes sur son front.

Son bébé sur ses genoux avait été le bonheur de sa vie. Elle méditait : « Chaque mère porte au chevet de son enfant ses espérances. Elle rêve pour son petit une desti-

née merveilleuse, en l'allaitant, en le berçant, en le soignant, en l'aimant surtout.

Le rêve peut déboucher sur les chemins boueux. Alors, c'est la déception. Mais la déception n'empêche point la lutte. Une œuvre de sauvetage est entreprise, avec pour armes le cœur rempli de tendresse et l'immense besoin de se sacrifier. Et quand toutes les ressources humaines et surhumaines sont épuisées sans résultat, la mère s'assoit sur les débris de ses espérances. Une mère déçue ? Une pierre broie journellement son cœur. La paix n'existe plus pour elle ».

Yaye Khady méditait. Par rapport aux autres mères, était-elle si mal lotie ? « Les aveugles, les manchots, les paralytiques, tous les déchets humains — handicapés physiques et aliénés — avaient été enfantés dans la douleur et le sang, dans l'espérance et la joie. Et les mères des aveugles, des manchots, qu'ont-elles fait pour trouver à la place des joies espérées de l'enfantement, des ténèbres amoncelées au bout de leur longue marche ? »

Yaye Khady méditait :

« Le garçon raté est préférable à la fille dévoyée. Celle-ci est conduite rapidement à travers des aventures dégradantes, dans un tombeau. Vidée de sa dignité ! Loque aux usages divers selon la main diabolique qui la manipule ! Détournée de son rôle d'épouse et de mère, toujours victime de choix pour les sans scrupules. Élément de sales besognes et de non moins sales machinations ! Usée comme un vieux torchon, ses humiliations ne seront jamais compensées. Et la déchéance ne prend fin que dans les bas-fonds de la laideur : grabat de cellules de prisons

ou couches d'hôtels douteux ; coups de poignards dans les bistrots sordides ou mort violente dans la rue ».

Yaye Khady avait parfois assisté à la Maternité, lors de ses couches, à des manifestations hystériques de la souffrance, quand le bébé mourait en naissant.

« Le sort aveugle, pour satisfaire son appétit dévastateur, a une prédilection pour les tout-petits.

« Le vieillard de soixante-dix ans reste à jamais le tout-petit de sa mère. Qu'importe donc l'âge où la mort fige à jamais une vie ! Chaque mère ressent le même rouleau compresseur sur ses reins, à la mort de son enfant. Le même feu cuit sa poitrine. Le même impitoyable étau rétrécit son cœur. La même impuissance ploie son échine devant la fatalité. »

Des larmes montaient aux yeux de Yaye Khady. Elle pleurait silencieusement pour les mères dont les tout-petits sont morts avant d'avoir « bu une goutte de pluie », les tout-petits fauchés alors qu'ils essayaient d'emprisonner dans leurs menottes, un rayon d'or de soleil. « Eh oui, le sort impitoyable desserre souvent l'étreinte maternelle des épaules des tout-petits qui ont grandi. Des tout-petits qui ont grandi peuvent mourir devant leurs mères en délire, vieillies subitement. Et ces mères-là ne savent plus quoi faire du reste de leur vie ».

Yaye Khady pleurait. Et la pensée, laborieusement, chemina, fortifiée et réconfortée par sa traversée de la « vie ». « Mais tout de même : comment Ousmane avait-il pu oublier mon visage en sueur, oublier mes fatigues, oublier notre tendresse ? Cette femme me reléguera-t-elle donc à jamais dans les cuisines ? »

Quelle différence entre une bru Négrresse et Toubab ! Une négresse connaît et accepte les droits de la belle-mère.

Elle entre dans un foyer avec l'esprit d'y prendre la relève. La belle-fille installe la mère de son époux dans un nid de respect et de repos. Évoluant dans ses privilèges jamais discutés, la belle-mère ordonne, supervise, exige. Elle s'approprie les meilleures parts du gain de son fils. La marche de la maison ne la laisse pas indifférente et elle a son mot à dire sur l'éducation de ses petits-enfants...

Il existe des belles-mères qui agissent en vraies rivales de leurs brus. Elles remportent la victoire, dans des batailles familiales où leur seule larme suffit à la répudiation de l'audacieuse qui ne satisfait pas leur appétit de sangsues.

Yaye Khady ne demandait pas au destin de l'ériger en adversaire de sa bru. Elle ne désirait qu'un repos qu'elle jugeait mérité. Ses beaux parents morts avant son mariage, elle avait ignoré la guerre sournoise qui oppose quotidiennement belle-mère et bru. Mais, Coumba, une belle-sœur perfide, était toujours en train de lui « couper l'herbe sous les pieds ». Elle ne rêvait donc pas de « broyer » une fille d'autrui.

Yaye Khady ne demandait au destin qu'un repos mérité. Comme toutes les mères, elle avait connu les terribles nuits de veille où l'instinct seul diagnostique les poussées dentaires, les fièvres précédant les maladies infantiles qui se disputent la vie du bébé. Elle avait eu ses entrées chez les guérisseurs, accompagnées de paiement en boubous ou en pagnes, à défaut d'argent. Les longues queues des dispensaires ? Elle les avait pratiquées dès l'aube pour voir très tôt la doctoresse et ensuite faire son marché et sa cuisine.

Elle méritait une prompte relève. Beaucoup de femmes de son âge, à cause de la présence de leur belle-fille, n'avaient plus que le souci de se laisser vivre agréablement.

ment. Elles se mouvaient dans la paresse et l'encens. Leur bru les servait. Dans leur chambre, tout leur tombait du ciel : la meilleure part des repas, le linge repassé, les draps de lit journellement renouvelés. L'oisiveté convenait à leur âge. La médisance trompait leur ennui. La direction des cérémonies familiales comblait leur inactivité. Certaines belles-mères se consacraient à Dieu et tuaient le temps en bâtissant leur au-delà : la Mosquée les accueillait à la prière du Vendredi, parfumées, dans des déploiements de vêtements et châles blancs, le chapelet à la main.

« Assurément, affirma t-elle, un des sommets de la vie d'une femme est dans le choix d'une belle-fille ».

Ousmane introduisait une anomalie. « Une Blanche n'enrichit pas une famille. Elle l'appauvrit en sapant son unité. Elle ne s'intègre pas dans la communauté. Elle s'isole et entraîne dans son évasion son époux. A-t-on jamais vu une Blanche piler le mil, porter des bassines d'eau ? »

« Au contraire, la Blanche exploite : on fait pour elle ce dont elle n'a point la pratique ! »

Et Yaye Khady secouait la tête !

« La Blanche manie son homme comme un pantin. Son mari reste sa propriété. Unique gérante des biens de son foyer, elle les détourne à son seul profit. Rien ne va à la belle-famille. »

En prospectant la « vie », en se tournant et se retournant dans son lit, Yaye Khady se soulageait. Son mari croyant s'appuyait sur la justesse, l'infailibilité et la sagesse de Dieu pour endiguer ses révoltes. Son mari croyant et pratiquant assidu avait raison. La bonté d'Allah secourait ceux qui priaient et elle priait. Et puis, par rapport à d'autres parents qui n'avaient pas moins aimé ni moins peiné

qu'eux, par rapport à d'autres parents aussi ou plus méritants qu'eux, ils étaient, Djibril Guèye et elle, privilégiés par le destin.

Ousmane les avait respectés et aidés. Dans ce logement neuf, il avait introduit la modernité. Leur téléphone était assailli, au point d'être maintenant cadencé. Tous les jours, des voisines lui envoyaient des provisions à conserver dans son réfrigérateur. Son fer électrique secourait bien des mères de famille dans le quartier, quand sévissait une pénurie de charbon.

Ses réflexions renouvelèrent sa force combative :

« Non, une femme, aussi blanche soit-elle, ne saccagera pas mon œuvre ». Elle n'allait pas se laisser envahir sans crier gare.

Elle défiait cette diablesse aux cheveux de « Djinn ». Elle n'acceptait pas sa suprématie. « Je ne me laisserai pas détruire pour lui céder une place nette »

— L'étrangère ne dévorera pas aisément les fruits de mon labeur ! »

— Cette Blanche qui « descendait de son tertre » pour s'introduire chez les Noirs, verrait...

A aucun moment, Yaye Khady ne pensa au tourment de l'autre mère, Blanche, certes, mais qui, elle aussi, avait enfanté, aimé, et espéré. Sa fille l'avait sûrement déçue en empruntant une voie inconnue. Cette mère menait un combat différent de celui de Yaye Khady. Son amour pouvait exprimer la même magnanimité dans le désir de protéger. La souffrance la tenaillait elle aussi, à la même place que Yaye Khady, là où se situe le cordon ombilical sectionné, capable de réveils douloureux.

Peu importait à Yaye Khady le tourment de cette mère.

Les Blancs, pour elle, étaient des êtres « exceptionnels »

que ne régissaient pas les mêmes lois et « les mêmes servitudes que les Noirs ! »...

3.

Bien avant les Guèye, la famille de Mireille avait reçu sa lettre. Mireille en avait choisi judicieusement la chute : le lieu de travail de son père.

Le grand bureau où Monsieur de La Vallée compulsait des dossiers, avait un air de fête ce matin d'été.

La veste avait quitté les larges épaules à cause de la température. Monsieur de La Vallée vit dans son courrier deux lettres postées à la même date à Paris. L'une trahissait l'écriture de Mireille, partie en vacances depuis un mois.

Intrigué, il l'ouvrit ; Mireille révélait :

Chers parents,

« Quand vous recevrez cette lettre postée la veille de mon départ, je serai déjà loin de vous, évoluant dans ma nouvelle famille sénégalaise.

Majeure et responsable, j'ai épousé, à l'état civil, puis à la Mosquée de notre ville, après avoir embrassé la religion islamique, Ousmane Guèye, professeur de philosophie ».

Monsieur de La Vallée relut ces quelques lignes pour s'assurer qu'il ne rêvait point. Il répéta incrédule : « *mosquée* » « *religion islamique* » « *majeure et responsable* ». Les phrases se transformaient en poignards aigus qui fouillaient son cœur. Il répétait :

« majeure », « responsable », « religion islamique », « Mosquée », « Ousmane Guèye ».

Il posa la lettre sur son sous-main et après s'être assuré — réflexe habituel — que personne n'assistait à son effondrement, il baissa la tête. Lui, si vigoureux, si prompt à la riposte, se réfugiait dans cette attitude de vaincu. Que pouvait-il d'ailleurs contre Mireille, « majeure et mariée » ? Mireille inaccessible et libre, le narguait :

« Son nom reste attaché à la petite photographie qui m'avait valu le rapatriement.

Notre amour a survécu à l'éloignement et au temps ».

Le poignard, las de s'enfoncer, tranchait maintenant. Il porta ses deux mains à l'emplacement douloureux de sa poitrine, là où les mots démentiels semblaient s'entrechoquer. Des minutes épouvantables où sa respiration s'étranglait ; il ferma les yeux et attendit. L'asphyxiant piétinement des mots se raréfia. Il respirait mieux.

Il ressaisit la lettre. Son martyre renouait avec le délire de la parole satanique de son enfant :

« Ousmane Guèye est venu jusqu'ici pour m'épouser. Je l'ai dissuadé de vous rencontrer pour le préserver de l'humiliation que vous lui auriez infligée. Pour vous, on peut fraterniser avec le Nègre mais on ne l'épouse pas ».

Il répéta : « Bien sûr qu'on peut fraterniser avec le Nègre mais on ne l'épouse pas ».

Le hantait, le souvenir des Nègres qu'il avait jadis eus à son service comme gens de maison. « Bornés, affreux, avec leurs rires gras, leurs gros yeux blancs dans leur visage hébété ! »

Ceux avec qui il avait discuté au cours de ses missions diplomatiques ? « Plus ridicules dans leurs attitudes empruntées et leur essoufflement pour rattraper des géné-

rations de civilisation ! » « Êtres primaires ! Comportement primaire ! » Et sa fille, d'aterrir dans ces mains frustes. Quel gâchis !

Il lut d'un trait les lignes finales :

« Vous m'avez aimée à votre manière et je sais ce que je représente pour vous. L'immensité de votre douleur m'accable. Mais on n'échappe pas à son destin. Je ne peux renoncer à celui que j'aime, parce que simplement il est noir.

Je tourne le dos à un passé protégé pour embrasser l'inconnu. Je le sais. Je renonce à l'aisance pour l'aventure. Je le sais encore. Je me dis que le bonheur ne se donne pas. On le mérite. On le construit.

Prévenez mes grands-parents.

Si vous me pardonnez, écrivez-moi à l'adresse de l'en-tête de ce pli. Si non, adieu et affections. Mes yeux sont pleins de larmes et Ousmane partage mon émotion.

Mireille. »

Mireille demandait pardon. Elle osait parler de « tendresse », de « renoncement », de « vertus humanitaires ». Mais la colère, hermétiquement, emmurait la raison et le cœur de son père. La vérité de Monsieur de La Vallée, prisonnière dans la rigidité de raisonnements caducs, n'admettait pas de contrariété. Inaccessible à l'ère des nouvelles grandeurs, elle prenait ses distances avec les « insanités » de la lettre.

Jean de La Vallée était abasourdi. Cloué à son siège, il étouffait, la sueur au front. Le pli était retenu avec force par ses deux mains, comme s'il était une bombe qui, en touchant le sol, allait éclater. Jean de La Vallée n'acceptait pas la « trahison ».

— Ah quelle hardiesse ! Comment a-t-elle pu faire fi du nom qu'elle porte ?

Mireille avait bien choisi le point de chute de sa lettre : un lieu qui exigeait de la tenue, qui n'admettait pas l'extériorisation des sentiments, un lieu de protocole raffiné où le déchaînement des passions n'était pas admis.

Il grommelait :

— Ah l'effrontée ! Quelle audace ! Effrontée jusqu'à oser orienter cette lettre en plein service !

Ayant enfin posé le pli sur la table, il se glissa à nouveau dans sa veste

Un froid subit glaçait sa poitrine et ses membres. Il sortit. Surpris, le chauffeur le vit hélér un taxi et s'y engouffrer.



En compagnie de sa bonne espagnole, Madame de La Vallée vaquait, dans la cuisine, à la préparation d'une paëlla, plat de prédilection de son mari.

La sonnerie, malmenée rageusement, la fit se précipiter. Sans se débarrasser de son tablier, elle ouvrit la porte, et, reconnaissant son époux, lui dit, en regagnant ses fourneaux :

« Mais tu arrives tôt ! » Elle enchaîna :

— Chéri, une surprise. De la paëlla pour le déjeuner ! et

attentive à la moindre contrariété de son époux, elle s'inquiéta :

— Un dossier oublié ?

Monsieur de La Vallée tempêta :

— La paëlla restera dans tes casseroles. Un événement ! Une monstruosité. Mireille a épousé son Nègre. Voici la lettre.

Et se souvenant brusquement de l'autre pli, il ajouta :

— Il y a même deux lettres. J'ai ouvert celle de Mireille, l'autre est resté sur mon bureau. Sûrement, du mari. A la poubelle ! A la poubelle ! Mais lis d'abord.

Madame de La Vallée hésitait... Elle se souvenait en saisissant la lettre. Son mari l'avait distinguée parmi plusieurs jeunes filles, lors d'un bal. Il était le premier homme qui lui tenait la main en lui parlant d'amour. Élevée dans une institution religieuse pour filles de familles, elle avait appris entre autres principes, à obéir.

Jean de La Vallée, au caractère dur, avait vu sans doute le tremblement de ses lèvres et perçu la peur de son regard. Ses instincts de dompteur pressentaient une proie malléable en cette jeune fille effarouchée qui rougissait sans cesse.

Mathilde de La Vallée hésitait... et se souvenait. Les problèmes de libéralisation de la femme qu'on inventoriait devant elle, la laissaient indifférente. Dans sa vie, son mari seul comptait. Elle le choyait, lui obéissait et allait au devant de ses moindres désirs. Elle lisait enfin... Mère, elle vivait en cet instant le désespoir de son enfant acculée à ce choix extrémiste. Elle vivait, à travers les lignes, l'atroce dilemme. Le déchirement de l'option la bouleversait. La sincérité du cri lointain de sa fille l'émouvait. Elle pardonnait. Elle ouvrait les bras pour bercer son enfant. A

l'automne de sa vie, l'instinct maternel renaissait. Devrait-elle renoncer à être grand-mère ?...

Mais Jean de La Vallée était planté devant elle, inflexible dans son honneur atteint, et sa dignité bafouée. Sa colère se manifestait dans des exclamations sonores :

— La traîtresse ! La saleté ! » qui signifiaient clairement à sa femme la rupture. Alors, elle aussi, par habitude, — trente années où elle n'avait eu aucune pensée propre, aucune initiative, aucune révolte, trente années où elle n'avait fait que marcher où on la poussait, trente années où acquiescer et applaudir avaient été ses lots — alors, par habitude plus que par conviction, elle répéta, les larmes aux yeux, des sanglots dans la voix :

— La traîtresse ! La saleté ! avant de tomber évanouie.

En ouvrant les yeux, elle eut l'incommensurable douleur de se sentir la plus solitaire des femmes. Sa fille s'était enfoncée dans la nuit. Elle était sûre de ne plus jamais la revoir. Le deuil l'envahissait. Il ne lui restait plus que son mari, homme de pierre à servir, satisfaire, et applaudir jusqu'à l'éclatement de son cœur.

4.

L'aéroport de Dakar-Yoff frémissait de l'émotion des départs et des arrivées.

Les démêlés des voyageurs avec les services d'enregistrement des bagages et le contrôle douanier, les discussions avec les porteurs s'ajoutaient à l'ambiance de foire.

L'atterrissage de l'avion de Paris, annoncé par une hôtesse, se fit à l'heure prévue, à la grande surprise de Djibril Guèye, qui, jugeant bien fantaisistes les horaires des avions, avait fait provision de patience.

Les premiers voyageurs ! Les premières étreintes !

Djibril aperçut son fils. Le mariage et le repos lui avaient réussi. Son teint était devenu plus « chocolaté » et il avait grossi. Ils se firent des signaux. Djibril reconnut Mireille. Elle était semblable à ses photographies. Ses formes étaient moulées par un jean blanc.

Mireille reconnut en l'homme à la canne Djibril Guèye. Ousmane lui ressemblait : mêmes traits, même large carrure. Djibril Guèye arborait, en l'honneur de l'étrangère, son boubou blanc brodé. Yaye Khady avait ressorti, pour éblouir Mireille, toutes les décorations.

Mireille étreignit chaleureusement son beau-père qu'elle appréciait bien, à cause des longs paragraphes que lui avait consacrés Ousmane dans leur correspondance.

Djibril répondit affectueusement à cet élan de tendresse. Mireille se sentait acceptée. Ils se dirigèrent vers la sortie. Un porteur avait rassemblé les bagages qu'on dirigea vers une camionnette. Ils louèrent un taxi et le convoi s'ébranla vers Gibraltar.

Mireille retrouva l'autoroute qu'elle empruntait autrefois avec ses parents, pour aller vers la Petite Côte. Elle déroulait, indifférente, ses deux rubans bien étroits. De part et d'autre, les mêmes terrains nus bordés çà et là de haies rabougries. Quelques villages banlieusards. Le taxi bondissait sur la chaussée inégale. A la gare routière de Colobane, il s'énerva pour se frayer un passage dans la foule dense puis il bifurqua.

Ousmane rappelait :

« L'immeuble des Prestations Familiales. »

Un peu plus loin :

« Le lycée des jeunes filles où tu enseigneras peut-être. »

A quelques mètres du lycée :

« Le monument de l'indépendance ! Tu te souviens ? »

Un arrêt, ordonné d'un geste par un agent de police, permit à la camionnette aux bagages de rattraper le taxi.

En peinant sur la rue sablonneuse qui borde la gendarmerie, le convoi arriva à Gibraltar. Ousmane présenta son quartier : « Gibraltar construit par l'OHLM, a hérité de l'emplacement et du nom d'un quartier précédent, où régnait, dit-on, dans le désordre des baraques et des débits de vin de palme, dans les bagarres des prostituées et les flammes d'incendies fréquents, un climat d'insécurité ! »

Mireille descendit et machinalement s'accrocha au bras de son mari. Personne n'avait prononcé le nom Yaye

Khady. Mais elle planait sur le groupe, ombre inquiétante.



Yaye Khady vit pour la première fois Mireille, « en chair et en os », au bras de son fils.

Jusqu'à la dernière seconde, elle avait eu l'espoir de voir approcher une femme banale, que l'art photographique avait embellie outre mesure. Elle reçut, médusée, le choc de la beauté de Mireille. « Une « Djinn » échappée de son monde ! » lui revenait à l'esprit. Il émanait des yeux pers, un pouvoir de séduction ensorceleur.

Mireille lâcha le bras de son mari, avança, souriante vers sa belle-mère. Elle l'embrassa et mit dans son mouvement toute la tendresse qui l'habitait. Autant l'affection émanait d'elle, autant la raideur de Yaye Khady surprenait. Néanmoins, elles se serrèrent et échangèrent en français ou en wolof les mots de circonstance.

Mireille s'inquiétait :

— Et Babacar ? Et Soukeyna ? Et Safiétou ?

Ousmane traduisit la réponse de Yaye Khady :

— Invités chez tante Coumba !

Yaye Khady ajouta, non sans perfidie :

— Est-ce que ta femme connaît aussi ta tante Coumba ?

C'était une façon de rappeler à son fils Marième... Une façon de la replacer entre Ousmane et la « diablesse ».

Ousmane sentant l'animosité de Yaye Khady, voulut détendre l'atmosphère :

— Bien sûr que ma femme connaît de nom tante Coumba et Marième. Il ajouta avec un sourire malicieux : Ouleymatou aussi et bien d'autres... mais c'est elle que j'aime, que j'ai choisi d'épouser.

Yaye Khady se tut. Dès cet instant, elle ne comptait plus que sur elle-même pour chasser l'usurpatrice.



Le problème du langage n'arrangeait pas les rapports des deux femmes d'Ousmane.

Ousmane Guèye insistait :

— Apprends vite le wolof pour t'en sortir, Mireille.

Mais le wolof n'était pas facile, et malgré les heures studieuses passées en compagnie du dictionnaire français-wolof offert par son mari, pour son apprentissage, Mireille ne le maîtrisait pas.

Elle se fit violence pour adopter provisoirement un mode de vie communautaire qui l'irritait. Les repas étaient toujours servis dans un grand plat en aluminium à usage commun, posé au milieu d'une natte qui, repliée, regagnait un coin à la propreté douteuse. L'eau qui servait à se laver les mains noircissait après le premier usager. Cela n'empêchait pas d'autres plongeurs de mains et Mireille n'osait pas faire exception.

Yaye Khady, perfidie ou habitude ?, préparait des mets épicés qui suppliciaient Mireille. L'écoulement de ses narines l'empêchait d'avaler et voici plusieurs jours que sa gourmandise ne se satisfaisait que de fruits.

Et Yaye Khady profitait des plus futiles motifs pour s'introduire dans la chambre de la jeune femme, dérangeant son intimité réduite à cette seule pièce.

« Djibril Guèye est plus humain » constatait Mireille. Ousmane défendait sa mère :

— Elle se sent frustrée. Tu dois lui pardonner. Elle me « perd. Toi, « tu m'as ».

Mireille dut résider des mois dans ce quartier où Yaye Khady la montrait à ses copines comme un objet de curiosité, n'hésitant pas à les introduire dans la maison comme pour une visite au Zoo.

Mais en dehors des hostilités distillées sournoisement par sa belle-mère, Mireille était fêtée. Les droits sacrés de l'hospitalité étaient respectés en apparence. Soukeyna, la plus grande des sœurs de son mari, lui lavait son linge, l'aidait à communiquer.

Lorsque son recrutement par le Ministère de l'Éducation Nationale lui permit d'obtenir un logement administratif, elle s'empressa de dégager son ménage de la tutelle désagréable de Yaye Khady Diop.

5.

L'importance des économies accumulées par Mireille depuis de longues années, lui permit d'embellir l'appartement mis à sa disposition. Son goût inné de la décoration et des beaux objets, apporta dans son installation une note personnelle et agréable.

Moquette et papiers peints furent utilisés sans ménagement. Les meubles de sa chambre à coucher avaient coûté cher. Dans la salle de séjour, la couleur orange dominait. Tapis lourds, fauteuils profonds, étagères, abat-jours multiples, tableaux de maître rapportés de son pays, tout était agencé pour un standing de vie auquel Ousmane n'était pas habitué.

Dans une pièce, elle avait installé leur bureau de travail et une bibliothèque : des livres rares et précieux, reçus en cadeau et jalousement conservés, des collections romanesques, des livres spécialisés.

Ousmane Guèye appréciait son environnement. Sa salle de bain rutilait. Les objets de toilette se bousculaient sur les étagères. Le rasoir électrique ronronnait chaque matin. Des serviettes éponge aussi enveloppantes qu'un pagne, des peignoirs de bain pendaient au porte-manteau. Mireille avait ses idées. Pour elle, « le milieu influence le comportement de l'individu ». Et pour « garder » son homme, elle rangeait, déplaçait, jouant sans cesse des

meubles et des objets en les harmonisant. Son ardeur faisait sourire Ousmane...

Ousmane Guèye appréciait son environnement. Mais l'environnement si agréable soit-il, suffit-il, seul, pour retenir un homme à son foyer ?

L'épreuve de la cohabitation de Mireille avec la famille Guèye avait laissé des séquelles de part et d'autre. Ousmane jugeait sa femme possessive, « égoïste ». Le mot était lâché dans sa pensée et ne le quitterait plus... « égoïste », oui, « égoïste » et il se rappelait leur première dispute à Gibraltar. On organisait, sur l'une des places du quartier, des chants religieux. La présidence de l'événement était dévolue à l'érudit Djibril Guèye, chargé de la traduction du Livre Saint.

Les gosses avaient joyeusement délimité la place par des bancs et des chaises bien avant la nuit. Des tentes avaient été dressées pour protéger de l'humidité et créer une certaine intimité. Des ampoules électriques, la nuit de ce samedi, éclairèrent la place d'une lumière blanche et crue.

El Hadj Djibril Guèye, en tenue de pèlerin — turban et burnous blancs — présidait. Des coreligionnaires l'entouraient. Ils avaient pour rôle la transmission de sa parole. C'était pour eux meubler les moments de repos, en chantant des hymnes dédiés à Dieu, à son prophète, à tous ceux qui ont œuvré pour le rayonnement de l'Islam.

Djibril avait acquis, dans l'art de traduire les versets pour les rendre accessibles au commun des mortels, une réputation qui avait franchi les limites de la ville. De partout, on le sollicitait. C'est sa jambe invalide qui l'obligeait à refuser les déplacements. Quand arrivait l'occasion de l'entendre, c'était une ruée de fanatiques parés pour cette fête de l'esprit.

De sa voix expressive, Djibril Guèye le pieux traçait les chemins pour le salut de l'âme. Il émaillait son discours de citations en arabe et d'exemples séculaires.

Les faits vécus dans les durs débuts de l'Islam ressurgissaient du tiroir de la mémoire et il savait s'en servir, pour souffler dans les actes quotidiens, un vent religieux.

« Djibril Guèye ! Superbe, il était cette nuit-là ! Que représente une séance de cinéma à côté d'une soirée dédiée à Dieu ? Pourquoi Mireille insistait-elle pour me priver des prouesses oratoires de mon père ? On rattrape un film, mais point ces prières ».

L'épouse rabrouée bouda et se coucha. Le plaisir intense d'Ousmane récompensa sa ténacité et son amour filial.

Djibril, soldat éloquent de l'Islam, drainait l'adhésion de l'assistance. Il tonnait pour dénoncer le Mal, gesticulait pour haranguer la foule et la conduire vers le Bien.

Et les chanteurs hurlaient des refrains à la gloire de Dieu et de son prophète « Ndiol Makâ », « le géant de la Mecque ». L'assistance répercutait les louanges. Les doigts claquaient. On dodelinait de la tête :

« *Ndegam Rossol la khèye né mess*

Kham nguene ne fi ken doufi dess »

« Si c'est Rossol (le prophète Mohamed) qui a disparu, soyez convaincus que nul n'est immortel ».

Le miroir du paradis se réfléchissait dans les âmes. Les femmes incomparables en beauté et en vertu de l'Eden céleste, raffermisaient les courages, redressaient des tendances libertines. On rêvait de ruisseaux de lait frais, dans le murmure des feuillages verts.

Mais on songeait également à l'énigme de la mort. Ceux qui sont partis restent muets sur le secret qu'ils ont percé.

Le trou béant où l'on descend le cadavre ficelé et vêtu de blanc, reste une réalité quotidienne.

« Demeurer dans ce trou jusqu'au jour du jugement dernier, le nez relié par un tuyau aux effluves surchauffées de l'enfer ». Voilà une perspective qui ne tentait personne.

Et pour racheter ses mauvaises actions, purger son âme de son contenu douteux, préparer l'au-delà dans le présent, on faisait l'aumône, aux effets bienfaisants multiples : elle guérit de la maladie, fait fructifier les biens, modifie les situations, repousse l'échéance de la mort. Elle est le seul investissement qu'on retrouve dans la tombe.

Aussi, devant les soldats de Dieu, argent, pagnes, bou-bous, et quelquefois, un bijou d'or jeté avec ostentation, affluaient-ils.

L'aube surprit. Personne n'avait dormi. Mais personne ne regrettait son déplacement.

Djibril Guèye félicita Ousmane de sa présence :

« Si tu n'étais pas venu, mon plaidoyer pour l'Islam aurait été vain. L'on aurait dit : « qu'il balaie sa devanture avant de parler des ordures du voisin ». Tu as été là pour signifier que tu demeureras musulman convaincu, malgré ta femme Toubab. »

Il fit une pause puis enchaîna :

« Que la conversion à l'Islam de ton épouse ne soit pas seulement circonstancielle. Le vrai musulman est celui qui prie. Apprends-lui des versets simples. C'est facile puisqu'elle lit. Tu les écris dans sa langue. »

Le père signifiait à son fils, par ce détour pudique, que Yaye Khady à l'affut l'avait informé : « La Toubab ne se baisse pas pour prier ».

Ousmane, intransigeant, traqua impitoyablement Mireille pour l'exécution correcte du devoir religieux.

Un relâchement de leur lien était né de ce conflit. Ousmane sentait une fissure s'approfondir un peu plus chaque jour.

Yaye Khady passait les voir quand Ousmane l'avait privée de sa présence un ou deux jours. Mais la visite du dimanche était rituelle. Elle arrivait tôt, certaine de ne point les manquer à cette heure. Elle surprenait le couple dans la chambre à coucher, en tenue de nuit. Et elle se lamentait invariablement :

— Ousmane, as-tu prié à l'aube ? Ousmane, l'homme n'a qu'un seul intestin⁽¹⁾. Si tu suis ta Blanche insatiable, ton intestin unique rompra. Et ce sera moi la seule perdante.

Le couple surpris se levait. En l'attendant, Yaye Khady prenait le temps d'observer et de comparer :

« Ici tout est propre, douillet et riche. Si c'est cela la réussite, mon fils a réussi ». Il était bien payé, son fils, de ses attentions envers elle et Djibril.

Elle se curait les dents, et crachait sur le tapis sans ignorer que son geste, après son départ, allait déclencher la bagarre.

Mireille de mauvaise humeur en nettoyant, remarquait :

— Passe encore pour le réveil en trompette ! Mais ne peut-elle pas rejeter ces saletés dans un cendrier ? Tu peux le lui dire, sans la vexer.

Ousmane fulminait :

— Tu veux que j'interdise à Yaye Khady de se curer les dents ici ! Périssent les tapis !

— Il ne s'agit pas d'interdire. Il s'agit d'éduquer.

— Chez nous, les enfants n'éduquent pas leurs parents.

(1) La croyance populaire investit la femme de deux sortes d'intestins (le nom du deuxième, littéralement se traduit : intestin de gestation).

Mireille capitulait. Mais à chaque visite de sa belle-mère, les dimanches sans domestique, elle « refaisait » son tapis semé des brindilles du cure-dents, compagnon inséparable de Yaye Khady.

Les copains d'Ousmane, en visites fréquentes, par curiosité ou par amitié, traînaient dans le salon de Mireille leur oisiveté et leur ennui. L'heure du dîner surprenait ces non-invités.

Mireille s'énervait dans la cuisine. Ousmane l'y rejoignait, demandant des couverts supplémentaires et l'ajustement du menu au nombre d'hôtes imprévus.

Malgré les protestations de Mireille, le contenu du frigo y passait : viande, poisson, fruits, yaourts, fromages.

Et les bavardages, alimentés d'anecdotes de l'époque du cache-sexe et du pillage des arbres fruitiers, ne manquaient pas. Les rires étaient très forts. On parlait haut, comme si l'interlocuteur était à plusieurs mètres de soi. Ceux qui fumaient oubliaient les cendriers pour joncher le sol de mégots. Ceux qui croquaient la noix de cola en glissaient adroitement les restes sous les tapis.

Mireille les observait à la dérobée : Les intellectuels cravatés oubliaient leur culture devant leurs camarades d'enfance en caftans, non dégrossis qui avaient oublié depuis l'école primaire, la différence entre « che » et « je ». Elle devinait le propos de certains discours, surtout suivis d'éclat de rire. Elle n'était pas un obstacle au défoulement. Pas de sujet tabou ! Elle se sentait traitée avec moins d'égard qu'une Négrresse ! Les traditionalistes du groupe s'acharnaient à démolir le mariage mixte :

« Une femme ne peut être qu'une femme, grande ou petite, noire ou blanche. Pourquoi dès lors la prendre ailleurs que chez soi ? Le mariage est déjà problème épineux. Pourquoi se créer d'autres difficultés ? »

Ils louaient le courage de leur ami « qui gardait des réactions de Nègre qui « ne les a point reniés », et qui surtout « ne se laissait ni dominer ni assimiler ».

Ils l'approuvaient vigoureusement :

« Un Nègre marié à une Toubab qui conserve des rapports avec père, mère, famille et amis tient du miracle, sans exagération. »

Chacun sentait l'hostilité de l'épouse, à sa mine renfrognée, à son silence têtue. Mais qu'importait ? « Ousmane est le maître de sa maison ! » « Ousmane a une voix chez lui ».

On méprisait les bouderies de « la révoltée ».

On repoussait les couteaux et fourchettes. On plaisantait sur l'usage des assiettes au contenu bien insuffisant pour calmer l'appétit d'un homme. Les serviettes de table devenaient grises après avoir servi. Le lavabo de la salle de bain se transformait en évier de cuisine par le « gras » qui le maquillait, après les ablutions. De plus, si les copains d'Ousmane trouvaient Mireille charmante et bien bâtie, ils chahutaient tout de même, leur ami.

« Tu ne connaîtras jamais le « djité laye »⁽²⁾ à moins de tromper ta femme ».

Ousmane se défendait :

« Pourquoi la tromper ? Je peux bien épouser une Nègresse. Je suis musulman. Ma femme également ».

(2) Pagne étroit et court qui sert de jupe à la Sénégalaise.

Le plaisir pétillait dans les yeux, éclairait les visages. On se disputait le canapé, place de choix pour se prélasser, étendu, la tête sur un coussin bien bourré et doux. Sans se gêner, on transformait les battants des portes et fenêtres en porte-manteaux. Ces soirées, qu'adorait Ousmane, suppliciaient son épouse. Elle en marquait sa réprobation : « On ne s'invite pas chez les gens, on attend d'être invité ». Mais le flot des copains, de plus en plus fourni, envahissait fauteuils, tabourets, chaises et tapis tous les samedis soirs. Invariablement, au repas, succédaient le thé maure et les longues parties de belote.

Mireille se réfugiait dans sa chambre. Ses larmes ne changeaient pas l'attitude obstinée de son mari dont la défense ne variait guère :

— En épousant un homme, on épouse aussi sa manière de vivre.

Assurément, certains aspects de la manière de vivre de son mari la rebutaient. Leur entente déjà secouée, subit de nouveaux ébranlements. Il n'était pas question pour Ousmane de renoncer au groupe et à cette vie collective. Il en jugeait les manifestations pas seulement encombrantes. Elle requérait, disait-il, un peu de compréhension et de tolérance.

Il se défendait :

— Si tes plaintes étaient vitales, crois-moi, je les écoute-rai. Mais ma mère et son cure-dents, mes copains qui, une fois par semaine, exigent de moi mille francs de dépenses supplémentaires, en nous apportant leur gaieté et leur chaleur... Je ne te comprends pas. Eux aussi sont mariés. Leurs femmes tolèrent leur absence. Certaines épouses croient à l'infidélité de leurs conjoints. Toi tu me

vois, tu sais ce que nous faisons. Allons ! Mireille ! De la bonne volonté !

Mais Mireille avait sa conception de la vie familiale. Depuis son enfance, elle avait évolué dans un monde où on n'acceptait d'autrui que ce qu'il consentait à livrer.

Lassée, elle ne se plaignait plus. Ousmane Guèye, croyant ses principes adoptés, s'accordait des libertés.

6.

Sur le même palier de l'immeuble où vivaient Ousmane et Mireille, logeait un couple d'Européens de leur âge.

L'homme ne pouvait dépasser Mireille sans tiquer. Geneviève, son épouse, petite, brune, rondelette, descendue de la province, n'avait ni la beauté, ni la finesse, ni les manières séduisantes de Mireille. Sa porte refermée, il éclatait :

— Te rends-tu compte ? Cette belle fleur de chez nous entre les mains de ce rustre. Ce Nègre peut-il apprécier ce qu'elle est, ce qu'elle apporte, cette chevelure, ces yeux, ces manières princières ? J'en crève !

Geneviève le calmait.

— Elle n'est ni ta sœur, ni ta parente. Chacun vit son choix. Pourquoi te tourmenter si elle se trouve bien là où elle est ?

— Son mari est toujours absent. Il se comporte en maître. Elle est toujours seule. Je surprends parfois dans son regard une tristesse immense. J'ai l'impression que rien ne va.

— Ton impression est fausse. Pourquoi serait-elle malheureuse ? Son mari l'adore. Ils sont liés depuis longtemps. Elle m'a raconté leur histoire qui est une longue histoire d'amour et de fidélité. Ousmane est allé la chercher au pays. Tu brodes. Et si tu ne cesses pas de l'épier,

c'est moi qui taperai sur la table. Elle t'intéresse plus que ta femme, en vérité.

Guillaume ravalait ses mots. Mais il était hanté par la « Belle et la Bête », surnom qu'il avait donné au couple mixte. Il n'aimait certes pas Mireille, mais les couples mixtes le hérissaient. Cependant, il entretenait de bonnes relations avec ses collègues nègres, hommes et femmes, dont il appréciait l'amitié et l'hospitalité.

Le couple avait partagé avec « la Belle et la Bête », le riz au poisson cuisiné par Soukeyna. Il avait ri avec eux des coquilles qui émaillaient les copies des lycéens.

Ousmane Guèye, curieux, avait demandé à Guillaume :
— Comment juges-tu tes élèves ? Sont-ils d'un niveau plus bas que ceux d'avant ?

Il avait répondu, sincère :

— Ni plus bêtes, ni plus intelligents. Mais plus travailleurs ici. Chez nous, pour ne pas « frustrer », pour ne pas « brimer », que sais-je, toutes ces « inventions » pour adoucir le sort de l'élève et embêter l'éducateur, rendent paresseux les gosses. Le moindre effort !

Ousmane Guèye prévenait :

— Ces « saloperies » commencent aussi à infester ici. Alors que je faisais des kilomètres à pieds pour aller en classe, je vois mes élèves arriver à vélo ou à moto. Mais le cahier du cours est oublié. Les pères s'inquiètent de la distance, mais pas des leçons.

Ousmane approfondissait parfois la discussion :

— Nous sommes tous de la génération de Mai 68. Nos motivations étaient différentes, mais nous étions portés par le même rêve de bouleverser et de réformer. Chers collègues, aujourd'hui que vous êtes dans le camp des « croulants », que pensez-vous de l'attitude des étudiants ?

Guillaume, avec son accent méridional chantant, acceptait le défi. Il se grattait la tête, prenait sa femme comme appui et témoignait :

— Quand on est jeune, on est parfois irresponsable. Ma mère dit souvent : la jeunesse est encore près des anges, dans le monde merveilleux du ciel qu'elle veut transporter sur la terre. Alors... A cet âge, on idéalise tout. A cet âge aussi, la critique est aisée. Je trouve nécessaire à présent tout ce que je piétinais : lois, discipline, rigueur, travail etc. Rien ne dure sans pilier. Une construction sans fondation ne tient pas. Un pays sans gouvernement rigide s'effondre. On ne peut satisfaire au même moment tous les appétits. Chaque classe sociale à ses priorités et ses exigences. L'autorité politique a, elle aussi, ses priorités et ses exigences. Elle est limitée dans son action. Guide, elle ne saurait naviguer là où la noyade la guette.

Geneviève l'approuvait :

— Je suis payée de toutes les mauvaises farces que j'ai faites à mes professeurs. Une classe pleine de chahut ne progresse pas. L'enseignement qu'on y prodigue ne peut avoir d'échos profonds. J'admire, aujourd'hui que je suis sûr la selette, la maîtrise de nerfs de mes anciens maîtres. J'apprécie leur volonté qui les maintenait à la tâche, dans les tumultes organisés.

Ousmane acquiesçait :

— Je pense comme vous. Je fus parmi les éléments les plus durs de Mai 68. En tant qu'étudiants, nous avons exagéré. Le temps, avec le recul, permet d'apprécier, sans passion. Nous avons choisi des modèles de société où nous croyions la vie plus facile et meilleure, parce que mieux ordonnancée. Ces modèles s'avèrent aujourd'hui pleins d'ombres. La liberté y apparaît souvent étranglée,

livrée au compte-gouttes au fonctionnement uniforme. On y danse, certes. Mais du même pas. Personne n'a le droit de choisir son rythme.

Mireille ironisa :

— Chez les autres, il fait bon vivre, on n'entend que chants et rires. Mais chez moi tout est triste et désolé.

Ousmane enchaîna :

— Finalement les régimes se valent. Bonnet blanc, blanc bonnet.

Et après une pause, il livra, pensif :

— Heureux, ceux qui peuvent encore, comme au Sénégal, dire tout haut ce qu'ils pensent sans être enchaînés.

Mireille apprenait à Geneviève à préparer le thé « à la mauresque », avec les petits verres et le barada ⁽¹⁾, en nickel brillant.

Le liquide jaune, légèrement sucré, aromatisé à la menthe « nana » ⁽²⁾, aide à la digestion.

Geneviève et Guillaume, les deux « G », comme les surnommaient Ousmane et Mireille, remerciaient et regagnaient leur appartement.

Geneviève insistait, pour rendre aux Guèye leurs politesses.

— Une invitation mérite d'être rendue. Une gentillesse aussi.

Mais Guillaume ne pouvait concevoir la présence de « la Belle et la Bête » à sa table.

— Je peux les supporter chez eux. Mais ici, dans mon cadre, tu n'y penses pas !

(1) Petite théière en métal.

(2) Feuilles odoriférantes (menthe poivrée).

Et il continuait d'épier. Diaboliquement. Son instinct lui criait, par le regard embué de cette femme, que tout n'allait pas bien chez « la Belle et la Bête ».

7.

Un jour, Mireille se plaignit tout haut, en rentrant de ses courses :

— Cette nuit encore je ne vais pas dormir.

— Et pourquoi ? s'enquit Ousmane, perplexe. Malade ?

— Dieu merci, je suis bien portante. Mais en revenant du marché, j'ai vu installer des bancs, des tentes, tout le prélude d'une manifestation nocturne, sur la place.

— Bouche-toi les oreilles. Moi au contraire, je vais revivre les nuits de mon enfance.

Encore un motif de discorde ! Mireille pouvait apprécier certes la musique africaine. Mais le tam-tam nocturne ! Il martelait ses tempes et exaspérait ses nerfs. En la privant de repos, il la déséquilibrait. Et la perspective des « copains » dans son salon, en plus du tonnerre du tam-tam dans sa tête et le lendemain la visite de Yaye Khady, c'était plus qu'elle ne pouvait supporter. « Autant nous voyions les choses avec les mêmes yeux avant notre mariage, autant maintenant nous sommes opposés, on dirait ! », cria-t-elle.

Ousmane la regarda :

— Je vis ma vérité. J'aime le tam-tam. Tu aimes bien Mozart ; même la nuit tu peux l'écouter. Supporte que j'aime le tam-tam. Tu ne peux pas comprendre. Le tam-tam, c'est la vie du Nègre éclatant en gerbes de sons : les

rythmes des semailles, des moissons, des pluies, des baptêmes, des prières ; et même parfois des rythmes de la mort. Le tam-tam marque les étapes de notre vie. Je me revois, enfant, dans mon boubou de « Ndjouli »⁽¹⁾, rectangle de tissu ample cousu aux côtés, avec au centre une échancre pour passer la tête. Un bonnet pointu, du même tissu que l'habit, s'attachait sous le menton. Je portais au cou des gris-gris blancs pour détourner les regards « des yeux de la nuit »⁽²⁾. Deux cauris pendaient à mon front, pour ma protection. Nous étions dix garçonnets du même âge, dansant le soir autour d'un feu dont les flammes nourries par le bois que nous glanions le jour, éclairaient le spectacle. Montaient, dans la nuit, au son du tam-tam, les airs de « kassack »⁽³⁾... Nous faisons l'apprentissage de la virilité et du courage. Le tam-tam compensait les sévices de toutes sortes que nous subissions et qui nous aguerissaient...

A ce point de son évocation, Ousmane se retourna. Il désirait communiquer l'émotion de son souvenir à sa femme. La chanson du crapaud « ndoti ndoti samamou lin lin » montait de tréfonds de son être à ses lèvres. Mais Mireille, depuis longtemps avait disparu dans la cuisine.

Mireille ne le suivrait donc jamais. Amer, il mesurait l'incompréhension qui les séparait : un océan. Plongeant vif dans sa race, il vivait, accordé aux valeurs nègres et au tam-tam vibrant. Sa nature, passionnément, se chargeait de l'héritage culturel drainé par son passé :

- Les contes ? Il savait les décortiquer pour extirper de

(1) Circoncis.

(2) Sorciers.

(3) Chants initiatiques des circoncis.

leurs péripéties comiques ou dramatiques les leçons de civisme qu'ils recèlent ou illustrent.

- Les proverbes ? Ciselés dans la réflexion, l'observation et l'expérience ! Leur formule concise, faite de sagesse, puisait aux sources de la vie.

- Les légendes ? Expression d'une imagination créatrice ! Magnifiant la réalité, elles fortifient les peuples en célébrant des vertus. Tant d'épopées restent vivaces dans les mémoires pour la survie de l'histoire, grâce à la légende !

Comment faire partager ces « vérités »-là à sa femme, si elle refusait l'émotion la plus accessible, la musique ?

La musique africaine ! Qu'elle naisse subtilement de cordes tendues des koras, à peine effleurées par les doigts initiés, qu'elle naisse des « gorong » des « tama », des « sabar » ou des « ndeud »⁽⁴⁾, qu'elle s'envole allègre, du balafon ou qu'elle s'égrène des balancements d'une clochette !...

La musique africaine ! Qu'elle éclate par la voix puissante de la griote aux oreilles protégées par ses paumes ou qu'elle rugisse de la gorge du diali inspiré, devant un auditoire attentif ! La musique africaine est universellement appréciée. On ne peut la dissocier de son support naturel, le tam-tam.

Et Ousmane s'indignait.

— La race noire n'est pas une race nue ! Les Nègres lui ont taillé obstinément avec leur âme et leur cœur, des vêtements prestigieux. Les griots transmettent nos titres de noblesse !

Il hurlait presque :

(4) Instruments de musique.

— Comme le Nègre sait donner, et se donner jusqu'à la limite extrême, même si sa générosité emporte la dernière goutte de son sang ou le dernier centime de son budget !

Kersa, soutoura, ngor ⁽⁵⁾ ! Des qualités qui ont permis la survie des esclaves, dans la traversée pénible des mers furieuses, les pieds enchaînés, sous les cravaches humiliantes. Les mêmes qualités ont conduit à la renaissance culturelle du continent et aux retrouvailles de frères séparés. Nos qualités ont aidé le redressement spectaculaire d'aujourd'hui.

Il concluait :

— Des savants noirs démontrent les étroites relations culturelles et linguistiques des Bantous et des Égyptiens !

Ses envolées n'ébranlaient nullement son épouse qui enfin avait daigné quitter ses fourneaux. Ainsi l'abîme qui les séparait se creusait davantage. Le sentiment, réduit aux dimensions des sens, ne comble personne. Chacun vivait replié sur lui-même.

Les méthodes de Mireille, son organisation, ses clivages qui classaient et déclassaient l'agaçaient. Certaines sphères de réflexions les faisaient encore communier, mais de multiples interrogations sollicitaient Ousmane et lui réclamaient des solutions urgentes, difficiles à formuler.

Il se surprenait à souhaiter :

— Ah ! Trouver un écho à ma voix ! Trouver l'âme sœur, tourmentée par la même soif ! Trouver la compagne prête à faire le même voyage fantastique, et réceptive au cri même de l'hyène, bergère comblée par les mille étoiles du ciel !

(5) Kersa : pudeur.

Soutoura : une autre forme de pudeur qui ne livre que les beaux côtés d'autrui et de soi.

Ngor : dignité, honneur.

Il avait été loin dans la culture de sa femme qui avait, derrière elle, un passé émaillé de splendeurs dans tous les domaines, qu'il comprenait et acceptait.

Pourquoi sa femme aussi ne consentait-elle point à aller à sa rencontre ? Ses vérités à l'emporte-pièce le bousculaient. Était-ce trop demander à une épouse que de se pencher avec sagacité sur l'être qui s'appuie sur elle ? Peut-on faire changer à un être du jour au lendemain de mentalité et d'habitudes et de genre de vie ?

L'indifférence de Mireille empirait. Elle restait égale à elle-même, ouvrant le même œil indigné sur des comportements qu'elle qualifiait « manque de savoir-vivre », « toupet », « inconscience », « grossièreté », selon les circonstances.



Des conflits encore. Des conflits toujours ! Ousmane Guèye avait eu une grippe persistante. Yaye Khady crut arrivés les derniers jours de son fils.

— « Le thiat ». Le mauvais œil ! La maladie qui résiste à la piqure et au comprimé est du domaine des charlatans !

Et elle les consultait, les charlatans ! Elle courait de son foyer à l'appartement, apportant tantôt une poudre mise à grésiller dans un encensoir, qui empestait l'atmosphère, tantôt du safara, liquide douteux dont elle aspergeait Ousmane en noircissant couverture et draps, tantôt une amulette qu'elle lui suspendait au cou, aux reins ou aux membres, selon les directives du guérisseur.

Mireille ne pouvait concevoir cette agression quotidienne de son intimité. Yaye Khady avait osé même suspendre une corne à la porte de sa chambre à coucher. Et Djibril Guèye l'épaulait en s'installant dès l'aube dans l'appartement, pour réciter des versets protecteurs.

Mireille supportait ces violations de son domicile, par peur de rendre plus critique l'état de son mari.

Enfin ! Ousmane Guèye triomphait lentement de son mal. Le médecin consulté parallèlement était venu à bout de la forte fièvre et du délire, interprétés par Yaye Khady comme l'emprise des sorciers.

Le manque d'appétit et les vomissements avaient eu aussi un sens pour Yaye Khady : les sorciers avaient rempli de pierres le ventre d'Ousmane.

Yaye Khady restait de moins en moins à Gibraltar, même quand son fils eut repris le chemin du lycée. Elle s'appropriait le rétablissement de la santé d'Ousmane. Elle venait, chaque jour, admirer les forces renaissantes de son enfant. Elle venait chaque jour et la valse des flacons et des mixtures continuait.

Mireille excédée, lui intima de rester chez elle.

— Ousmane est guéri. Seule, je peux assurer sa convalescence, bien l'alimenter et le surveiller.

Yaye Khady bondit :

— Tu crois suffisants pour remonter un homme, tes tranches de beefsteack, une pomme, un yaourt ? Ousmane a besoin de récupérer. C'est avec le plat de « *foufou* »⁽⁶⁾ qu'il réhabituerà son estomac et ses intestins à la digestion. C'est avec la soupe de « *yèle* »⁽⁷⁾ qu'il reprendra vigueur. Je

(6) Plat à base de gombo et d'huile de palme.

(7) Pied de bœuf.

viendrai tous les jours lui apporter ce qu'il faut. Ne t'en déplaie !

A Mireille interloquée, le boy traduisit ce discours.

Elle décida qu'« Ousmane devrait trancher le débat ! »

Mais Ousmane fut accueilli par Yaye Khady larmoyante qui s'expliqua, dans de longs hoquets et des reniflements :

— Ta femme me chasse. Elle me dit de ne plus venir ici.

Mireille se défendit :

— J'ai supporté ces odeurs nauséabondes. J'ai supporté cette corne qui pend, mes draps noircis. Maintenant que tu es guéri, je demande le respect de mon intimité. Yaye ne veut pas comprendre que chez elle, ce n'est pas ici !

A la stupeur de sa femme, Ousmane prit parti pour sa mère, et résumait son discours brutalement :

— Si tu ne peux tolérer Yaye Khady, pars...

Mireille était sans souffle, sans voix. Le sang affluait à son cerveau. Quelque chose enserrait sa gorge, hachait sa respiration, la retranchait lentement mais sûrement du monde extérieur. Elle s'évanouit.

Le cri de Yaye Khady apeurée alerta les deux « G ». Ils transportèrent Mireille dans la chambre à coucher. Guillaume lui fouetta les joues, Geneviève badigeonna son front d'eau de cologne.

Mireille émergeait d'un cauchemar. De longues larmes mouillaient ses joues. Ousmane Guèye la regardait sans un geste tendre, pour éviter de vexer sa mère. Yaye Khady s'enfuit. Mais, par sa faute encore, « quelque chose », indéfinissable mais essentiel, désertait les rapports du couple.

8.

Le gynécologue avait confirmé l'espoir d'une future naissance. Le corps de Mireille s'étoffait. L'élargissement de ses flancs, la vie palpitante dans son sein, la poussaient à modifier son état d'esprit. Elle s'accrochait à ce miracle, — « une vie dans sa vie ! » —, pour redresser son ménage.

Dans des élans sincères et tendres, elle s'ingéniait à réduire les écarts de toutes sortes qui l'éloignaient d'Ousmane.

Breve relâche ! Les hostilités avaient repris !...

En dehors « du flot des copains indésirables », Mireille situait Ali et Boly, à présent mariés.

Rosalie, l'épouse d'Ali, faisait partie du secrétariat des services administratifs universitaires, à l'époque de leurs études.

Elle était musulmane, malgré son prénom à consonance chrétienne.

Yaye Khady l'admirait et disait bien haut :

— Rosalie n'a rien à envier à Mireille !

Yaye Khady s'extasiait sur la « civilisation » et la « souplesse » de Rosalie qui respectait les traditions et donnait à sa belle-famille son « dû ».

— On n'a pas besoin d'aller ailleurs pour avoir une femme « bien ». Les Négresses peuvent rivaliser à tous

points de vue avec les jeunes Blanches. Ali a bien choisi et dans son milieu. Rosalie est une « véritable femme ».

Et Rosalie, en « véritable femme », initiait Mireille au savoir-vivre sénégalais. Elle éclairait pour elle les rapports belle-famille et épouse.

Elle conseillait :

— Sans ton mari, va voir tes beaux-parents. Ils apprécieront ton déplacement et sauront ainsi que tes visites ne sont pas téléguidées... De temps en temps, envoie à Djibril Guèye des plats mijotés. Un proverbe dit que « la bouche qui mâche est toujours reconnaissante à la main qui la pourvoit ».

Aie toujours prête une piécette ou mieux quelque billet pour « libérer » tes visiteurs, s'ils sont de ta belle-famille, surtout...

N'oublie pas « d'habiller » tes beaux-parents à la Korité et à la Tabaski. Le frère et les sœurs d'Ousmane ont droit, eux aussi, à tes largesses...

Ne reste pas calfeutrée, broyant du noir, quand les copains de ton mari se trouvent dans ton salon. Ta cordialité sera ton meilleur atout contre les assauts extérieurs, broyeurs d'unions. Les services rendus par les copains sont inestimables, comparés « aux ravages » qu'ils font. le copain est sacré, ses droits sont reconnus, ses conseils écoutés.

L'épouse sans hospitalité enveloppe son mari dans un tissu de moqueries. Méfie-toi ! Ousmane Guèye est orgueilleux !

Rosalie réfléchissait aux obstacles qui pouvaient entraver la marche de Mireille dans cette société pleine de méandres :

— Je n'insisterai jamais assez sur la nécessité de donner.

Ici, donner, plus que partout ailleurs, résoud bien des problèmes !

Et Mireille s'exténua à suivre les directives de son amie. Mais l'habitude est souveraine. Modifier son comportement, assigner à sa vie un but différent de ses aspirations sont traumatisants. « Laissez les habitudes à la porte d'une maison. Elles courent vous rejoindre si vous tardez à les reprendre », dit-on. Et Ousmane Guèye se moquait visiblement des efforts d'adaptation de son épouse.

Aussi, Mireille eut-elle tôt fait d'oublier les conseils de Rosalie. Distribuer quotidiennement de l'argent ne l'enchantait guère. Les copains qui traînaient dans son salon la contraignaient à les mettre à la porte.

— Ici n'est pas un fourre-tout.

Les « repas » qu'elle destinait à Djibril Guèye, le samedi soir, déclenchaient les moqueries de Yaye Khady.

— Un poulet dans une soupière, pour le père de votre mari ! On n'a pas idée. Pour le beau-père, on cuit au moins cinq poules.

Quelles amies convoquerait-elle pour témoigner des « téranga » ⁽¹⁾ de Mireille ? Ses amies seraient stupéfaites de voir, dans sa « mare de sauce », « un maigre poulet ».

Et Mireille se fâchait. Le gaspillage auquel on la conviait dépassait son entendement. A la fin de chaque mois, ne portait-elle pas au logis de ses beaux-parents la somme destinée à leurs « dépenses » ? Vexée, elle supprima « les repas » du samedi.

Yaye Khady la stigmatisait :

— Celui qui ne fait rien, n'entend rien. L'argent se gagne

(1) Hospitalité.

pour être dépensé. Et ignorant les possibilités financières de Mireille, elle avertissait, haineuse :

— Tu es assise sur l'argent de mon fils. Par n'importe quel moyen, je te délogerai un jour.

Mireille rougissait. Elle n'acceptait pas les exigences d'une société tournée entièrement vers l'apparence, à la recherche du prestige, et dans laquelle son mari se mouvait avec une aisance surprenante.



Mireille enviait Pierrette, l'épouse de Lamine, témoin d'Ousmane à leur mariage.

Les parents de Pierrette cautionnaient son union. Mieux, ils avaient organisé une réception, lors du départ de leur fille.

La mère de Pierrette fuyait les mois d'hiver pour le soleil africain. Elle logeait avec simplicité chez Lamine.

Mireille enviait Pierrette. Lamine était un homme ouvert, qui ne subissait pas de tortures idéologiques. Sa négritude ne le hantait pas. Ne la prenant ni comme une tare à extirper, ni comme une valeur à prouver, il s'y mouvait avec aisance. Dans ses attitudes, aucun signe d'inquiétude intérieure. Il n'était pas, comme Ousmane, à l'écoute de « sa » société. Sa vie était simplifiée par son détachement du milieu africain. Il épousait la manière de vivre des Occidentaux. Considéré comme « perdu » pour sa famille, il continuait plus allègrement à tourner le dos à

certaines exigences sociales qui n'avaient pas à ses yeux de signification essentielle.

« L'avait-on jamais vu dans une mosquée ? »

« L'avait-on jamais vu en habit traditionnel ? »

Ces propos malveillants ne le troublaient pas. Il se moquait des médisances qui affirmaient qu'à sa table trônaient vin et porc, « cette boisson et cette chair honnie par le Coran ».

Lamine poursuivait allègrement son chemin à côté de Pierrette. Il avait prénommé sa dernière fille Solange-Khadidiatou. Solange avait enterré Khadidiatou dans les mémoires et Ousmane ne supportait pas de voir sa nièce ne répondre qu'au prénom « ridicule » de Solange.

Lamine seul s'acquittait des « corvées » familiales où l'on s'épiait, se jugeait au lieu de fraterniser. Pierrette avait mis à l'écart de son foyer sa belle-famille et son mari n'en était pas offusqué.

— Moré grand, tu es « assimilé », pestait Ousmane.

Lamine plaidait :

— On ne peut allier deux conceptions de vie différentes. Si l'on est honnête, il y a un choix à faire. Tu veux être heureux sans rien sacrifier. Tu ne veux rien céder et tu exiges des concessions. La vie conjugale est plutôt humaine approche et tolérance.

Sérieux, Lamine poursuivait :

— Des difficultés naissent de l'opposition des caractères, des choix à trancher, du contenu que chaque partenaire donne au mot « bonheur ».

Mireille faisait durement deux apprentissages : celui de la vie conjugale et celui de femme de Nègre en Afrique. En plus du cortège de heurts normaux inhérent à toute vie à deux, elle subissait d'autres agressions. On voulait

l'enterrer vive et la ressusciter dans une autre femme qui n'aurait d'elle que l'apparence physique. Mais elle résistait. Elle n'avait pas la même perception des choses et des faits que son entourage et le signifiait. Ébranlée dans ses conceptions les plus solides et les plus intimes, chaque jour effritait un peu plus le courage dont elle s'était armée en quittant son pays, et la transformait en révoltée.

Ousmane ne changeait pas. Ses habitudes, enracinées dans son enfance, demeuraient inébranlables. A la fourchette, il préférait la cuillère. Il pouvait passer à table sans se laver les mains. Quand il sortait de la salle d'eau, le sol en était inondé car il ne cherchait pas à discipliner les jets de la douche. La serviette de toilette bien en vue ne l'empêchait pas de s'essuyer avec le pantalon de son pyjama qu'il trouvait plus doux.

La mésentente du couple s'accroissait et consternait Lamine :

— Ousmane, que fais-tu à cette enfant ? Tu ne veux pas d'une femme. Tu as besoin d'une esclave. Essaie de changer : sur l'oreiller, « cause avec ton esprit ». Tu verras tes torts. C'est la sagesse africaine qui le conseille.

Mais pour Ousmane, tout compromis était synonyme de capitulation. Il opposait à la « grande volonté de Mireille » « le durcissement de ses positions ». Même lorsqu'il avait tort, il tenait tête. Tout compromis, tout recul, lui apparaissaient comme l'abdication de sa personnalité. Il se retournait à son tour vers Lamine et ne le ménageait guère :

— Tu ne te rends pas compte que tu te renies, tu vis « Toubab », tu pense « Toubab ». Du Nègre tu n'as plus que la peau. Tu désertes nos rangs alors que nous sommes pauvres en cadres.

Lamine riait des excès de son cousin au lieu de s'en formaliser :

— En quoi manger à table et manger du steak au lieu du riz peuvent-ils changer un homme ? Dépenser mes gains pour ma famille au lieu d'entretenir des paresseux, en quoi cela me nuit-il ? Eh bien, si respecter ma femme et la laisser s'épanouir selon ses options signifie être colonisé, alors, je suis colonisé et l'accepte. Je désire la paix. Cela ne veut pas dire me renier.

Ousmane réfutait tout :

— Il ne s'agit pas de cela, « grand ». Ce que tu énumères ce sont des aspects de ton comportement que je juge mineurs. Tu n'ignores pas que l'attitude peut créer la pensée. Ce que tu perds est énorme. C'est ton âme d'Africain, ton essence d'Africain. Et c'est grave, grave !

Mireille suivait la conversation, ahurie !

TROISIÈME PARTIE

1.

Ousseynou s'était plaint un jour devant Mireille :

— C'est moi qui viens toujours. Ce n'est pas parce que je suis célibataire que je dois être le seul à me déplacer. Deux pieds supportent l'amitié. Un pied unique ne résiste pas longtemps. Et il éclata de son rire franc, perlé.

Mireille avait appuyé la doléance :

— Ousseynou a raison, il faut aller chez lui.

Et Ousmane promet de passer à son ancien quartier.

Le lendemain, au volant de la 504 neuve, Ousmane atteignit Usine Niari Talli. Les mêmes relents crépusculaires nauséabonds offusquèrent ses narines, comme autrefois. En cette fin de journée, les bouches d'égouts, saturées d'eaux sales versées des bassines et des seaux, puaient. Ousmane toussota. Il descendit, étouffant l'envie de vomir qui soulevait son cœur.

Il descendit, souriant tout de même et serrait les mains de ceux qui, le reconnaissant, les avaient tendues. Des enfants se ruaient vers lui. Les anciennes voisines de sa mère l'entouraient et lui souhaitaient la bienvenue :

— Guèye ! Guèye ! Paix seulement ! Guèye !

Il se libéra enfin de l'affectueuse curiosité et pénétra dans la concession des Ngom, après avoir jeté un long coup d'œil ému sur la baraque de son enfance.

Le père d'Ousseynou le félicita. Ses femmes le saluèrent chaleureusement. Les billets de banque qu'il avait apportés en prévision de cette visite, firent le tour du cercle animé. On remerciait, on flattait, on priait pour le bon fils devenu l'adulte comblé :

— On était sûr que Dieu te « décorerait », toi qui as été toujours attentif aux besoins de ta mère. Et le balancement de l'index droit soulignait le propos.

Ousmane souriait. Le bonheur qu'il distribuait lui fit oublier un instant, l'odeur du poisson sec tandis qu'il constatait intérieurement :

— J'ai bien fait de renouer le contact ! C'est mon retour aux sources.

Ousseynou voulut le recevoir dans la pièce qu'il avait fait construire pour rassembler tous les garçons de la concession.

Mais le vieux Ngom invita Ousmane dans sa chambre où ne pénétraient que les hôtes de marque. Au milieu, trônait un vaste lit. Le porte-manteau croulait sous le poids des vêtements. Dans un coin, des peaux de moutons superposées attestaient de la haute piété du chef de famille, autant que le tas de chapelets et les lots de livres coraniques.

Ouleymatou servit à boire. L'on rappela le passé, les batailles rangées dans la rue, les tornades sous lesquelles l'on dansait, à la recherche de l'automobiliste malchanceux, que l'on aidait à faire redémarrer sa voiture, moyennant piécettes.

Et les séances de lutte ! On rappelait les petits hommes à la croupe enserrée dans des pagnes et aux jambes lestes, ointes d'huile. Pour impressionner l'adversaire on s'entourait la tête de cordelettes et de gris-gris. On se cou-

vrait le visage de signes cabalistiques, tracés à la farine et au charbon.

Comme à chaque événement, le tam-tam ! Les fillettes stimulaient les courages en chantant des chœurs. Et l'on se provoquait et l'on se défiait. Les muscles en croissance se gonflaient d'orgueil. L'on nouait des courages. L'on dénouait des étreintes. Les jambes s'enlaçaient. Le plus fort ou le plus habile terrassait son adversaire. Pendant que le vaincu était étalé sur le sol, le vainqueur, avec fierté, se dirigeait vers les batteurs, sous les applaudissements. Il levait haut ses bras. Le brouhaha s'enrichissait des discussions partisans.

Le quartier s'était défoulé à peu de frais et supportait mieux sa vie difficile, au milieu des privations, de la poussière et du bruit.

Ousmane riait à ces évocations. L'on rappela sa défaite face à Ousseynou, mais sa victoire aussi face à Seydou Niang.

Un peu songeur, il se remit au volant de la 504. L'image d'Ouleymatou trottait dans sa tête. Il l'avait revue. Par les copains, Ousmane avait appris, non sans pincements de jalousie, son mariage forcé avec un cousin âgé, propriétaire d'une flottille de pêche moderne à Ouakam⁽¹⁾. A gorge déployée, les uns et les autres s'étaient moqués du vieux mari qui portait toujours au visage les marques des coups de griffes par lesquels la jeune femme se refusait. Quelques mois plus tard, avec un soulagement inconscient, il avait appris son retour sous le toit paternel. Le divorce d'Ouleymatou avait suscité des discussions passionnées au sein du groupe, les uns stigmatisant le mariage

(1) Banlieue de Dakar.

forcé, les autres louant la raison et la sagesse, dans l'orientation de la vie.

— Sans le sel de la passion. Mais viable ! Le mariage forcé est viable.

Cette parenthèse bruyante dans la vie d'Ouleymatou n'avait pas entamé sa beauté. Ousmane chassa l'image souriante en invoquant la blondeur de sa femme et le pétillement vert de ses yeux.



Ouleymatou, elle aussi, avait revu Ousmane. Elle s'était rendu compte du « vrai » des propos qu'avait tenus Ousseynou, qui l'avait décrit plus épanoui que jamais. Et riche ! La voiture étincelante en témoignait. Cette visite rendit définitif le revirement d'Ouleymatou, amorcé depuis les premiers succès scolaires d'Ousmane et découragé par l'indifférence du jeune homme. Ousmane avait bien réussi, alors qu'elle végétait, mal nourrie, mal logée, se contentant, pour se vêtir, des cadeaux rares de sa mère.

— Ousmane est devenu un homme véritable, se disait-elle avec d'amers regrets.

La femme toubab dont l'existence lui était connue ne l'arrêta pas. Même l'enfant, né il y a quelques mois, dont le baptême avait alimenté les commérages, ne suscita pas d'hésitation. Ouleymatou était ambitieuse et amoureuse. La difficulté décuplait son ardeur. Elle réfléchissait au moyen de « renouer » avec Ousmane.

— On verra bien !

Elle commença par renvoyer avec fermeté ses nombreux prétendants qu'elle méprisait, les jugeant incapables de lui procurer l'aisance popularisée par les films. Elle appréciait à l'écran, les beaux meubles, les voitures, les céramiques des salles de bain, les robes froufroutantes.

— Que peut pour moi Samba le boucher, debout du matin au soir devant un « étalage » qui vaut moins de cinq mille francs, ou Diawara le conducteur de car rapide traumatisé par les exigences financières de son employeur ?

Seul Ousmane ! Elle se tordait de regrets. Comme elle avait été idiote ! Réaction de petite fille ! Mais la petite fille s'était formée au contact des adultes expérimentées, enregistrant les roueries évoquées dans de grands éclats de rire.

Les commentaires ironiques du baptême de l'enfant métis disaient clairement la déception de Yaye Khady.

« Un baptême sans « *foote* »⁽²⁾. Pauvre Yaye Khady. Cette Toubab est son « *thiath* »⁽³⁾.

L'amorce de la manœuvre s'annonçait aisée à Ouleymatou qui recensait ses atouts. Le partage ne la rebutait pas. Le partage de l'homme était le lot des femmes de son entourage et l'idée de « trouver » un homme, un homme pour elle seule, ne l'effleurait même pas.

Elle avait de l'éducation et son miroir chantait ses charmes. Elle méritait à tous égards, d'être la femme d'un « patron », conclut-elle.

Un jour, comme par hasard, elle pénétra dans le logement de Yaye Khady :

(2) Littéralement lavage. Échange de dons lors d'un baptême entre les familles des parents.

(3) Infortune qui ne manque pas dans chaque vie.

— J'étais venue voir une amie ici. J'ai pensé à toi et te salue.

Elle ajouta, perfide, à l'intention de Yaye Khady occupée à repasser, qui lui demandait de s'asseoir dans le salon :

— Comment ? Tu repasses ? A ton âge ? Et ta bru ? Ne peut-elle pas faire cette corvée à ta place, si les bonnes repassent mal le tissu amidonné ?

Yaye Khady s'esclaffa :

— Ma bru ? Ta mère ne t'a pas raconté ? Mais elle est blanche ! Et pour une blanche, le mari seul compte. Alors je repasse. Ton père Djibril Guèye est toujours difficile pour ses boubous. Heureusement qu'il ne les porte pas souvent !

Ouleymatou se dévêtit aussitôt et suspendit son boubou à l'un des fils de fer de la cour. Elle remonta son pagne jusqu'à sa poitrine et sans mot dire, prit le fer de la main de Yaye Khady.

Elle repassait en chantant : de ses mains les vêtements sortaient éclatants. Elle les entassait, pliés, sur une chaise au soleil.

Avant midi, la bassine de linge était vidée de son contenu. Yaye Khady n'en croyait pas ses yeux de la voir repasser si vite et si bien, mieux qu'elle même !

Yaye Khady la remercia en lui remettant le prix du transport, mais Ouleymatou protesta énergiquement :

— De toi à moi, Yaye Khady ! Non, tu es ma mère. Tu as des droits sur moi. Si je n'ai rien à te donner, je peux « suer » quand même pour toi. Je n'ai ni mari, ni enfant. Je fais seulement la cuisine quand ma mère est de tour et c'est deux jours sur huit. Je passerai régulièrement pren-

dre les boubous de père Djibril. Je les laverai à ta place de bon cœur.

Elle partit sans avoir nommé Ousmane qui, pourtant, emplissait sa pensée et soutenait son ardeur au repassage.

Et tous les quinze jours, Ouleymatou allait ramasser les boubous de père Djibril. Elle s'arrangeait pour trouver Yaye Khady seule. Elle n'emportait pas le morceau de savon que celle-ci glissait entre les boubous. Elle s'éloignait rapidement quand Yaye Khady lui tendait le prix du charbon et du transport des vêtements.

Elle était heureuse d'aider. Amoureuse, elle se sentait de taille à laver le linge de toute la maison. Mais prudente, elle se contentait des vêtements de Djibril Guèye qui n'en finissait pas de la bénir :

— Que Dieu te retourne en bonheur ta fatigue, mon enfant !

Ouleymatou répondait intérieurement :

— Le véritable amour est don de soi à l'aimé, mais également, il est don de soi aux parents et amis de l'aimé.

Sa mère l'encourageait :

— Yaye Khady... une femme exceptionnelle... pleine de sutura... Elle mérite « ta sueur ».

En effet Yaye Khady était « pleine de sutura », elle qui souvent avait prêté discrètement de l'argent pour « arrondir la dépense » de la concession, quand certains « tours » coïncidaient avec le « creux » du mois qui obligeait les clientes à « emprunter » les condiments au lieu de les payer... Elle se rappelait les dettes impayées que Yaye Khady ne réclamait toujours pas...

Elle insistait :

— Yaye Khady mérite ta sueur... Elle est compréhensive, pleine de « sutura »...

Les conseils de la mère renforçaient le dévouement de la fille.

Ouleymatou lavait et repassait. Elle voulait Ousmane et par le biais de Yaye Khady, à sa manière, se frayait un chemin pour le récupérer.

2.

Ouleymatou bâtissait et raffinaït des plans de séduction, car Ousmane, de plus en plus, occupait son cœur et ses pensées.

Un après-midi que sa mère n'était point de *tour*⁽¹⁾, qu'elle avait déjà retourné à Gibraltar les vêtements de Djibril Guèye, elle mit plus de temps que de coutume à se baigner.

L'une de ses sœurs, étonnée par la durée inaccoutumée du bain, la taquina :

— Tu sors sur deux jambes et avec une seule tête. Je te croyais dédoublée, ce qui expliquerait ce temps inouï passé là-dedans à te frotter.

Ouleymatou sourit. En d'autres circonstances, elle aurait répondu par une réplique bien « salée », qui aurait remis la demi-sœur dans sa « coquille », ayant la répartie vive de toute fillette qui a grandi parmi des co-épouses et des demi-sœurs.

Rompue à la pratique des dénonciations indirectes qui imprègnent les cœurs d'amertume, elle savait adapter les formules anciennes aux situations nouvelles. Rien ne

(1) Moment où l'une des épouses a la responsabilité de la concession qui s'accompagne de la présence du mari dans sa chambre ou de sa présence dans la chambre du mari.

l'arrêtait quand elle s'était mise en tête de démolir ou de ridiculiser l'adversaire. Ses demi-sœurs et ses belles-mères redoutaient sa langue.

On disait d'elle :

« De la personnalité. Elle se défend, comme une tigresse. »

On disait encore :

« Elle n'a pas réussi à l'école. L'intelligence qui l'anime est l'intelligence du mal. Comment peut-on à la fois être reine au domicile paternel et à l'école ? »

« Une vrai diablesse »...

Mais, pour une fois Ouleymatou sourit à la taquinerie de sa sœur au lieu de s'en offusquer. Préoccupée de « choses » plus sérieuses qu'une escarmouche, elle lui lança avec dédain :

— Je n'ai pas de temps à perdre auprès de toi.

En effet, elle n'avait qu'une heure devant elle - si la pendule de son père n'était pas en retard comme à l'accoutumée - pour trouver Ousmane Guèye à son lieu de travail.

Son frère, l'élève d'Ousmane lui avait dit innocemment leur emploi de temps : « Tous les mardi soir, une heure de cours avec Monsieur Guèye ! »

Et Ouleymatou rêvait :

« Retrouver Ousmane à son lieu de travail ! »

Elle fit briller tout son corps à l'aide d'une vaseline parfumée. Sa peau ointe la vêtait comme un voile velouté qui se gonflait à l'emplacement des seins petits et durs, et à la cambrure des hanches pour envelopper une croupe rondette et ferme.

L'encens montait d'un vase en argile troué et s'enroulait en volutes odorantes autour de ses jambes légèrement

écartées. Elle offrait tout son corps aux caresses tièdes des nuages.

Des colliers blancs tirés d'une boîte, garnirent ses reins de leurs ceintures sonores. Elle choisit un pagne assez léger pour laisser deviner ses formes tout en restant décent. Elle déplia un soutien-gorge blanc spécialement acheté, pour faire valoir sa poitrine.

Elle noua, dans de la mousseline, de la poudre de *gongo*⁽²⁾ et glissa la boule aux effluves suaves entre ses seins.

Ayant acquis l'art de se maquiller, elle poudra son visage, redressa ses cils en appuyant leur noirceur, tira deux légers traits à l'emplacement de ses sourcils rasés. Un tube de marron à lèvres alourdit les contours de sa bouche. Sous ses aisselles et entre ses seins, le chatouillement des gouttes de « Sabrina », le parfum en vogue !

Un boubou en tissu léger laissait entrevoir, dans le déplacement de ses pans, tantôt une épaule charnue, tantôt des seins dans leur prison de dentelles, tantôt les saillies des rangs de perles à ses hanches.

Ses pieds furent introduits dans des babouches rouges qui rehaussèrent leur teinte noire de henné.

Thiokète ! thiokète ! Elle se déplaçait avec prudence pour ne pas soulever le sable de la rue.

Elle croisa mère Fatim, la première épouse de son père, qui la dévisagea, soupçonneuse. Elle la calma :

— Je reviens. Je ne ferai pas long feu !

Au carrefour, elle héla un taxi dont le conducteur, guidé par sa voix assourdie par l'émotion, la déposa au bon endroit.

(2) Poudre aphrodisiaque.

Ousmane Guèye tenait un livre ouvert... Et des échos de sa voix lui parvenaient.

Elle domina son émotion et avança le plus naturellement qu'elle put. Elle atteignit lentement la porte de la salle de classe et s'adossa au mur :

— Je viens voir comment se débrouille mon frère, en vue de son examen.

— Bien, bien, dit Ousmane. L'élève est sur les traces du professeur. Il est excellent.

Ouleymatou rit. Le halo parfumé qu'elle déplaçait taquinait les narines d'Ousmane.

Dans la cour, il remarqua tout : la peau lustrée que le soleil moirait, les dessins noirs au henné dans le pourpre des chaussures, le chignon de tresse sous l'envol du mouchoir de tête, les cils dressés sur le regard charmeur, la lèvre lourde, à dessein méprisante. L'encens et le *gongo* mêlés jaillissaient des plis des vêtements de la visiteuse. Le désir promenait le regard d'Ousmane de la poitrine bombée aux hanches rondes, de la croupe rebondie aux aisselles lisses. Il devinait, jusqu'à la bande noire qui courait le long du petit pagne blanc, jupon, collé à la chair. Ouleymatou parlait pour masquer son émotion. Elle demandait des nouvelles de Yaye Khady, de la femme blanche, du fils nouvellement né. Elle feignait de ne pas s'apercevoir du trouble de son interlocuteur.

Au fond de son être, Ousmane frémissait. Soudain, le désir fluait, brisant ses vagues contre le lien professionnel qui le maintenait prisonnier en cet instant.

Il regardait Ouleymatou. Ouleymatou le regardait. La gêne s'installa et Ousmane, le plus naturellement qu'il put, tendit sa main :

— Je retourne là-dedans (et il désigna sa classe).

Ouleymatou sourit :

— C'est normal. Mais donne-moi de quoi prendre un taxi. J'ai droit à « ta sueur », frère de case d'Ousseynou.

Ousmane acquiesça :

— Vrai. Tiens ! Excuse mon oubli, j'aurais dû y penser.

— Merci, et Ouleymatou de son pas « thiokète ! thiokète ! » plein de grâce, retraversa la cour.

Bien loin du lycée, elle ouvrit sa paume droite. Elle y vit, réduit et froissé un « *bleu* »⁽³⁾. Elle le déploya, le lissa.

« Un bleu ! Mon petit bleu, redeviens neuf », chantonna-t-elle.

Elle ironisa : « Djibril Guèye, ton fils paie largement la lessive de tes boubous... Mille francs iront à ta femme quand même... Mille francs à ma mère ! »

Le reste ? Elle rêvait d'un boubou rose sur son corps noir. Ousmane Guèye verra... S'il tenait jusqu'à sa prochaine visite prévue dans un mois, pour éloigner tout soupçon.

Et puis, elle n'était pas femme pour rien ! Elle avait perçu l'embarras d'Ousmane et le léger tremblement de sa voix ne lui avait pas échappé. Son empressement à la quitter dénonçait son trouble.

Elle avait eu raison de croire : « Allah ! Allah ! *Bèye sa tole* »⁽⁴⁾. Il faut aider la chance ! »

Ousmane Guèye, après l'apparition gracieuse et parfumée, eut bien du mal à se concentrer sur la dissertation qu'il corrigeait.

Un tumulte intérieur distrayait son raisonnement. Il dominait mal son excitation.

(3) Désigne dans le langage populaire le billet bleu de cinq mille francs.

(4) *Bèye sa tole* : cultive ton champ.

Ce soir-là, il n'attendit pas Boly, le collègue et ami qu'il déposait chaque mardi à son domicile.

Dans l'appartement, sa femme s'occupait de leur enfant. Il prit le bébé et le plaça dans son berceau. Il enlaça Mireille et, dans la chair de l'épouse blanche, assouvit son désir de la Négrresse.

Sa sexualité le malmenait. Le petit pagne blanc s'arrêtant à mi-cuisses, le cliquetis des ceintures de perles comptées dans le noir, l'odeur exaspérante du *gongo*, les volutes excitantes de l'encens, tout le sollicitait.

Ousmane Guèye rêvait... Et Mireille subissait des assauts qu'elle n'inspirait pas. Ces jeux érotiques, renouvelés, ne le détournaient pas de son obsession. Invincible, son désir de la Négrresse ressurgissait pour l'exaspérer.



Ouleymatou revint plus vite que prévu au lycée, servie par une circonstance inespérée.

Son jeune frère, pour une intoxication alimentaire, dut être hospitalisé. Son père l'envoyait prévenir l'administration du lycée.

Le boubou rose produisit l'effet escompté :

— Rose et noir ! s'exclama Ousmane Guèye. C'est ainsi que tu te pares pour annoncer la maladie de ton frère ?

Elle se défendit :

— Moi, parée ? Mon père m'a tellement bousculée que je n'ai même pas eu le temps de me débarbouiller. Tu connais le vieux Ngom. Quand il a une idée en tête, il n'est pas de tout repos.

Et elle s'esclaffa. Son rire et ses mouvements souples sous le boubou léger faisaient entrechoquer les perles des colliers qui entouraient ses reins. L'odeur du *gongo* montait entre les pointes tendues des seins.

Le sang d'Ousmane piaffait. Ni son mariage, ni ses connaissances philosophiques, ne l'isolaient, comme maillon indépendant, de la chaîne forgée par l'atavisme.

Un cure-dents coincé à la commissure des lèvres ou trottant habilement sur des gencives tatouées, des tresses auréolant l'ovale noir de ce visage, une langueur noyant des yeux immenses, des mouvements pleins de grâce, le frou-frou d'un boubou flottant ou retenu par des gestes étudiés : la séduction d'Eve opérait sa magie et disloquait sa résistance.

Que pouvait une Mireille toute simple contre la résonance voluptueuse du cliquetis des « fer » ⁽⁵⁾ et la puissance aphrodisiaque de la poudre de « gongo » ? Que pouvait Mireille contre le roulement suggestif d'une croupe de Nègresse dans les couleurs chaudes du pagne ?

Il avait lutté pour oublier l'attirante Ouleymatou. Il s'était distrait de son obsession en s'accrochant à son épouse. Mais que pouvait Mireille contre la loi du sang ?

Vaincu ! Ousmane s'avouait vaincu. Sa vie avait été un perpétuel combat : contre la misère, pour occuper les premières places, pour s'arracher des griffes de Coumba, pour conquérir Mireille.

Lutter encore ? Recommencer ? Se défendre ? Tout son être refusait. Sa conscience debout avait la force de remporter encore d'autres victoires. Mais il ne voulait plus résister. Il voulait vivre, vivre enfin.

(5) Colliers de reins.

Ouleymatou était embarrassée. Serait-elle rageusement renvoyée comme la fois dernière ? Ou bien ?...

Ah ! Ousmane se déridait. Il acceptait l'envahissement de son amour. Il tendit sa main et emprisonna celle d'Ouleymatou. Sa main était chaude, frémissante de désir contenu. Ouleymatou vibra à ce contact. Ils se regardaient. Et c'est Ouleymatou qui desserra l'étreinte, faussement pudique.

— J'ai à faire à la maison !

— Pas au point de ne pouvoir cuire pour mon dîner un bon couscous au poisson. Je le veux pimenté, sans trop de tomate, dit Ousmane. Il ouvrit son portefeuille et tria.

« Un bleu encore » ! pensa Ouleymatou.

— Voilà pour la dépense. N'oublie pas d'y mettre du « Oba » ou du « Yaboye »⁽⁶⁾, précisa Ousmane.

— Je sais que tu en raffoles, dit Ouleymatou. Mais les arrêtes, gare ! As-tu oublié le jour où l'un de ces os minces a pénétré dans la gorge d'Ousseynou et ne voulait plus en sortir ?

Ousmane, énigmatique :

— Non, je n'ai rien oublié.

En effet, il n'avait rien oublié.

Victorieuse, le cœur dansant, Ouleymatou reprit le chemin des deux chaussées bruyantes.

(6) Oba et Yaboye : poissons de mer à la chair exquise, mais truffée d'arrêtes.

3.

De retour à Usine Niari Talli, Ouleymatou, joyeuse, montra à sa mère le billet bleu :

— Ousmane Guèye dîne ici ce soir. Demande à Tante Awa de recevoir mes petites sœurs. Toi, tu es de « tour », tu ne me poses pas de problème.

Ouleymatou enleva le boubou rose. Elle acheta de l'eau de javel, du savon en poudre et se mit à racler, à nettoyer la chambre de sa mère. « Les Toubabs sont très propres » se répétait-elle et elle ne voulait pas décevoir sur ce plan.

Elle frotta, essuya, secoua, lissa. Un drap blanc para le lit. L'encensoir fut placé au milieu de la pièce. La vaporisation de l'eau de cologne aux quatre coins de la chambre raffina l'ambiance. Elle ferma la porte.

Elle prit le couscous dans la réserve maternelle. Elle le mouilla, et le malaxa avant de le faire cuire à la vapeur dans le couscoussier.

Elle choisit au marché proche deux morceaux de « Thiof » ⁽¹⁾. Elle les piqua de trous profonds pour y incorporer une farce faite de persil, d'oignon, d'ail, de piment, de laurier et de sel liés dans le mortier. De grosses tomates rouges épaissirent la sauce où cuisaient du manioc, des

(1) Poisson marin au goût très apprécié des sénégalais.

morceaux de chou pommé, des carottes, des navets et une tranche de courge.

Le couscous, au-dessus de la vapeur, se gonflait et se ramollissait. Ouleymatou le versa dans unealebasse et en cassa les « dang »⁽²⁾. Elle y versa de la poudre de feuilles de baobab pilées pour le rendre gluant, remit le mélange sur le couscoussier de fortune qui attendait sur le feu.

En connaissance, elle vérifia la teneur en sel et le goût de la sauce, sur son index droit, plongé et retiré d'un geste rapide, dans la marmite bouillante.

A sa mère qui l'observait, elle récapitula ses dépenses :

— Il reste quatre mille francs.

— Rends les lui ce soir. « Qui veut beaucoup, prend peu ». Cela fera bonne impression, conseilla la femme expérimentée.

Ouleymatou se dirigea vers la « douche »⁽³⁾. Son corps y subit dans tous les sens, l'action du crin végétal savonneux.

Ah ! Son corps ! Elle l'astiqua, le lustra, le parfuma. Elle le soigna, car il était son arme de séduction.

Elle avait assez traîné sa jeunesse parmi les « vieilles ». Ses camarades de la borne-fontaine s'étaient mariées, les unes après les autres. Elles avaient accepté, encouragées ou non, le premier prétendant. La brièveté de son mariage l'avait replacée dans les rangs des célibataires.

Il était temps qu'elle quittât ces rangs définitivement, pour pénétrer en profondeur le monde adulte, conformément à ses rêves.

(2) Morceaux de couscous agglutiné.

(3) Enclos aménagé pour prendre des douches et faire des ablutions et qui n'a rien d'une salle de bains.

Elle dépêcha l'un de ses jeunes frères au domicile de Mabo, le griot joueur de Kham du quartier :

— Dis-lui que j'ai un hôte de marque.

Ousseynou rentrant de la ville, trouva une Ouleymatou radieuse.

— Qui reçois-tu ? Un ministre ? Questionna t-il, taquin.

Ouleymatou secoua la tête.

— Non, Ousmane Guèye seulement.

Ousseynou s'inquiéta :

— Qui ? Répète ?

— Tu as bien entendu. Ousmane Guèye. Il a commandé un couscous et te demande de le partager avec lui.

Ousseynou s'indigna : Que venait faire Ousmane Guèye, mari d'une Blanche dans leur concession ?

— Ta mère est au courant ? interrogea-t-il.

Ouleymatou fit oui de la tête :

— Ça te paraît drôle ou indécent ou inouï ? Parle.

— Ni drôle, ni indécent, ni inouï, rectifia Ousseynou. Je te mets seulement en garde, ma sœur. Une Blanche ne partage pas son homme. Pour l'honneur, refuse d'être le jouet d'Ousmane qui est mon ami. Tu me ferais une grave injure, une honte insurmontable si Ousmane Guèye ne t'épousait pas après t'avoir courtisée. Si Ousmane met les pieds ici rien que pour l'amusement, si au lieu de t'élever il t'abaisse, si pour lui tu ne représentes qu'un objet, ce serait grave, très grave, comprends-tu ?

Ouleymatou comprenait. En elle-même, elle avait déjà fait mille fois le tour de la question. Mais que pouvait-elle : le destin rivait Ousmane à son cœur. Sa volonté était devenu le jouet de son sentiment et l'instrument de son ambition. Ousmane correspondait présentement à son idéal. Elle l'avait jugé, dans les temps, seul digne de sa vir-

ginité, jalousement conservée pour « le réveil au tam-tam », à l'aube de la première nuit. A cause de ses allures audacieuses, des amoureux avaient cherché à la lui ravir, par la force ou par la malice. Mais elle avait toujours su naviguer, intouchée, dans les eaux troubles du désir jusqu'au mariage. Aujourd'hui qu'elle avait déjà donné la preuve de sa vertu, personne ne pouvait plus « l'emprisonner ».

Elle aimait et se soumettait sans question. Femme, coquette et amoureuse, elle tendait des pièges pour satisfaire son ambition et son sentiment. Peu importaient Ous-seynou et sa « dignité » et son « honneur », et son *woléré*⁽⁴⁾. De plus, qui prévoyait avec exactitude l'avenir ? Des femmes toubab avaient « partagé » avec des Nègresses leur mari ou avaient fui l'Afrique, chassées par des Africaines. Pas sotté, Ouleymatou. Elle saurait manœuvrer. Sa mère lui avait rappelé : « qui veut beaucoup, prend peu ». Elle affirmait : « qui veut beaucoup, donne beaucoup ».



Un dîner entre hommes pour jeter les bases d'une association de professeurs, fut la trouvaille d'Ousmane pour expliquer à Mireille sa sortie nocturne.

— On fera appel aux femmes de la profession, plus tard !

Et pour rendre crédible ce dîner de la dernière heure, il avait rouspété :

(4) Amitié ancienne.

— Ce sera ennuyeux, chacun se prenant pour le nombril des bonnes idées. Si je pouvais leur échapper !

Et avec une mine chiffonnée, faussement contrariée, il s'était douché et habillé. Deux baisers appuyés sur les joues de sa femme et il avait dévalé les escaliers.

Son arrivée à Niari Talli fut saluée par la concession entière. La mère d'Ouleymatou, la prudence faite femme conseilla de garer la voiture à la station d'essence proche. Ousmane acquiesça.

Le vieux Ngom, sur ses peaux de mouton, répondit à son salut par le tintement des perles de son chapelet. Ousmane Guèye eut pour chacun un sourire et un geste généreux.

Ainsi, définissait-il d'emblée « ses pas », ses intentions.

La force qui le propulsait n'admettait pas, là, cachotterie ou pénombre. Ce qui l'animait venait de son cœur, de son esprit, de sa raison et exigeait de la grandeur.

Ouleymatou lui désigna la chambre. Accueilli par les tourbillons d'encens, il recula pour mieux les affronter. Il se laissa choir dans le lit sans y être convié. Mais il savait pouvoir se permettre cette audace. La hardiesse du geste dans la tradition, mieux que des mots, révélait son intention d'épouser.

Son corps semblait flotter avec les volutes de l'encens. Et Ouleymatou s'affairait à servir le dîner.

Une « *taille-basse* »⁽⁵⁾ moulait ses formes et s'arrêtait tendancieusement à ses hanches. Le décolleté généreux de ce vêtement offrait, au moindre coup d'œil en profondeur, le frémissement de sa poitrine. Sa croupe dansait dans les

(5) Camisole cintrée et courte.

replis du pagne. Ses bras se mouvaient avec grâce et souplesse.

Ousseynou vint rejoindre son ami, déridé. La ronde significative des salutations d'Ousmane, excluant la clandestinité, avait calmé son irritation. Ousmane ne louvoyait pas. D'ailleurs, Ousmane avait-il jamais su louvoyer ?

Les jeunes filles des concessions voisines vinrent partager le couscous. Ouleymatou les avait invitées pour se faire une publicité et mettre un terme à toutes les convoitises masculines.

Un cercle se forma autour du plat : les femmes étaient installées à même le sol, les hommes assis sur des bancs et des coussins. La veste d'Ousmane pendait à un portemanteau.

Ousmane refusa la cuillère. Il éprouvait un plaisir enfantin à manger à nouveau avec ses doigts. Il pétrissait des boulettes complexes de couscous, de poisson et de légumes et les mâchait lentement. Le piment piquait sa langue, montait à ses yeux, mouillait ses narines que son mouchoir ne quittait plus.

Ouleymatou le taquinait :

— C'est toi qui as demandé du couscous pimenté !

Les mains des femmes empilèrent à sa place, lui, l'hôte de marque, les meilleurs morceaux.

Il songea au cérémonial de ses repas toubab : assiette, fourchette, couteau à droite et non à gauche, petite cuiller pour le café, moyenne cuiller pour le dessert, grande cuiller pour la soupe.

Et Mireille de grogner :

— Tu n'as pas pris la « bonne cuiller ».

Ici, la « bonne cuiller » était la main. Personne ne lui avait dit :

« Tu as oublié de te laver les mains. »

Ici, la main droite plongeait dans le plat, choisissait à sa convenance, modelait, arrachait, tripotait, au milieu du babil et du rire.

D'une voix caressante, Ouleymatou insistait :

— Mange, « papa »⁽⁶⁾ ! Mange ! Tout est pour toi !

Et plus bas, « mange, Oussou ! ».

« Oussou » ! La voix de Yaye Khady à sa fenêtre les matins où la paresse engourdit. Oussou ? Les flammes réchauffantes dans le froid de l'aurore, les leçons sous la lampe tempête. Oussou ? La fureur du père qui grondait pour une incartade ou un geste trop tendre de Yaye Khady. Oussou ? C'est sa passion pour Ouleymatou, son cœur d'adolescent labouré par le refus d'une gamine !

Oussou ! Le grondement de son passé ressuscité en un seul mot pour bousculer son présent !

Oussou ! Ouleymatou le berçait, inlassable :

— Oussou mange, mange ! Oussou bois ! Oussou lave-toi les mains ! Oussou ! Oussou !

Et Oussou mangeait. Son palais retrouvait avec délice le piment tropical et la saveur des mets de son pays. Les yeux humides, le front mouillé, il était heureux. Ces sensations fortes de la vie africaine, il les avait oubliées, en vérité.

Ouleymatou posa devant lui une calebasse d'eau et du savon, puis l'eau de cologne qui chassa les dernières odeurs du poisson.

L'assistance diminuait peu à peu.

Quand ils se trouvèrent seuls, Ouleymatou baissa le

(6) Les femmes ne désignent jamais leur ami, amant ou mari par leur prénom, par politesse.

rideau. Alors Mabo Diali fit vibrer son Khalam. Sa voix aux intonations chaudes accompagnait ses doigts.

« Oussou, prince de la culture !

Mais avant d'être prince de la culture,

Tu es prince Lébou.

Une Blanche a renié sa patrie pour te suivre

Mais mieux que la blanche,

La fille noire te convient.

Regarde, regarde Ouleymatou ta sœur par le sang et la peau.

C'est elle qu'il te faut. »

Les cordes pincées harmonieusement berçaient. Que de volontés inflexibles, que de résolutions héroïques les notes du Khalam n'avaient-elles pas vaincues !

« Trouble, trouble, Diali ! chantait la jeune femme noire. Trouble son cœur, trouble ses sens, Mabo Diali. Aide-moi à le séduire. J'avance vers lui. Ne m'arrêteront ni un couteau sur ma gorge, ni un mur de flammes ».

Ousmane écoutait le cri d'amour, aveu jailli des profondeurs d'une âme et dédié à sa personne.

« Trouble, trouble, Diali ». Et il fondait comme une motte de karité sur la braise. Et son désir le crispait.

Il attira Ouleymatou consentante. Le Diali rechaussa ses babouches et discrètement s'éclipsa. Il avait déjà empoché, dès son arrivée, un billet de mille francs qui récompensait ses services.

4.

Dès lors, Ousmane se trouva installé dans une double vie. Peu à peu, il remplaça ses costumes européens par les caftans plus commodes. Il partageait, inéquitablement, ses loisirs entre sa femme et son amante, dont les parents cautionnaient la liaison, en feignant d'ignorer ce qui pouvait se passer dans la chambre aux rideaux tirés.

Ousmane Guèye avait le soutien bienveillant de toute la concession des Ngom. Les repas à la Gargantua qu'il offrait, les billets de banque, les attentions prodiguées aux uns et aux autres, sa politesse, étouffaient toute malveillance.

Mère Fatim, première épouse de Pathé Ngom et critique intarissable du dévergondage des filles du coin, s'était tue, pour une fois.

L'argent étranglait les cris de sa « conscience. » Elle ne voulait pas tuer « la poule à l'œuf d'or ». Elle estimait même que « Ousmane cherchait une femme » et que « le meilleur moyen était d'engrosser Ouleymatou ». « On mettrait ainsi la Blanche devant le fait accompli ».

Pathé Ngom, perdu dans ses prières et ses chapelets, ignorait ces vérités murmurées à voix basse.

Et c'était Mère Fatim, proue de la concession, qui four-

nissait à Ouleymatou, le « *thiouraye* » et le « *gongo* » ⁽¹⁾ des nuits, avec des clins d'œil.



Les absences fréquentes d'Ousmane Guèye achevèrent de dégrader l'atmosphère de son foyer. La solitude écrasait Mireille qui se débattait entre l'inquiétude et la jalousie.

Aux étreintes passionnées de naguère, avait succédé une abstinence presque totale mise par Ousmane sur le compte de la fatigue :

— On ne me laisse même plus le temps de « m'occuper » de ma femme. L'Association à mettre sur pied accapare mes loisirs. Quand on vous fait confiance, voilà la rançon.

— Mensonge ! rétorquait Mireille. Trois mois ! C'est trop. Et tes absences ! Tu as une maîtresse.

Ousmane niait.

Mais son épouse était consciente d'être trompée. Elle ignorait le visage et le nom de sa rivale. Mais la rivale existait, qui lui volait son époux chaque soir. Et elle était une Nègresse ; Ousmane drainant dans ses vêtements l'odeur persistante et lourde de l'encens détesté.

Ni la bonne volonté, ni la soumission de Mireille, ni les soins apportés à sa personne, ni les gentilleses à l'égard

(1) Encens et poudre aphrodisiaque.

des copains parasites, rien ne retenait plus Ousmane. Chaque soir, il fuyait le logis conjugal pour rejoindre son amante.

Les nuits succédaient aux nuits. L'encens roulait ses nuages. On se régalaient de plats pimentés dans le renouvellement nostalgique du royaume de l'enfance. Mabo, le Diali, grattait ses cordes. Aux frais d'Ousmane, toute la concession s'épanouissait.

Dans l'appartement, le mutisme remplaça les disputes. Que reste-t-il d'un couple quand les repas ne se prennent plus ensemble ? Que reste-t-il d'un couple quand bavardage et mises au point n'existent plus ? Que reste-t-il d'un couple si les communions charnelles désertent un lit aux draps bien tirés ?

Douloureuses interrogations dans la tête de Mireille ! Vive souffrance dans sa chair ! Ousmane n'avait pas le temps de voir en sa femme les ravages de ses absences. Rien ne l'intéressait dans son foyer. Distrait et détaché, il opposait à l'énervement et à l'angoisse de son épouse un mutisme insolent. Il entendait en lui-même : Oussou ! Et il courait vers Niari Talli. Oussou ! Ce prénom le reliait à son passé et chantait son avenir.

Ouleymatou était devenue sa vraie moitié, celle en qui il reconnaissait son prolongement. Elle était à la fois, comme Mabo Diali le chantait si bien, sa racine, sa souche, son élan, sa floraison. Leur enfance dans les méandres et la poussière des rues les liait. Les liaient surtout leur origines : les mêmes ancêtres, les mêmes cieux. La même terre ! Les mêmes traditions ! La même sève des mœurs imprégnait leur âme. Les mêmes causes les exaltaient. De cette essence commune, ni Ousmane, ni Ouleymatou ne pouvait se libérer sans se dénaturer. L'héritage culturel

prenait impitoyablement sa revanche. Il réclamait avec exigence son dû et révélait à Ousmane les limites de sa fuite.

Et Ouleymatou vomissait, vomissait, et tout le monde sut qu'elle attendait un enfant. Un enfant de son « Ous-sou ».



Des couples mixtes existeront toujours : hommes blancs nantis légalement de femmes noires ; hommes noirs, souvent honnêtes dans leur engagement, mariés à des Blanches.

Ousmane fréquentait des couples mixtes. Certains de ses camarades, plus anciens que lui dans la vie conjugale, n'approuvaient pas son mariage, malgré leur propre option.

— A l'époque coloniale, par égoïsme, paresse, faiblesse, ou opportunisme, nous avons choisi cette voie. Mais toi ! Avec la renaissance de notre pays et la percée de la femme noire ! Toi, c'était l'espoir des Négresses.

Ousmane écoutait et regardait. Certains, par égoïsme, paresse, faiblesse ou opportunisme, selon leurs termes, s'étaient laissés assimiler honteusement. Aucune résistance. Leurs femmes s'érigeaient en ordonnatrices implacables et les avaient « vidés ». Elles implantaient, dans leur foyer, les mentalités, coutumes et mœurs de leur pays, enterrant les traditions culturelles de leur conjoint. L'homme était « blanchi » en profondeur, impitoyable-

ment détaché de ses origines. « Piètres pantins ! » grondait Ousmane. Du Nègre ils n'avaient que la peau. Leurs enfants éduqués « en petits blancs » se prénommaient Raoul, Arthur, Mélanie, Isaure. Monsieur faisait le marché, la cuisine, la vaisselle. Monsieur poussait le landau de bébé. Mais surtout, Monsieur élevait une barrière infranchissable entre son foyer et ses parents. Tout le monde parlait pointu, ignorant la langue du pays. Les enfants de ces couples-là, devenus grands, seraient les plus durs et les plus méprisants racistes. Ce métissage appauvrit l'Afrique et l'exploite. Aux yeux d'Ousmane, ce métissage n'était pas à prôner...

Dans certains couples, l'Africain s'était imposé et faisait valoir ses origines. La femme épousait son mode de vie et acceptait de composer. La famille avait des droits reconnus et respectés. Les enfants se prénommaient Malick, Badara, Fatou, Yacine. Les enfants portaient les costumes du pays. Ils ne répugnaient pas de manger à la main. Ils frayaient amicalement avec les camarades de leur âge et se considéraient comme des Nègres.

— Ce genre de métissage enrichit l'Afrique, jugea Ousmane.

Ailleurs régnait la tolérance dans le respect des différences. On vivait, sans heurt. Les enfants choisissent un jour librement leur point de chute.

Voilà le foyer rêvé par Mireille ! Entre les choix extrêmes, il aurait été facile à Ousmane de créer pareil foyer, car sa femme, tout en conservant sa personnalité, ne cherchait pas à l'asservir. Mais finalement Ousmane tenait-il à la paix et à l'équilibre dans son foyer ?

Le temps dévoilait de plus en plus la légèreté de son engagement d'hier. Une analyse lucide de ses sentiments

révélaït son amour. Sa fidélité à Ouleymatou expliquait son refus d'aventure. Nulle femme ne put la détrôner.

Mireille ? Il s'avouait que le besoin de s'affirmer, de s'élever intellectuellement et socialement l'avait poussé vers elle. « Les qualités de l'Européenne... sa beauté ensorceleuse... l'attraction de l'inconnu, le goût de l'originalité... ont consolidé nos liens ! »

Il cherchait... Il cherchait... Il cherchait et trouvait maints affluents pour gonfler le grand torrent amoureux qui l'emportait.

Ses investigations éclaircissaient une vérité banale : il trompait parce qu'il n'aimait plus. Il courtoisait la femme noire parce qu'il était heureux de reposer sa tête sur ses cuisses charnues. Les doigts caressants d'Ouleymatou fouillaient alors ses cheveux, en chatouillements caressants, à la chasse des moindres pellicules pour les déloger.

5.

Quand Mireille avait accouché d'un beau garçon à la peau d'ambre et aux cheveux frisés, Yaye Khady avait souffert de la frappante ressemblance du bébé avec le fils de son « sang ».

Ousmane avait été frappé, lui aussi. Demain son fils ne lui en voudrait-il point de l'avoir placé à la lisière de deux mondes appelés à ne jamais se confondre ?

L'influence maternelle si vigoureuse soit-elle, ne pourra jamais faire s'intégrer cet enfant dans le monde des Blancs. Il serait toujours inévitablement singularisé.

Dans son monde à lui, si généreux et tolérant qu'il fût, son fils ne trouverait de l'affection et un accueil souriant, que s'il acceptait sa condition de Nègre. Mais jeune, il devrait d'abord souffrir de l'inconscience de camarades qui, malgré son prénom *Gorgui*⁽¹⁾ se moqueraient de ses cheveux et de son teint, huant :

« Café au lait ! Café au lait ! »

Yaye Khady avait pris l'enfant. Ses lèvres pincées trahissaient son mécontentement, tandis que Mireille, accordée à son choix, s'épanouissait dans la joie de la maternité.

Djibril Guèye s'était redressé. Le bébé dans ses mains, il avait compensé toutes les blessures en disant :

(1) L'homme - prénom de l'aïeul d'Ousmane.

— Voici une créature de Dieu, né de parents choisis par Dieu et qui sera ce que Dieu voudra.

Ousmane avait exigé pour son enfant un baptême sobre. Son appartement exigu avait abrité la cérémonie du *Toud*⁽²⁾, sans les fastes habituelles.

El Hadj Djibril Guèye était arrivé avec ses coreligionnaires. Il avait été la vedette de la cérémonie, à la fois officiant et parrain. Yaye Khady avait tout de même emmitouflé le petit Gorgui dans son plus beau pagne.

Des hommes s'étaient succédé au chevet du bébé pour lui murmurer, en obstruant son oreille droite avec leur auriculaire, son prénom. Ils avaient formulé ensuite des vœux. Ils avaient récité des prières pour une destinée brillante du bébé, entre « son père et sa mère », dans la voie royale qui mène à Dieu. Mireille regardait faire.

Mais Yaye Khady était consternée. Elle avait rêvé de festins pour des cérémonies familiales. Un baptême pareil à la suite du mariage de son fils célébré à la sauvette à l'étranger, avait déçu ses espoirs.

Quelques parentes et amies l'avaient trouvée « muette » de chagrin. Elle avait posé tout haut les problèmes qui la troublaient :

« Une Blanche n'amène rien dans une maison. Avec qui allait-elle échanger des civilités et des dons ? Le baptême d'un premier fils devait être « sonore ». Au contraire, ce jour est plus triste qu'un jour de deuil. »

Les parentes et amies avaient compati. Certaines avaient été heureuses de remporter le pagne et les mille francs peut-être empruntés, pour secourir Yaye Khady dans ses « devoirs ». D'autres s'étaient répandues dans une profu-

(2) Prénommer, baptiser.

sion de paroles réconfortantes qui n'avaient trompé personne : Yaye Khady savait que le seuil de sa maison franchi, les moqueries se libéreraient. On s'exclamerait dans les rires fous :

— Quoi ? C'est un baptême ou un deuil ?

— Où les jeunes vont-ils pêcher leurs femmes ?

— Un baptême sans échange rituel de pagnes et de cadeaux ?

Chez Yaye Khady, une grande consternation !



Quelques mois après ce baptême inscrit en blessure honteuse dans le cœur de Yaye Khady, une délégation, composée des trois belles-mères d'Ouleymatou et de trois voisines du Grand-Dakar, se rendit à Gibraltar. Yaye Khady, prévenue la veille, s'était vainement interrogée.

Elle ignorait les randonnées nocturnes de son fils et ses tribulations amoureuses, dans son ancien quartier.

Elle avait bien deviné l'état « intéressant » d'Ouleymatou qui malgré ses vertiges, continuait à lessiver les vêtements de « père Djibril ». Certes, elle l'avait vue pâlir. Elle avait vu le cerne des yeux et le masque tiré des traits. Mais en femme mûre et prudente, elle taisait ses doutes. Elle était à mille lieues de soupçonner l'auteur des désastres corporels qu'elle dénombrait.

Personne n'avait osé l'informer de la liaison de son « Oussou ». Yaye Khady, femme de vertu, et son mari, soldat de Dieu, auraient sûrement mis fin à l'aventure de

leur fils, indigne d'un homme marié, et privé ainsi toute une concession d'une manne tombée du ciel.

Mère Fatim, la doyenne de la délégation, prit la parole, après les interminables salutations et les rafraîchissements.

— Quand on trouve un fruit, force est de s'interroger. Ton fils Ousmane a semé en notre fille Ouleymatou. Accepte-t-il le « fait de Dieu » ? Acceptez-vous le fait de Dieu ?

Yaye Khady réfléchissait, surprise. Silencieuse, elle admettait, en son for intérieur :

— N'importe quelle Nègresse plutôt que cette Blanche. N'importe quelle Nègresse aurait des égards pour moi. Dieu m'envoie un enfant pour redresser le chemin d'Ousmane Guèye.

Elle éleva la voix :

— Ouleymatou est ma fille autant que la vôtre... Elle m'a rendu, fillette, de nombreux services et m'en rend encore. Sa mère est une aînée, une conseillère. Si un autre garçon lui avait porté tort et refusait ses responsabilités, Ousmane, désigné, s'inclinerait. Il n'y a pas à tergiverser. Nous ferons notre devoir. Mais je ne peux promettre le mariage. Ousmane Guèye doit se déterminer. Il faut aussi l'avis de Djibril Guèye.

— Djibril Guèye, El Hadj, verra d'un bon œil le mariage pour réparer les torts de son fils, objecta Mère Fatim.

Soukeyna servit encore à boire. Les visiteuses, pour gagner du temps, savourèrent la boisson sucrée et glacée, le goulot des bouteilles à la bouche.

Trois billets neufs de mille francs, tendus à Mère Fatim la doyenne, clôturèrent l'entretien :

— Pour votre transport, précisa Yaye Khady.

— Paix et Paix ! Merci de ton accueil. Nous saurons quoi raconter quand on nous interrogera sur notre mission.

Et l'on se leva.

Dehors, les langues se délièrent. L'on commenta différemment l'attitude de Yaye Khady :

— Elle est heureuse de l'événement qui va chagriner la Blanche.

— Elle aura, ainsi, un petit fils à la hauteur de ses aspirations.

— *Thieye Yallah !*⁽³⁾ Elle veut de l'enfant pour se faire rembourser ses investissements aux cérémonies d'autrui. Elle compensera alors le baptême morne de l'enfant toubab.

Une voix curieuse questionna :

— Comment peut-on être belle-mère d'une Blanche ? Je ne souhaiterais pas être à la place de Yaye Khady.

Une envieuse fit remarquer la promotion sociale de Yaye Khady :

— Elle nous éclipse, elle n'est plus de notre catégorie. Avez-vous vu son salon ? Un fils instruit est rentable en vérité. Les boissons étaient sorties d'un frigidaire, et j'ai aperçu un fer électrique.

— Yaye Khady est restée simple, accueillante, polie. Que Dieu la garde, coupa sèchement Mère Fatim.



Ousmane ne nia pas être le père de l'enfant. Il avoua à sa

(3) Exprime l'étonnement.

mère son amour plus fort que ce qu'il éprouvait pour Mireille :

— On rêve d'une chose. On se bat pour cette chose. On lui sacrifie tout et une fois qu'on la possède, elle ne vous suffit plus.

Ousmane se confiait. Il avait besoin de l'oreille amie de sa mère pour déverser le contenu de son cœur. Il avait besoin de raconter ses tourments et sa chute. Depuis des mois, il trompait sa femme. Sa double vie le troublait. Mais il était heureux.

Yaye Khady écoutait :

— Qu'as-tu l'intention de faire ?

— Je suis un homme de devoir. Dans cette maison vit Ousseynou, mon frère de case. Je ne vais pas lui infliger la honte de la dérobade. J'épouse Ouleymatou à la condition qu'elle accepte de me recevoir à mes heures. Elle n'aura pas de « tour ».

Yaye Khady l'avertit :

— C'est contre la religion. Une femme doit avoir un « tour ».

Ousmane expliqua :

— Je me suis renseigné. Si la femme accepte les propositions de son mari, il n'y a pas de péché. Ouleymatou a le choix et le dernier mot.

Il repartit, délesté en partie du poids qui alourdissait sa conscience depuis des mois.

Yaye Khady jubilait... Yaye Khady jubilait à nouveau dans sa vie.

Ouleymatou accoucha d'un fils et Djibril Guèye vit dans le sexe de l'enfant, le signe du destin.

— Ousmane doit épouser. On n'abandonne pas un héritier. Dieu bénit le mariage.

Djibril Guèye délégua des coreligionnaires à la concession de son ancien voisin pour demander la main d'Ouleymatou.

— Mireille est musulmane, dit-il. Elle sait qu'Ousmane a droit à quatre épouses.

Yaye Khady jubilait. Elle allait enfin occuper la première place d'une cérémonie, en être l'organisatrice, en inspirer l'ordonnancement et surtout bénéficier de l'aide matérielle de tous.

Elle dépêcha dans tous les quartiers de la ville des griottes zélées, courroies de transmission rapides, ébranlées par la quantité des billets de banque qui allaient être manipulés. Yaye Khady conviait par leur voix ses sœurs, ses cousines, ses amies, ses connaissances, ses parents, ses voisins d'hier et d'aujourd'hui, au grand rassemblement du huitième jour.

La remise du *rouye*⁽⁴⁾ aux parents d'Ouleymatou déplaça un nombre impressionnant de femmes chamarrées.

Généreuse, Yaye Khady fit exhiber, par ses amies, toutes les sommes dues en pareille circonstance. Ousmane s'était plié à toutes les demandes de sa mère.

« Un homme digne doit honorer une femme qui s'est donnée à lui ».

Et Ousmane, de retraits en retraits, épuisait son chéquier. Et les billets neufs froufrouants éblouissaient les parentes d'Ouleymatou.

— Quinze mille francs pour dédommager la virginité d'Ouleymatou bien qu'Ousmane ne soit point le premier !

(4) Somme que l'on remet aux parents de l'accouchée pour les frais du baptême.

— Dix mille francs pour ses vêtements lors de la cérémonie du baptême.

— Cinq mille francs pour l'aide à la belle-mère dans ses « dépenses ».

— Dix mille francs pour l'alimentation de l'accouchée.

La plus grosse liasse ! Cent mille francs ! Pour les frais du baptême proprement dit : sanglé, déjeuner, méchoui, boissons, gingembre, etc.

Le souffle de l'assistance était suspendu.

La griote de Yaye Khady terminait sa péroraison :

— Ma *Guer*⁽⁵⁾ demande si tout est complet. Ouleymatou est sa fille. Elle veut le rayonnement d'Ouleymatou. Demandez, on vous donnera. Ordonnez et l'on vous obéira.

Une vieille femme marmonna :

— Il reste les trois mille francs de la bougie pour l'éclairage de la chambre de l'accouchée⁽⁶⁾.

La griote les tendit aussitôt.

La mère d'Ouleymatou par la voix de sa bijoutière remercia :

— Ouleymatou n'a pas souffert pour rien, en accouchant. Une femme doit se donner à celui qui connaît sa valeur. L'œil « démesuré » d'Ouleymatou a rencontré le regard d'un « œil plus démesuré ». Yaye Khady n'a pas déçu ma « *Guer* » car si l'argent sort de la poche d'Ousmane Guèye, c'est avec l'accord de Yaye Khady. Je remercie toute la famille Guèye. Djibril a envoyé « faire » ce que Dieu prône entre deux personnes qui s'aiment : le lien du mariage.

(5) Noble.

(6) Coutume persistante malgré le règne de l'électricité.

La mère d'Ouleymatou pleurait de joie. L'assistance applaudissait. Les griotes dansaient, grisées par l'odeur particulière des billets de banque neufs :

« Le baptême procurera une recette rondelette » ! Et Usine Niari Talli vibrait déjà des promesses de fastes et de festins.

6.

Le jour tant attendu se leva enfin. Yaye Khady prenait sa revanche sur le destin. Elle avait teint ses pieds et ses mains au henné. Des fibres de sisal noirci avaient été mêlées artistiquement à ses cheveux par une coiffeuse habile.

Le matin ? le train-train des baptêmes : les hommes envoyés vers le nourrisson pour le prénommer, les calebasses de sanglé, les sachets de beignets, les rires, les plaisanteries, les taquineries, le bonheur sur tous les visages.

L'après-midi, les femmes affluèrent vers la demeure des Guèye. La cour exiguë déversa son trop-plein sur les trottoirs et sous la tente dressée au-dessus d'une pelouse verte. Les piétinements d'un soir voueraient au néant les efforts assidus du jardinier de l'OHLM.

L'argent passant de main en main, qui pouvait distinguer les pauvres des riches dans l'alignement des boubous soyeux aux teintes chaudes, dans l'étalage des parures d'or ?

Yaye Khady comptait et regroupait ses invitées. Elle insistait du regard sur celles qui avaient apporté leur aide, lors du baptême du fils de la Blanche. Celles qui s'étaient moqué d'elle alors, ne souriaient plus. Elles convenaient

que Yaye Khady Diop avait acquis de la considération. Le nombre de femmes qui s'étaient déplacées à son invitation ne pouvait être fixé.

Yaye Khady recevait, de gauche et de droite, argent et pagnes, cuvettes de riz à la viande ou au poisson, bols de fruits et plateaux de méchoui, retour de dons identiques qu'elle avait faits, lors des mêmes circonstances, aux unes et aux autres.

Elle était le centre d'intérêt de la réunion : voulait-on du gingembre ? Voulait-on des gâteaux ? Avait-on besoin d'un verre ? On tiraillait pour obtenir satisfaction.

Elle résistait aux sollicitations des griots pour rassembler son monde, le mettre dans des taxis et des cars rapides, en direction du Grand-Dakar, dans un tintamarre de klaxons.

Elle revenait vers son vieux quartier, comme l'on va en terre conquise. Pour cette occasion « unique dans une vie », elle portait, de la tête aux pieds, plus de cinq cent mille francs de parures et de tissus. Le seul bracelet à son poignet droit valait trois cent mille francs.

Ses nouvelles voisines l'escortaient dignement. Les chaînes en or s'allongeaient sur les poitrines. Des bracelets se superposaient à un poignet. Pour « briller », on avait eu recours à des bijoux d'amies plus fortunées. Et l'on se pavanait, riant et gesticulant, tout en prenant garde d'être délesté des bijoux d'autrui...

Marième, la fille de Coumba, portait, selon la coutume, le panier des cadeaux. Un *gor djiguène*⁽¹⁾ dont la vie était axée sur de telles cérémonies, veillait sur la valise du nourrisson où, en plus des vêtements du bébé, on avait entassé

(1) Littéralement : homme-femme (homosexuel).

les jouets et rangé les pagnes destinés au portage de l'enfant.

Yaye Khady avançait, suivie de ses amies. Sa griote s'égosillait pour intéresser la foule : « Tu n'es ni la plus laide ni la plus avare ».

« Ah, regardez ma princesse. Elle avance comme une Linguère. Descendante de Lat-Dior Ngoné Latyr Diop, montre à Usine Niari Talli qui tu es. Ton ancêtre a courageusement refusé la soumission aux Blancs ».

Yaye Khady avançait. Son boubou noir et vert, soulevé, laissait apparaître son beau pagne aux couleurs gaies, œuvre des célèbres tisserands mandjaques.

— Yaye Khady, Usine Niari Talli a une hôtesse de marque. Que les grains de sable, que les feuilles des arbres retiennent le souvenir de ton passage.

Par ses gestes, la griote désignait Yaye Khady à l'intention générale :

« L'escorte qui te suit est le symbole de ta grandeur. »

Et la procession avançait ; brouhaha, trébuchements, bousculade pour se situer aux premiers rangs.

La mère d'Ouleymatou souriait à ses visiteuses. Elle avait prévu une tente pour elles. Les bancs et les chaises fléchirent sous de vastes croupes alourdis de pagnes.

Les spécialistes du « *diokhalanté* »⁽²⁾ se dressèrent dans le cercle formé par la mère et les parentes d'Ouleymatou d'une part, et de l'autre, Yaye Khady et ses compagnes.

La famille d'Ousmane prit, comme il se doit, les premières initiatives :

— Cinq cent francs ! « premier » lavage⁽³⁾ de la famille paternelle !

(2) Échange de civilités matérielles entre les familles des deux conjoints lors d'un baptême ou d'un mariage.

- Deux mille francs ! savon et natte pour le rasage du bébé !
- Deux mille francs ! ramassage du bois, pour éclairer la chambre de l'accouchée, de la part des neveux du mari !
- Deux mille francs ! pour les tantes maternelles et paternelles de l'accouchée !
- Mille francs ! pour les griots de case de l'accouchée !
- Mille francs ! pour les cousins germains de l'accouchée !
- Mille francs ! pour les bijoutiers de la famille de l'accouchée !
- Dix mille francs ! « deuxième lavage » de la famille paternelle au nouveau-né !

Les griotes transmettaient, après les formules de salutations et de gratitude, après les souhaits de paix et de longévité. On n'oublia pas non plus d'invoquer Allah, maître des destinées. La famille d'Ouleymatou doubla successivement les sommes reçues et les rendit.

Les échanges traditionnels prenaient fin. Ils ne nécessitaient pas de grosses sommes. Mais à peine étaient-ils terminés, que d'autres échanges leur succédaient, qui allaient, cette fois-ci, dépouiller la famille de l'accouchée.

Les parentes de l'époux ne sont jamais lésées dans le système établi. Elles jouent sur des sommes énormes, souvent empruntées pour la circonstance, que l'autre camp s'essouffle à doubler, par dignité.

Yaye Khady n'avait pas eu besoin d'exprimer ses intentions d'échanges grandioses, avec sa venue bruyante. Ses valises, descendues des taxis et des cars rapides s'ouvraient.

(3) Expression qui désigne le premier don de la famille paternelle du nouveau-né.

Les spectateurs furent éblouis par la richesse de leur contenu.

La griote de Yaye Khady hurla :

— Vingt-quatre pagnes et cent mille francs ! don des sœurs et cousines d'Ousmane à leur neveu.

Des applaudissements accueillirent l'annonce.

Quatre boubous luxueux furent jetés avec ostentation sur les genoux de la mère et des belles-mères d'Ouleymatou. Un pagne enveloppait celui de la doyenne, mère Fatim !

Une couverture fut dépliée ! Œuvre de patience d'un tisserand malien, son originalité coupa le souffle de l'assistance.

La griote hurla encore :

— Cette couverture est offerte par Yaye Khady à Pathé Ngom ! Pour le préserver du froid ! Qui a fait mieux pour honorer un chef de famille ?

Les baguettes crépitèrent de satisfaction sur les tam-tams à la chute de la voix qui se regonflait :

— Tantes paternelles et maternelles d'Ouleymatou, Yaye Khady vous décore avec cinquante mille francs !

Inlassable, la griote dédiait des billets de banque, des pagnes ou des boubous aux membres de la famille Ngom. La plus lointaine parente et la moindre alliance furent exhumées pour être honorées.

Yaye Khady s'adressa enfin aux femmes castées de son ancien quartier. Bousculades et vociférations, louanges et remerciements précédaient chaque geste de largesse ou lui succédaient.

« Celles qui ont peiné dans les cuisines » eurent également « le savon » qui lavera leurs vêtements.

Le déchaînement des spectatrices traduisait leur vive admiration :

« Yaye Khady a un œil immense »

« Yaye Khady a fait les choses en grand »

« Yaye Khady a tout fait ».

C'était au tour de la famille d'Ouleymatou de riposter. Elle doubla chaque somme reçue, ainsi que chaque objet. La mère de l'accouchée, en prévision de cette cérémonie, depuis des mois, avait fait tisser des pagnes et les avait entassés dans des malles. Elle acceptait de perdre en une soirée, l'épargne d'une vie, pour ne pas « décevoir ». A son tour, elle fut acclamée, à mesure que devant Yaye Khady s'entassaient pagnes tissés, boubous de bazin ou de légos.

Le tam-tam exprima la satisfaction de l'assistance. Les applaudissements crépitèrent, accompagnés de cris joyeux.

Les griotes, lestement, envahirent le cercle, faisant voler leurs pagnes pour dégager leurs jambes. Trépignements, balancements de croupes, jets de bras furent rythmés par les batteurs excités.

L'une des griotes laissa pointer, dans le désordre de ses pagnes, un sexe viril en bois. Une clameur délirante qui couvrit le tam-tam, accueillit cette apparition insolite.

Puis ce fut la ruée des mains tendues. La voltige des billets de banque avait aiguisé les appétits. Les quémandeurs déchaînés se bousculaient. Chaque femme était malmenée ou flattée en vue de la délester des derniers sous de son porte-monnaie.

Yaye Khady, cognée, poussée, résistait aux assauts. Elle s'exténua à crier, en serrant fortement son sac à main sur sa poitrine :

— Je distribuerai tout ce que j'ai reçu, car tout ce que j'ai reçu doit honorer ce grand jour. Mais je ne demeure pas ici. J'agirai chez moi, à Gibraltar.

Des amies vigilantes installèrent les valises et leur nouveau contenu dans les cars et les taxis.

Et les mêmes klaxons sonores ramenèrent le groupe à Gibraltar, pour une redistribution orageuse de pagnes, de boubous et d'argent, suivie de méchoui.

Elle rayonnait, Yaye Khady, malgré sa fatigue ! Elle avait eu enfin « son jour de gloire parmi ses semblables ! »

Les témoins de la fête éclatante émietteront désormais les médisances, étaleront ses possibilités financières et restaureront sa dignité... Une joie revigorante s'infiltrait en elle et salutairement, éteignait les feux intérieurs de la honte qui l'avaient « cuite » et « recuite » pendant de longs mois d'insomnie.

« Santa Yallah ! Santati !

« Remercier Allah ! Remercier encore !

« Remercier : Nul « diluant » dans le sang foncièrement noir du nouveau petit-fils, cet enfant qui régurgitera ce qu'il tète !

« Remercier : Enfin une bru qui honorera mes droits !

« Santa Yallah ! Santa rêque !

« Remercier Allah ! Remercier infiniment ! »

Et Yaye Khady rayonnait...

La mère d'Ouleymatou, elle aussi, rayonnait. Sa fille avait dans le quartier « une cérémonie unique » qu'aucun mariage ou baptême ne pourrait égaler par l'abondance des mets et le ballet des billets de banque.

Elle rayonnait, sans regretter ses économies « fondues » et ses malles vidées. Son « travail » fructifiait. Sa fille était consacrée : « l'épouse d'un intellectuel ! » « l'égale d'une

Blanche dans le cœur d'un homme ! » Sa fille avait été honorée, bien plus que ses sœurs aînées...

A Usine Niari Talli, on admirait Ouleymatou : les qualités morales d'un prétendant ayant peu de poids dans les jugements et l'argent seul motivant l'extase devant la mariée, marchandise enlevée par le plus nanti ! Les femmes chantaient Ousmane « dense financièrement », Ousmane « à la main ouverte » ! Elles louaient le ciel de leur avoir envoyé ! » *un goro*⁽⁴⁾ jeune et séduisant, à la noble naissance, aux finances florissantes et de surcroît « leur fils ! », un « homme meilleur, en vérité, bien meilleur que l'homme de Ouakam ».

Dans les comptes et décomptes de tous, Mireille ne figurait guère. Elle était l'intruse à éliminer, la rivale à détrôner, l'étrangère enfin...

Chacun pensait : « Que vient-elle chercher ici ?... »

Dans ce concert de réprobations, Ali et sa femme s'efforçaient d'apporter une correction : ils s'attaquaient au mur d'hostilité dressé par Ousmane, dès que l'on abordait le « sujet Mireille ».

Ali grognait :

— Ainsi les théories les mieux assises croulent devant les réalités de la vie ! Ceux qui les formulent fougueusement s'avèrent, à l'épreuve, de piètres exécutants !

L'étonnement d'Ali devenait révolte :

« Ousmane Guèye, le plus « intellectuel » de leur groupe ! Ousmane Guèye, l'adepte inconditionnel de la « négritude » qui conseillait « l'ouverture plus large », se recroqueville aujourd'hui sur lui-même, sous prétexte de ne pas trahir « l'enracinement » !

(4) Gendre.

« Les formules ne valent que par les utilisateurs qui souvent les asservissent et les pervertissent ! »

« Désespérer de l'homme ? L'homme a un cœur et une raison qui font sa supériorité incontestable. Ousmane n'utilisait plus ni l'un ni l'autre ! »

Son regard balayait souvent le globe et animait les terres inconues ou visitées, battues par les océans ou assises sous les montagnes :

« Il y a l'Homme partout, quelles que soient sa couleur et sa langue. »

« Il faut savoir hisser son cœur au rythme de l'univers ! Admettre l'ère du bannissement des frontières, l'ère des grands ensembles, dans l'âge du grand dialogue ! Et Ousmane est là, en train de se liquider, à cause de la « peau blanche » qu'il avait « rentrée dans sa maison »... « Ma voix ? Un faible son dans la symphonie du monde... Mon élan ? Un coup de balai dans la mer ! Mais immense est mon espoir ! Se lèvera un jour où la noblesse vaincra réticences et préjugés, nourrie des valeurs universelles ! »

Ali acculait Ousmane :

— Il y a un code de l'honneur. Je tiendrais les mêmes propos s'il s'agissait d'une Alima ou d'une Oumou que tu aurais trahies. Tu fais rompre une femme avec sa famille et tu ne l'aides pas à s'intégrer dans un nouvel environnement, en créant les facteurs de son isolement... Mireille n'est pas une maîtresse. Même une maîtresse aurait ses droits... Elle est l'épouse, l'épouse te crée une obligation. Or tu lui refuses une présence régulière ! Abject est l'usage que tu fais de ses biens. Tu sembles avoir liquidé toute vertu. Tu es en marge de la morale religieuse enseignée par ton père.

Attention à la main vengeresse de Dieu !

Ousmane se défendait :

— Trêve ! Trêve ! Tu ne dis rien que je ne sache. Mais quand on veut juger sainement d'une situation, il faut regarder l'envers et l'endroit. Ici, l'endroit c'est Mireille, ses droits d'épouse, le poids de son exil. Soit. Mais, dans ta plaidoirie, que fais-tu d'Ouleymatou ? Sa dignité serait bafouée si je l'abandonnais. Tu oublies sa famille. La honte la couvrirait si je crachais sur elle. Ouleymatou a un fils...

Rosalie le coupa sèchement :

— Avant Ouleymatou, Mireille ! Si tu avais épousé Ouleymatou, nous ne serions pas ici aujourd'hui à en débattre. Elle attend que tu sois marié pour s'accrocher ! Quel cinéma ! Son attitude est indigne de la femme de ce siècle. Les femmes doivent être solidaires.

Ousmane, sérieux :

— J'aime Ouleymatou, voilà le point important. Je m'aperçois que je n'ai jamais aimé qu'elle, que je n'ai jamais cessé de l'aimer. Mireille ? C'était pour me prouver quoi ? Ma virilité ? Ma capacité de séduire si haut, si loin ? La difficulté de l'entreprise m'excitait. Mon but atteint, j'ai senti le vide immense qui me sépare de Mireille. Ouleymatou retrouvée, tout s'est éclairci. La vérité peut paraître atroce. Vous voulez que je respecte un engagement qui ne me satisfait plus ? Dois-je renoncer à « être » pour ne pas décevoir ? Dois-je traîner mes jours au lieu de les vivre ?

Ali avait la mine grave des circonstances exceptionnelles :

— Tu es le seul fautif, le seul responsable. On n'engage pas l'avenir à la légère. Tu aurais dû réfléchir davantage.

Cette femme ne t'a rien demandé, rien imposé. Au contraire, elle t'a tout donné. Paie la dette. Aie le courage de payer. Répudie Ouleymatou.

Ousmane en colère se contenait à peine :

— C'est facile de conseiller. Parler de devoir est aisé, mais où est ici le devoir ? Abandonner Ouleymatou et mon fils ? Dresser un barrage entre ma mère et moi ? Mais je serais « vidé ».

Retourné à Mireille, comment pourrai-je la rendre heureuse si je suis sans âme ? La situation actuelle m'aide à la tolérer. Je mise sur le temps. Un jour, peut-être... La vie et le temps arrangent bien des situations.

Ali s'énerva en entendant de tels propos. « Ousmane ne serait-il pas « ensorcelé ? » Bouleversé, il jugeait son ami « perdu pour l'honneur, cet honneur que tous deux avaient défendu jadis, opiniâtrement. »

7.

Alors que Rosalie s'évertuait à distraire Mireille de ses pensées noires, Ousmane Guèye avait déjà installé sa nouvelle famille dans une maison spacieuse, qui avait permis de drainer à la suite d'Ouleymatou, belle-mère, frères et sœurs, pour dissimuler, au voisinage, la vraie maîtresse de maison.

Prudent, il avait averti :

« Pas de tour ! Je viendrai quand je le pourrai. Je ne passerai jamais la nuit entière. Mais Ouleymatou ne manquera de rien. »

Aux attaques renouvelées d'Ali, pour le ramener à son foyer, Ousmane opposait un entêtement décevant. La perturbation de la vie de son meilleur ami désorientait Ali. Il pensa, lui, un homme rationnel, aux possibilités maléfiques d'un maraboutage.

Ousmane n'aurait-il pas été victime du « dedelé », ce sortilège par lequel les amoureuses s'attachent un homme ?

— Peut-être ! Peut-être bien ! se lamentait Rosalie.

N'aurait-on point « enfoncé » l'âme d'Ousmane dans une corne enfouie au bord de la mer, pour la rendre instable, comme le flux et le reflux des vagues ?

Peut-être ! Peut-être bien !

L'âme d'Ousmane ne serait-elle point « suspendue » à

une porte d'entrée, dans un talisman qui la ramenait précipitamment vers sa Négresse ?

— Peut-être ! Peut-être !

Agité, Ali rejoignit son ami à la sortie de son cours. Ousmane s'apprêtait à rejoindre Ouleymatou.

— Ne démarre pas, écoute-moi plutôt.

— Le même sujet encore ? s'enquit Ousmane.

— Hélas oui, répondit Ali. L'amitié a des devoirs. Quel que soit le respect dû aux parents, le fait que tu te trouves dans le même camp que Yaye Khady dans ce problème, démontre clairement ton erreur. La vérité de Yaye Khady ne peut être tienne. Toi, souscrire aux idées de ta mère et à son goût ridicule du faste ! Toi Ousmane, toi, trahir la confiance ! Je te reconnais mal dans ta peau neuve... Et puis, que reproches-tu à ta femme ? Sa couleur ? Sa mentalité ? Les mêmes griefs que formulait de La Vallée ? Ridicule ! Tu es raciste maintenant...

Ousmane écoutait. L'amitié lui parlait un langage raisonnable. Mais comment décrire son combat quotidien, entre ses sentiments et sa raison ?

— Tu ne m'apprends rien, dit-il. Et je ne me renie pas. Mais l'homme est complexe dans ses aspirations. Toutes les conditions de son épanouissement sont difficiles à réunir. Je reconnais que j'ai, en Mireille, une femme qui m'aime. Mais j'éprouve à ses côtés une impression déprimante d'insatisfaction, de manque. Alors, tout bascule... Ajoute à cet état de choses l'aversion réciproque de ma mère et de ma femme., la mésentente entre Mireille et mes copains, sauf toi bien sûr, toi son « avocat » mais, tous les autres qui, selon ses termes, « violent notre intimité ».

Ousmane se tut... un instant. Il secouait la tête.

— Il y a la force des habitudes, poursuivit-il, la force des

croyances dont on ne peut se départir sans être déraciné. Le poids du passé reste déterminant. Je me cherche en vain en Mireille. Elle ne répond pas à mes aspirations.

Ali restait incrédule :

— Mireille pourtant, peut comprendre bien des choses. Mais c'est que tu es compliqué ! Tu essaies de donner à l'esclavage de tes sens un contenu culturel. Tu crois que cette idiote d'Ouleymatou, qui n'a même pas bien terminé ses études primaires, peut être d'un apport positif dans l'orientation de ta vie ?

— Mais elle connaît la légende de Samba Guéladio, elle connaît nos proverbes. Nous pouvons communier dans une remarque, un salut, un clin d'œil et c'est important, rétorqua Ousmane. Nous avons les mêmes références anciennes.

Ali, railleur :

« Dans l'encens et le gongo, en comptant les perles de ses reins ! Ne fais pas l'idiot, je pense qu'on « t'a mis quelque part ». Ton cœur est rempli d'Ouleymatou au détriment de ta dignité. Il faut la déloger. »

— Comment ? interrogea Ousmane intéressé.

Ali impérieusement :

— Demain, tu n'as pas cours ?... Bien. Attends-moi devant ta porte à six heures du matin... D'accord ?

Ousmane acquiesça, coquin.

— D'accord...

Ali regarda la voiture bifurquer dans la direction de la villa louée pour Ouleymatou. Il secoua la tête, navré.



Sur la route, tassé sur le siège, à côté de son ami, Ousmane méditait. Ali, dans sa brutalité, avait peut-être raison. Des forces surnaturelles déclenchées à son insu l'obligeaient peut-être à haïr ce vers quoi tous ses rêves, tous ses efforts, toute son existence avaient tendu, depuis cinq ans. Était-il conditionné pour avoir Ouleymatou dans la peau ? Pour ressusciter l'amour de son enfance, Ouleymatou avait-elle usé de cette ficelle blanche où les marabouts façonnent patiemment des nœuds en mêlant le nom de l'élu à des incantations ? Les plus durs ne résistent pas à cette épreuve, affirmait-on.

Ou encore l'avait-on éloigné de Mireille en jetant dans deux directions opposées, les deux moitiés d'un feuillet griffonné de signes ?

Son énervement devant Mireille et le peu de tendresse qu'il prodiguait à son fils métis étaient anormaux.

L'expérience proposée par Ali méritait d'être tentée, d'autant plus qu'un souvenir d'enfance plaidait en lui pour les pratiques ancestrales.

Mère Fatim, la première épouse de Pathé Ngom, régnait en tigresse dans leur logis et usait exagérément de ses prérogatives de « Awo »⁽¹⁾ enrichie par le commerce de pain de singe, d'arachide et de mil, longtemps exploité à une cantine du marché Nguélao⁽²⁾. Ses co-épouses se méfiaient de sa langue de vipère qui savait dénaturer les faits anodins et tourner à son avantage toutes les situations. Surtout, elle déclenchait contre les autres les vociférations du chef de famille toujours enclin à lui donner raison.

(1) Première épouse.

(2) Marché au vent, situé au Grand-Dakar.

Combien d'épouses nouvelles avaient plié bagage, répudiées par Pathé Ngom à cause de leur impolitesse vis-à-vis de Mère Fatim ? Une nouvelle venue, Maïmouna, avait juré d'« enfoncer des racines indestructibles dans la terre de la concession ». Mère Fatim serait étrangère à sa répudiation, si elle devait un jour retourner dans sa famille. Maïmouna se méfiait. Elle évitait de croiser la « vieille » pour ne pas être traitée « d'effrontée ». Elle n'utilisait guère les ustensiles de Mère Fatim même s'ils traînaient dans la cour, comme pour la tenter.

Quand Maïmouna balayait, elle nettoyait partout, tamisant davantage le sable devant la porte de Mère Fatim. Elle lui remplissait quotidiennement ses jarres pendant ses absences fréquentes. Elle proposait souvent de cuisiner à sa place, à ses périodes de « tour ».

La mère de Maïmouna lui avait conseillé : « Le chemin de la paix est court. Agis avec ton aînée comme tu agis à mon égard ».

Mais il était difficile d'échapper à la malveillance de Mère Fatim. Elle trouvait toujours des motifs de critiquer : couscous plein de sable, peu ou trop salé, des cailloux dans le riz « mal trié » si ce n'est le poisson « pas frais » qui « peut empoisonner toute une concession ».

Maïmouna encaissait calmement les reproches, sous les regards moqueurs des autres épouses. La présence d'hôtes augmentait la malveillance de Mère Fatim.

Ousmane se souvenait... Un jeudi. Il était à « Ngomène »⁽³⁾ quand vers midi, Mère Fatim revint du marché.

Son regard alla droit au fil de fer où étaient suspendus les vêtements amidonnés de Maïmouna.

(3) Chez les Ngom — (Ainsi Ndiobene : chez les Diop).

« Qui a mis ces vêtements à la place des miens ? Ils sont sans doute vieux, mes vêtements, à mon image. Mais ils me sont chers ».

De sa chambre, Maïmouna entendait les provocations. Mais Yaye Khady, en visite chez elle, lui fit signe de ne point sortir et de garder bouche cousue.

Alors Mère Fatim se planta devant la porte de sa jeune rivale :

— C'est toi qui as osé ce que personne n'ose ? Mettre tes vêtements à la place des miens sur mon propre fil de fer. Quelle audace !

Maïmouna lui remit ses vêtements bien empilés :

— Ils étaient bien chauds et secs quand je les ai enlevés.

La main de Mère Fatim repoussant le paquet, appliqua une paire de claques sonores sur les joues de Maïmouna, avec la force de la haine et la noirceur de l'ingratitude.

Maïmouna recula. A sa souffrance, se mêlèrent la surprise et la honte. Les dérobades multiples infligées à son courage étaient donc interprétées par cette « vieille », comme de la veulerie ! Elle avait encaissé allusions perfides, remontrances inutilement ! Quoi ? Elle s'usait à trimmer doublement au lieu de se reposer pour une femme sans reconnaissance ! Mère Fatim ne méritait aucun respect. Comme les ex-épouses, Maïmouna allait lui « faire voir » !

Elle recula pour mieux s'engouffrer dans les pagnes de Mère Fatim. Elle la souleva de l'épaule et la jeta violemment sur le sol. Yaye Khady écœurée, retardait son intervention. Elle laissa à Maïmouna le temps d'asseoir ses grosses fesses sur la poitrine sèche de la vieille et de rendre aux joues ridées, en les multipliant, les claques reçues.

Alors seulement, Yaye Khady cria :

— Venez ! Venez ! Elles se battent.

Mais l'on s'aperçut qu'il n'y avait pas de bataille. Maïmouna seule donnait les coups. Les cheveux blancs de Mère Fatim, imprégnés de sable, perdaient leurs gris-gris.

Il fallut des mains fortes pour décrocher les doigts de Maïmouna du cou ridé de sa co-épouse qu'ils serraient furieusement.

Libérée, Mère Fatim ne se releva pas. Ses enfants la transportèrent dans sa chambre, l'œil révolté.

Sa sœur appelée d'urgence de Pikine⁽⁴⁾ diagnostiqua : — Emprises de *rab*⁽⁵⁾. Vous savez bien que sans l'intervention malveillante des *rab*, Fatim peut « casser » trois Maïmouna. C'est le *rab* qui a terrassé Mère Fatim, mais pas Maïmouna Samb. Fatim le négligeait au profit de son commerce. Il se venge. Pour le contenter il faut organiser un *ndeup*⁽⁶⁾.

Conciliabules, discussions, interdiction de l'Islam par la voix de l'Imam, rien ne put changer l'opinion de la famille de Mère Fatim. Pour la guérison de la vieille femme, elle exigea le « *ndeup* », danse d'exorcisme.

Le jeudi choisi, dès trois heures, l'envahissement progressif des bancs qui limitaient l'emplacement de la danse païenne ! Des danseurs de « *ndeup* » étaient désignés du doigt par des spectateurs hardis.

Le rythme du tam-tam étoffait les chants incantatoires. Mère Fatim, assise sur une natte, tendait des chevilles et des poignets ceints de ficelles blanches. Ses yeux profonds vivaient intensément sous une couronne brune de sang. Ses joues amaigries par la réclusion s'enfonçaient, maquil-

(4) Quartier de banlieue.

(5) Êtres invisibles au pouvoir bénéfique ou maléfique.

(6) Danse d'exorcisme.

lées de suie de marmite, dans ses mâchoires saillantes. Elle croisait et décroisait ses jambes amincies par l'inertie, pour se donner une contenance, alors qu'on louait la Reine des eaux, Mame Coumba, alors que l'on célébrait le « Peulh », roi de la plaine.

Les exhortations, nées dans la nuit des temps, issues de la tourmente de l'angoisse et de l'impuissance humaine face à l'irrationalisme de certains événements, s'amplifiaient.

Dans cette foule attentive, des êtres humains rivés par des legs aux services des *rab* et désignés pour perpétuer les offrandes de chair et de sang. Leur ancêtre avait, nul doute, rougi le bleu des mers par des fêtes de sacrifices. Il avait tressailli de peur ou de joie quand les vagues gourmandes léchaient à ses pieds le sang répandu. Il avait écouté les voix du large et trouvé, dans leur sage gravité, le baume de ses souffrances. Ses inquiétudes s'étaient-elles fondues alors dans les remous des eaux et ses désirs emportés pour être exaucés, par le souffle intense des vents ?

Des bras imploraient le ciel en jets saccadés. Femmes et hommes conversaient avec l'Invisible. Leurs yeux rivés au même point vivaient un éblouissement, leur sourire en témoignait. Chaque geste, porté par une résonnance particulière du tam-tam était message. Le Perceptible et l'Invisible communiaient. Des âmes vibraient dans les transes de la « possession », portée par leur « double ». Et le tam-tam grondait, grondait. Et le tam-tam grondait, grondait, catalyseur de l'interpénétration de deux mondes, l'un vécu, l'autre imaginé.

La directrice de la cérémonie était une vieille édentée à la tête d'oiseau et aux membres grêles émergeant d'un flot

de vêtements et de gris-gris superposés qui élargissaient son corps sans le priver de souplesse.

Les possédés répondaient « présent » à l'invitation des hymnes dans la ferveur du tam-tam et l'espérance des chants conjugués avec des tremblements, des transes et des convulsions.

Délices enivrants du lait, aliment premier de la vie, et boisson élue des génies, offert par l'officiante ? Scies mordantes du tam-tam incisif, rabotant tout relief de l'âme ?

Voix langoureuses des chants noyant angoisses et inquiétudes ? Les danseurs roulaient des têtes lourdes sur le sable et se perdaient dans un sommeil profond.

« NDeuk ! NDeuk ! NDeuk ! » entonna le chœur.

« NDeuk ! NDeuk ! NDeuk ! » répondirent les tam-tams.

Le Back royal du seigneur des terres et mers réunies retentit

« NDeuk ! NDeuk ! NDeuk ! »

L'immensité et la beauté du Cap-Vert à ses pieds !

« NDeuk ! NDeuk ! NDeuk ! »

Et tout Lébou authentique ! Et Mère Fatim qui ouvrait les mains et souriait pleinement pour communier avec lui :

« NDeuk Daour oh !

Soubal nagnouma !

« NDeuk Daour oh !

Les teinturières m'ont honorée !

NDeuk ! NDeuk ! NDeuk Daour oh ! »

La cadence rapide prit possession de l'assistance. Têtes et torsos se balançaient dans une ivresse collective.

Que d'yeux rivés sur Mère Fatim ! Ses bras battaient l'air. Le miracle aurait-il lieu ? Tiendrait-elle debout ?

Marcherait-elle ? Le « rab » était-il séduit ? Oublierait-il sa colère ? Avait-il accepté l'offrande du bœuf ? Manifestait-il la clémence espérée ?

Dans les ombres du visage fané de la « malade », les éclairs d'un sourire miraculeusement laissé intact par les ans, entre les lignes bleu indigo des gencives tatouées.

L'espoir palpitait dans les cœurs. Il se gonflait au-dessus des batteurs du tam-tam. Il était ferveur dans les gestes de prière muette de l'officiante. Le soleil désertait le ciel pour ajouter du mystère à l'événement. Un vent doux éparpillait des odeurs grisantes d'iode et de sel. Les yeux se dilataient de curiosité.

Des transes subites secouèrent la pitoyable maigreur de Mère Fatim. Elle souriait à l'officiante qui dansait pour elle en relevant ses vêtements. L'un après l'autre, ses pieds avançaient. Les tam-tams diminuaient d'intensité. Ousmane se revoyait envoûté par le spectacle, en compagnie de garçonnets de son âge, juché sur le toit de la baraque paternelle. Une vieille casquette le coiffait. Le réajustement constant de son short, distendu à la taille, le gênait.

Il revoyait la foule qui se dispersait dans une bruyante débandade. Mère Fatim, sans soutien, regagnait en zigzaguant la concession des Ngom. Quelques garnements gambadaient dans la poussière cendrée du crépuscule. Mais leurs cabrioles et leurs rires cessèrent rapidement à la pensée de la contagion de l'envoûtement et surtout à la crainte de la correction qui gâcherait leur escapade, s'ils rentraient tard.

Dans ses souvenirs, d'autres célébrations païennes. Mais la plus troublante manifestation demeurait celle des « rab » religieux. « L'introduction des prières dans ces danses païennes était sacrilège ! » Il avait défendu son

point de vue dans maintes discussions houleuses de son groupe.

Tassé sur le siège de la voiture, il méditait ce passé. Son regard se perdait dans la brume matinale, trouée de clartés, lumières d'enseignes et phares de véhicules.

8.

Il acceptait, sincère, d'être embarqué dans la galère des pratiques ancestrales qui guérissent des maladies et aident, dit-on, l'affermissement de la volonté et la réintégration du droit chemin. Sa raison se frayait difficilement une voie dans l'enchevêtrement des traditions et des mœurs.

Il souhaitait retrouver son état d'esprit d'adolescent où tout était simple, y compris Mireille.

« S'il y a à choisir, l'élue devrait être Mireille. Exclusive, Mireille, mais sans méchanceté... Ouleymatou ? Si je vis ce déchirement, c'est à cause d'elle. »

Il était prêt, jusqu'à souffrir si souffrir pouvait le guérir. Mais tiendrait-il sans « le délire » qu'était Ouleymatou ? Sa pensée revint à Mère Fatim.

« Sa guérison était-elle due au « ndeup » ? Le support populaire, l'atmosphère des chants et des tam-tams avaient-ils triomphé de l'inertie des jambes ? Sa paralysie avait-elle été simplement simulée pour expliquer sa défaite ? Les rab existaient-ils, nous dirigeant à leur gré, apportant joies ou malheurs ? »

De ses camarades, anciens étudiants en médecine, Ousmane tenait des lambeaux de discours. Au service psychiatrique de l'Hôpital de Fann, on usait beaucoup du « pinth », arbre à palabre et du « ndeup ». On s'y appuyait

également sur la science des « bilodja », sorciers qui ont perdu le pouvoir de tuer.

« Un autre aspect de la « Science Africaine » qui ferait sourire Mireille... « Le passé et le présent s'enchevêtrent inextricablement ! » Ousmane, n'ayant pas la force de les séparer, imaginait un feu gigantesque où danseraient les « djinns » déchus et les « rab » délogés des grottes. Les sorciers y agiteraient leurs habits en plumes.



La voiture s'immobilisa à Fimela. Des vendeuses l'entourèrent, se bousculant, pour proposer aux deux amis, des poulets couleur « tîr »⁽¹⁾, élément essentiel du bain purificateur à Simal.

Ali avait expliqué :

— Le but de notre voyage est à Simal. C'est mon père qui m'y avait emmené.

Une femme interrogée, leur indiqua la piste à suivre. Les traces de roues sur le chemin en dénotaient l'usage ininterrompu. Une marchande qui triait un ballot de fripes leur sourit. Un charretier immobilisa aimablement son cheval pour leur céder le passage. Et Simal, après l'accueil enthousiaste de ses gosses, leur ouvrit le royaume de son officiant : un site naturel, protégé par trois gros troncs d'arbres et couvert de leur feuillage entremêlé conviait à son mystère, devant une étendue d'eaux grises, prisonnières d'arbustes. Un oiseau blanc dormait au bout de l'uni-

(1) Couleur de l'huile de palme. Couleur rouge..

que pieu dressé comme un mât de drapeau, dans la mare immobile.

L'officiant, grand, noir et sec prodiguait des sourires rouges de cola. Des clients attendaient, patients, sur un banc rudimentaire à la surface polie par le temps et les services rendus. Une palissade coupait en deux l'espace réservé aux séances. La première partie était utilisée comme vestiaire. Le deuxième compartiment, plus vaste, abritait un bac assez large, approvisionné d'eau par des fillettes, où flottaient des bouts de bois. Deux bancs étaient opposés, l'un réservé à l'officiant, l'autre au client. De ses longs bras, l'homme sec brandissait le poulet « tîr » et en assénait de coups, de la tête au pied, le client nu. Le poulet se plaignait, puis chargé de toutes les impuretés du consultant, hoquetait et mourait. L'officiant extirpait du cadavre son appareil digestif et l'étalait sur le sol. La forme des intestins lui permettait de prédire l'avenir. Leur gonflement comme deux cornes bourrées signifia à Ousmane qu'on l'avait bien « enfermé » quelque part, pour qu'il obéisse à l'œil et au doigt.

— Une femme, porteuse de malchance, et l'homme maigre secouant la tête, ajouta :

— Heureusement que tu es venu !

Le corps d'Ousmane fut mouillé de la tête aux pieds pour achever sa « désintoxication ». Il se releva, léger et tendit à son « sauveur » un billet de cinq cents francs.

Il se rhabillait au vestiaire, tandis qu'un autre homme lui succédait.

Assis sur les feuilles mortes, face à l'eau plissée par de légers vents, Ali serrait, comme Ousmane, dans sa paume, l'un des bouts de bois jaune du bac, qui prolongeait l'effet salulaire du bain.

— Merci, cher ami, dit Ousmane. Même si je ne suis pas « délivré », même si je ne redeviens pas comme avant, j'apprécie ta fidèle affection.

Ali répondit :

— J'avais à choisir pour toi, entre deux lieux. Le second « Djam-Wally » qui signifie « je vous salue », est situé à la frontière sénégal-gambienne où avait vécu un grand adepte du mouridisme.

Ils reprirent la voiture. Au volant, Ousmane. Il conduisait avec application. Le bain purificateur n'avait point chassé l'image d'Ouleymatou de ses pensées. L'envie de la revoir le troublait. Le besoin de la serrer dans ses bras se montrait exigeant... Au bout de son désir, il ne trouvait plus Mireille.

Mère Fatim remise sur pieds grâce au *ndeup*, avait eu plus de chance que lui.



Ce soir-là, après son cours, Ousmane n'alla pas directement à l'appartement. Il emprunta la route de la corniche, puis, après quelques mètres de parcours délassant, immobilisa la voiture. Il gravit les rochers qui le séparaient de la mer. La mer ! Il voulait seulement la revoir, regarder frissonner ses eaux au souffle du vent. Le bon air fouettait délicieusement son visage et purifiait ses poumons. Les mains enfouies dans les poches de son pantalon, il pensait à ses deux épouses et sifflotait.

Belles, différemment ! Coquettes à souhait et propres ! Ouleymatou déployait des efforts excessifs pour la netteté de son logis. Elle connaissait « cette manie de l'ordre des Blancs » et ne désirait pas une comparaison désavantageuse.

Chez elle, Ousmane venait avec n'importe qui, n'importe quand. Il était sûr de trouver un accueil souriant qui mettait tout le monde à l'aise. Le « *boli* »⁽²⁾ commun contenait encore à la fin du repas de quoi rassasier de nouveaux convives et les talibés massés dans la cour qui épiaient.

Quant à Mireille, il avait renoncé à lui faire accepter les copains. D'ailleurs les mets délicats mijotés par Mireille n'avaient jamais satisfait leurs estomacs habitués aux repas copieux.

Et les copains préféraient le rencontrer chez Ouleymatou.

Il sourit :

— Mireille aurait parlé de gaspillage, elle qui est si riche ! Elle trouve qu'on encourage la paresse et l'oisiveté !

Chez Ouleymatou, il était le maître et le seigneur. Il se déshabillait où il voulait, s'installait où il voulait, mangeait où il voulait, salissait ce qu'il voulait. Les dégâts étaient aussitôt réparés, sans murmure. Dans ce foyer, on prévenait ses moindres désirs.

Dans l'appartement, il était contraint de se surveiller.

— Pas de désordres ! criait l'épouse en tablier. Comme tu ne m'aides pas, ne m'écrase pas de corvées ! Chaque chose à sa place ! ordonnait sans complexe un index autoritaire.

Ses vêtements sales devaient tomber dans des paniers : le bleu recevait les vêtements blancs, alors que dans le

(2) Grande cuvette.

rouge s'accumulaient les vêtements de couleur. Il lui arrivait de se tromper et Mireille ne se lassait de le lui faire remarquer.

Chez Mireille, rigidement éduquée, aucun plat n'allait au-delà de la salle de séjour et des cuisines. La guerre aux cancrelats a des règles. Grignoter du pain dans la chambre à coucher ne se concevait pas. L'épouse à la « hauteur » récusait ses idées et ses décisions quand elles ne lui semblaient pas convenir. Elle se posait en partenaire. Elle raisonnait en terme d'égalité. Elle honorait ses devoirs mais elle connaissait ses droits et les exigeait. Assurément cela ne déplaisait pas à Ousmane. Mais un homme ne dédaigne pas d'être guide et avoir le dernier mot. Un homme ne se détourne pas des prérogatives qu'on lui accorde...

La comparaison favorisait Mireille quand il s'agissait de la salle de bains et de la bibliothèque. Dans la salle d'eau de Mireille toute de faïence bleue, une étagère portait des flacons de sels et autres liquides dits vivifiants à dissoudre dans l'eau tiède de la baignoire. Des serviettes, larges comme des pagnes, et des peignoirs doux attendaient sur un tabouret.

Chez Ouleymatou, il n'y avait qu'une « salle d'eau », sans chauffe-eau, sans carrelage où se succédaient les membres de la famille.

Ayant quitté l'école très tôt, Ouleymatou n'avait aucun livre. Ousmane lui créait sur une étagère, un embryon de bibliothèque, essayant de l'intéresser ainsi à la lecture.

Mireille, venue de son pays avec des malles de livres et de documents, leur avait réservé une pièce. Et Ousmane Guèye déroband un ouvrage, en achevait la lecture chez sa Nègresse.

Sur la butte, il sifflotait toujours, fouetté agréablement

par les vents du large. « Ouleymatou » ! Il convenait qu'en renouant avec elle, il avait renoué avec « lui-même ». Deux moitiés d'une même graine de nouveau réunies... La graine revivait...

Comment expliquer qu'Ouleymatou aidait sa « résurrection » ?

« Que peut le savoir mathématique de Boly MBoup contre mes fantasmes ? Des données aussi subtiles que les miennes ne peuvent être ni transcrites, ni résolues par des équations ! »

Il revivait leur entretien. Il revivait la tristesse de la voix, les gestes de Boly qui marquaient son impuissance : — Ma famille me reproche d'avoir épousé une catholique. Mais que pouvais-je faire d'autre quand les parents des jeunes filles aimées me refusaient leur main parce que je suis griot ? La majorité des filles de ma caste ne sont pas évoluées. Elles sont plutôt téléguidées vers les cuisines. En travaux domestiques, des championnes, ces filles ! Mais elles ignorent l'importance du foyer. Elles abandonnent mari et enfants dans une maison non balayée pour s'épanouir dans les cérémonies qui sont leurs sources de revenus. Mais toi, un « guer », un « guer pur », quel mobile t'a fait épouser une Toubab alors que des Nègreses à ta hauteur abondent ? Au moment opportun, je t'avais mis en garde. Nous ne pouvons pas adopter certains comportements sans nous démettre, sans trahir des espérances. Toute démission, tout louvoisement sont des trahisons. Souvent quand un Noir épouse une Blanche, sa patrie le perd.

La dernière phrase du discours amical le frappait à nouveau et motivait son combat. Il durcissait sa volonté pour « n'être point perdu ». Il convenait qu'il aurait mieux valu

épouser une Nègresse analphabète et la hisser à sa hauteur que de se fourvoyer dans son dilemme actuel.

Il prit Dieu à témoin :

« Ma rencontre avec la Blanche relève du destin car plus que jamais, je me veux Nègre ». Son âme repoussait les transvasements subtils. Comment métisser des valeurs au contenu et à l'expression différents, souvent opposés, même contradictoires qui jurent parfois les unes à côté des autres ? « Mélange détonant » !

Ousmane sifflotait de plus belle.

« Ouleymatou, symbole double dans ma vie ! »

« Symbole de la femme noire » qu'il devait affranchir,

« symbole de l'Afrique » dont il était l'un des « fils éclairés ».

Ouleymatou se confondait dans son esprit avec l'Afrique, « une Afrique à réinstaller dans ses prérogatives, une Afrique à promouvoir » ! Chez la Nègresse, il était le prophète au « verbe-vérité », messie aux mains riches, nourricier de l'âme et du corps. Et ces rôles convenaient à son engagement profond.

« Mireille armée par des siècles de civilisation pouvait s'en sortir, elle, volonté de fer, ardeur combative, elle, nantie d'une fortune immense ».

Ousmane se redressait :

« Reculer à cause des fureurs de ma Blanche qui clame sa colère dans la violence ? Reculer à cause de ma conscience quotidiennement alertée ? Reculer à cause du code universel de l'honneur et de la dignité ? Impossible ! » Dans son aventure sentimentale, avec la Nègresse, sa chair n'était pas seule en cause. Leur trait d'union mordait profondément au-delà des muscles que massaient, avec une infinie tendresse, les douces mains noires. Le lien mordait

ses entrailles, secouait ses tripes, bouleversait son âme et l'érigéait en « combattant » et en « ambassadeur d'un peuple »... « Un peuple abâtardi par l'histoire, un peuple au squelette cassé à recréer... Un peuple étranglé dans des tunnels de peurs et d'humiliations... Un peuple..! Ah, je m'étais fourvoyé, jeune étudiant gonflé de lectures et de slogans, envoûté par la nouveauté du chant qui me conviait ! Le piège s'ouvre. J'en sors sans infirmité » !

Au cœur des travaux domestiques, inlassablement, Ouleymatou décrétait dans des chants :

« Fi, Mireille doufi nané *gneh* ⁽³⁾. « Ici, Mireille ne boira pas de sauce ».

Il interprétait, lui : « Fi, Mireille warou fi nané *gneh* ». « Ici, Mireille ne doit pas boire de sauce ».

Il optait pour le départ de la Blanche :

« L'isoler dans son monde. La laisser pourrir de lassitude... Accepter sans réaction la couverture de reproches qu'elle tisse... La préparer à la fuite et retrouver sans équivoque un rôle à la dimension de mes rêves, avec la garantie de mes mains libres..! »

Ousmane sifflotait. Les derniers remous de sa conscience se noyaient comme le soleil là-bas, en face de lui, à l'horizon pourpré, strié de mauve, au-dessus de la ligne des eaux d'un bleu intense. Un bateau s'éloignait... « Vers quel port ? Avec quelles âmes soumises à quel destin implacable ?... Des âmes tendues de choix décisifs aujourd'hui, et demain, reniés. »

Ousmane devait se changer à l'appartement avant de rejoindre Ouleymatou. De la glaise et des broussailles encrassaient ses chaussures. Il rit intérieurement en son-

(3) Sauce - Symbole de privilèges, honneur, bien-être etc.

geant qu'il devrait les frotter sur le paillason rugueux étalé à l'entrée avant d'accéder en « civilisé » à la salle de séjour. Il sifflotait :

« Guerre à la contrainte ! Adieu robot ! Vive la nature ! »

9.

L'amitié a un code de comportement plus constant que celui de l'amour. L'amitié peut, dans un cœur, dominer l'affection née des liens de sang. Un frère et une sœur ne sont pas forcément des amis. L'amitié ne porte pas les stigmates du temps. L'amour ne sort jamais intact de la traversée des eaux qui l'essouffle.

Soukeyna, la plus âgée des deux filles de Yaye Khady, avait fait de Mireille une sœur et une amie. Dans le conflit Ousmane-Mireille, elle situait les torts du côté de son frère, car l'amitié sait aussi être partisans. Soukeyna convenait en elle-même :

— Mireille ne manque pas de bonne volonté. Mais une Blanche ne peut devenir par ses habitudes, une Nègresse accomplie. La Nègresse a été éduquée dans un milieu spécifique pour satisfaire plus tard les exigences de ce milieu. Elle n'a aucune gloire à tirer de sa souplesse d'adaptation dans sa belle-famille. Mais Mireille ! Elle a du mérite. Ses efforts auraient dû être encouragés. Mais Yaye Khady, avec désinvolture, se moque de ses tentatives de réconciliation. Elle aurait voulu faire de Mireille une chose à son service.

Soukeyna et sa belle-sœur entretenaient d'excellentes relations. Malgré la désapprobation de Yaye Khady, elle

allait passer ses week-end dans l'appartement. Elle aidait Mireille à réussir son riz au poisson dont la portion destinée à Ousmane refroidissait toute la journée dans une soupière, faute d'être honorée.

Dans la bibliothèque, des tête-à-tête laborieux les occupaient.

Les visites de Soukeyna devinrent presque quotidiennes dès qu'elle apprit la trahison de son frère. Offusquée, elle apaisait. Elle avait osé même affronter Yaye Khady :

— Par égoïsme, tu pousses Ousmane à la catastrophe, et en même temps, tu « tues » une fille d'autrui car Mireille, a, elle aussi, une mère. Je suis contre le remariage de mon frère que rien ne justifie si ce ne sont tes intérêts. Je n'aurai aucun rapport avec ce deuxième foyer. Mireille a tenté l'impossible pour te contenter ! Elle voulait même prendre ta relève à côté du fourneau malgache, alors que tu lui riais au nez. Tu décourages ses tentatives de coopération. Tu la rejettes sans la connaître. Pourquoi ? Parce qu'elle est Blanche... Seule sa couleur motive ta haine. Je ne vois pas d'autres griefs.

Yaye Khady regarda de haut sa fille. La hardiesse de Soukeyna la « dépassait ». Elle entendait dire que les enfants d'aujourd'hui ne respectaient plus les hiérarchies. Elle entendait ! Mais vivre l'audace de sa fille, en être victime ! Elle n'allait pas se laisser faire. Elle remettait l'insolente à sa place, la place d'un enfant qui ne doit pas « démêler les affaires des adultes » :

— Qui te demande ton avis, morveuse ? Et si j'en veux à Mireille à cause de sa peau claire parmi notre noirceur ? Mon point de vue : j'ai honte de son fils à la peau métisée. Va le lui dire. Méprise Ouleymatou pour défendre une étrangère. Mais tu es isolée dans ton option. Croupis

avec ta Mireille ! Serrez votre enfant sur votre cœur. En fait, oses-tu le promener ton neveu, toi si noire ?

Soukeyna eut le courage de répliquer :

— Pourquoi aurais-je honte de promener Gorgui ? Mais c'est ce que je fais chaque fois que je suis chez Mireille.

Yaye Khady, interloquée, tapait des mains :

— Et tu ne sens pas la pesanteur des regards curieux ?

Soukeyna avoua :

— Il y a bien quelques oisifs qui nous regardent comme on regarde une bonne et l'enfant de sa patronne. Mais la rue ne se déchaîne pas pour ce fait, devenu une banalité quotidienne.

Soukeyna claqua la porte et courut vers son amie. Avec courage, Mireille vivait son calvaire. Le soutien affectif de sa belle-sœur l'aidait à résister. Elle était tendue vers ses visites. Grâce à leurs échanges, l'étreinte qui obstruait sa gorge se relâchait un peu.

Mais Soukeyna, pour autant ne dévoilait pas les commérages sur « l'autre vie » de son frère. Mireille avait beau étaler ses misères. Son cœur compatissait profondément. Mais sa langue ne se déliait point. Et pourtant, elle connaissait la source des maux de son amie. Cette source avait un visage et un prénom.

Mais peu à peu, devant l'abondance des larmes, le cerne des yeux, la pâleur du teint, le désordre de la chevelure à l'éclat envolé, devant l'amertume des lèvres et tous les ravages opérés par la souffrance, Soukeyna éprouva un irrésistible besoin de porter secours. Son cœur atteint, elle ne pouvait plus pardonner à « l'infidèle Ousmane ». Elle cherchait le moyen de sauver Mireille, le moyen de la soustraire aux griffes lacérantes d'un mal qui provoquait sa déchéance.

Plusieurs fois, elle voulut dénoncer l'indignité et la trahison. Plusieurs fois, la difficulté de crucifier un être la bloqua. Une idée s'empara de son esprit. Elle trotta dans sa pensée, contournant ses scrupules. Elle trotta en balayant ses hésitations. Ah ! La bonne idée ! L'ingénieux moyen de renseigner à visage couvert !

« Oh ! Vite ! Vite ! Mettre un terme au mariage de l'usurpatrice et rendre à Mireille sa beauté et sa joie d'antan ! »



Le hasard déjoue les plans les plus élaborés. Ousmane avait bâti sa double vie sur l'isolement de Mireille. Il avait dit à Boly : « Mireille ne saura jamais rien. Son monde est fermé aux ragots... »

La nouvelle famille d'Ousmane tolérait ses absences. Ouleymatou, comblée au-delà de ses ambitions les plus optimistes, n'exigeait rien. Sa mère et elle avaient oublié l'odeur des égouts regorgeant de pourriture. Non, elles ne rêvaient pas. « C'étaient bien elles », installées dans une maison en briques, sans promiscuité désagréable, sans disputes quotidiennes. Elles n'avaient plus à calculer pour économiser de quoi améliorer les menus fades des repas familiaux. Sa mère oubliait, sous les couvertures chaudes, les réveils frileux à l'aurore, pour être présente dans sa cantine, au marché.

De quoi devrait-elle se plaindre ? Ouleymatou avait

deux bonnes. L'une faisait le ménage et le linge, l'autre cuisinait. Elle n'avait qu'à être belle pour recevoir son mari. Et Yaye Khady protégeait son ménage ! Elle lui manifestait sa reconnaissance par des cadeaux somptueux, allant du boubou de sortie au pagne tissé. Les « boli » se succédaient à Gibraltar, « boli de poulets », « boli de fruits », « boli de couscous », « boli de méchoui ». Toutes les occasions étaient saisies pour contenter Yaye Khady, et Yaye Khady orgueilleusement, conviait ses amies à témoigner de la gentillesse de sa belle-fille. Elle partageait le contenu des *boli*⁽¹⁾ entre ses voisines admiratives.

De quoi devrait-elle se plaindre, Ouleymatou Ngom ?

Ousmane venait tous les jours : entre deux cours, à midi, au crépuscule, toujours la nuit. La porte de la chambre à coucher était verrouillée. L'encens grisait. Une nouvelle grossesse pointait.

Quant à Mireille, elle se débattait dans la toile d'araignée de l'angoisse, serrant son fils qui la reliait au monde, de plus en plus fort sur sa poitrine.

Mais le destin déjoue les plans les plus perfectionnés. Il prit ici la forme d'une lettre anonyme déposée au lycée, dans le casier de Mireille.

Elle avertissait :

« Tu as une co-épouse sénégalaise. Si tu veux en savoir plus, suis ton mari ».

Mireille lut et relut les mots. Elle observa le pli, malgré son écœurement. La forme des lettres et leurs jambages torturés lui rappelaient une écriture connue. Elle cherchait... Et tout d'un coup, le soupçon devint certitude : l'écriture de Soukeyna ! Par ce moyen, sa petite amie libé-

(1) Cuvette énorme où l'on sert la nourriture des cérémonies.

rait sa conscience et volait à son secours. Le choix de son casier au lycée fréquenté par Soukeyna, était révélateur.

Un double étau la comprimait : le procédé jugé vil dans son milieu et le contenu de la lettre.

Ébranlée, elle dut s'aliter. Sa maladie n'arrêta point les allées et venues d'Ousmane. Soukeyna courait à son chevet, inquiète et dévouée.

Pendant une longue semaine, elle se débattit, acceptant et refusant tour à tour le conseil de la lettre. Quand elle put se tenir debout, elle comprit que la lettre triomphait de ses scrupules et faisait aborder à sa vie une nouvelle phase.



Mireille se ressaisit, sa nature volontaire ayant dompté ses tourments. Une gêne troublait ses rapports avec Soukeyna qui l'implorait du regard, pour percer ses intentions. Mais Mireille se taisait.

Solitairement, elle échafaudait une stratégie de combat, lisant et relisant la lettre, pour s'imprégner de son fiel. Elle avait besoin de se justifier devant sa conscience qui réprouvait les méthodes d'espionnage qu'elle allait employer.

Procéder par étape ! Une double vie nécessite des dépenses. Vérifier d'abord le compte bancaire ! Dans ce compte ouvert avec ses économies transférées, étaient dirigés les salaires du couple. Un coup d'œil lui suffit pour

mesurer l'étendue du désastre financier. Les chiffres la laissaient sans voix. Des retraits d'une importance inexplicable et à une cadence folle avaient été opérés. A quelles fins ? Ousmane continuait à recevoir d'elle son argent de poche. Il ne fumait pas. Il ne buvait pas. Pour l'entretien de la famille Guèye, elle remettait à Djibril tous les mois la somme fixée. Alors ? L'énormité des retraits transformait des doutes en certitudes.

Elle se dirigea vers une station de taxis. Elle s'entendit parlementer avec le conducteur de la première voiture. Elle y prit place en lui indiquant son adresse. Quand ils arrivèrent, Mireille descendit. La voiture ne bougea point. Le chauffeur de taxi avait mission d'attendre Ousmane Guèye pour le suivre dans ses déplacements.

10.

Ousmane Guèye revint de son travail. Comme à l'accoutumée, à cette heure, il fit dans la salle de bain une toilette sommaire et ressortit, essuyant son visage avec le pantalon de son pyjama qu'il abandonna dans un fauteuil. Comme à l'accoutumée, il répéta :

— Tu peux déjeuner. Je mangerai ensuite. J'en ai pour une minute. Je reviens.

Il se déroba vite et franchit la porte.

« Quelques minutes » ? Mireille était sûre de ne le revoir que le soir, pour quelques heures, avant un nouveau départ plus ou moins justifié, lui aussi.

Mireille ne releva même pas les yeux de son journal. Son cœur bondissait. « Sa solution » répugnait à sa conscience. Mais bafouée, elle se situait dans une zone où tout était permis. Elle imaginait le taxi roulant derrière la 504. Elle allait savoir. Cinq minutes ! Un quart d'heure ! Vingt minutes ! Une demi-heure ! Une heure ! Une main pressait enfin la sonnerie de l'entrée. Elle ouvrit. Le visage du « taximan » contacté le matin s'encadra dans l'ouverture :

« Je connais l'endroit où est descendu Monsieur »

— Bien, dit Mireille. A ce soir, comme convenu. Nous le suivrons ensemble.

Et elle paya grassement ce premier service rendu.

Dans la nuit, le conducteur de taxi suivait la 504 noire

déchaînée, clignotant dans l'ombre, qui emportait Ousmane vers ses amours.

Le taxi stationna à l'arrivée, à une distance appréciable de la 504. Ousmane souriait.

Depuis combien de mois ne l'avait-elle vu sourire ?

Il pénétra dans une maison fleurie. Des heures passèrent, une éternité pour Mireille que la jalousie mordait.

Ousmane ressortit, tenant un petit homme au crâne totalement rasé, copie vigoureuse de Gorgui. Ouleymatou suivait, très maquillée. Elle poussait un ventre bombé. Elle s'installa à côté d'Ousmane qui avait assis le petit sur le siège arrière de la voiture aux portières soigneusement refermées.

Le moteur ronfla. A Gibraltar, le couple et leur enfant descendirent, sous les regards horrifiés de Mireille. Mais elle n'était pas n'importe qui. Issue d'une famille où l'éducation passait par la maîtrise de soi, elle ne pouvait se donner en spectacle.

Le couple réapparut, en bonne compagnie. Yaye Khady portait l'enfant noir, calé à sa hanche. Sa main libre chatouillait le petit qui riait, riait, comme Gorgui quand il était, lui aussi, à cette même place et bénéficiait des mêmes caresses.

« La trahison s'est donc ramifiée » ! Mireille qualifia de « pourriture » ce monde, installé dans le mensonge.

Combien de fois usa-t-elle des services largement rémunérés du conducteur de taxi ?... Et les scènes se succédaient, édifiantes. La fille changeait fréquemment de toilette, le petit homme au crâne nu était de toutes les sorties.

Une nuit, la main d'Ousmane, dans la rue, avait malaxé impudiquement les fesses de la « fille ». Au lieu de se

révolter, la Nègresse en riant avait fait saillir sa croupe.

Les alentours de la maison puaient l'encens et répercutaient les chants joyeux des dialis. Les petits pagnes blancs, jupons des Nègresses, voltigeaient sur les fils de fer et témoignant du grand soin que la « fille » apportait à son intimité, semblaient narguer Mireille.

Dans le quartier, la mère d'Ouleymatou traînait une oisiveté de commère.

Tout prouvait à sa curiosité le détachement de son époux. Une force puissante tirait Ousmane et le livrait à son milieu. Alors elle s'étonna. Elle s'étonna de ses élans d'adaptation et d'oubli de soi. Ses chants d'autrefois ? Elle ne les entendait qu'en sourdine. Son cœur et son corps ne contenaient plus qu'Ousmane.

Et Ousmane n'avait rien voulu sacrifier. Mieux, il se débarrassait d'elle, chaque jour un peu plus.

Elle se souvint de la colère de son père :

— Tu connais « ça » ?

Elle acquiesça :

— Ousmane était bien « ça ».



A ses dépens, Mireille découvrait les fluctuations du désir chez l'homme : « Seule la femme qui momentanément habite le cœur et les sens de l'homme a de l'importance pour lui, accaparant son intérêt et ses élans de conquérant. Son désir comblé, il peut s'apercevoir que « l'unique » ne vaut pas ses devancières »...

« Et si Ousmane ne se lassait pas !... Et si c'est l'attachement absurde, inexplicable qui rend muets ceux qui comparent la femme délaissée à la nouvelle favorite !... Rien de rationnel n'est offert à mon investigation si ce n'est l'insondable loi de l'attraction. Cette Nègresse fardée n'a rien d'extraordinaire !.. »

Et Mireille se tourmentait :

« L'amour change de contenu, avec les individus... Les aventures amoureuses ne se ressemblent pas... Les solutions apportées à certaines n'éclairent pas les autres... Le moment où meurt un sentiment est aussi insaisissable que le moment où il naît... Ce qui tue une émotion peut n'avoir aucune justification comme ce qui la suscite... Il est difficile d'arrêter un cœur qui dégringole dans l'abîme de l'indifférence... »

Mireille découvrait à ses dépens la flambée rapide du désir de l'homme. Elle s'exténuaient à fourbir des armes de séduction et de reconquête. Elle s'exténuaient à lisser sa chevelure, à empourprer ses joues, à redresser cils et sourcils. Elle se noyait dans les vaporisations de parfums coûteux : les petits paquets d'encens qu'Ouleymatou emportait du marché pour le dérisoire prix de vingt cinq francs anéantissaient tous ses efforts.

Quelques jugements accordaient des qualités à l'épouse toubab : « belle femme, femme intelligente, gentille femme, femme amoureuse de son mari ». Mais ces qualités ne pesaient guère sur la conscience d'Ousmane.

Et Mireille souffrait. Elle apprivoisait sa douleur le long des jours et des nuits. Elle se traînait de son lit à la salle de bain, de la salle de bain à ses cours, de ses cours à sa cuisine. Le petit seul arrachait ses sourires, point d'appui douillet. Tressaillements de ses nerfs sous sa peau, four-

millements agaçants aux pieds, elle se cramponnait à sa volonté de fer pour ne pas dériver.

L'image du couple, traqué par le taxi, la poursuivait. Elle rognait ses provisions de courage et de résistance. Imaginative, elle se laissait hanter par des ébats amoureux qui l'excluaient. Ce qu'elle entrevoyait de la fête des sens qui se déroulait à son détriment, la mortifiait. D'autant plus que personne, devant elle, ne se gênait pour rappeler l'ardeur amoureuse de la Nègresse. Celle qu'elle avait espionnée « puait » l'expérience.

Toutes les nuits, toutes les secondes, au lycée comme au marché, à tous moments et en tous lieux, la Nègresse far-dée ricanait à ses oreilles. Elle ne pouvait ouvrir les yeux sans voir Ousmane tapoter les fesses à dessein rebondies.

Mireille apprivoisait son mal. Elle en connaissait l'éten-due. Elle en mesurait la virulence. Avant d'avoir « su », avant d'avoir « vu », la trahison d'Ousmane lui semblait passagère. Mais à présent...

Elle souhaitait fuir la sécheresse de sa vie conjugale et retrouver ses parents. L'enfant prodigue aurait pu être pardonnée.

Mais... Mais elle avait un fils qu'elle aimait. Elle recherchait sur lui la finesse des traits paternels dont l'existence chez le fils de l'autre torturait son souvenir. Et sa pensée allait, tantôt optimiste tantôt amère.

« Mon père accepterait-il dans son milieu guindé, un petit Nègre ? Mon père pourrait-il oublier l'affront infligé à sa dignité ? »

« Il a bien courbé la tête » avait rapporté Yvette dans une missive.

A Mireille, sans l'enfant, on aurait pu rouvrir les bras. Mais l'enfant noir existait, témoin gênant. Il était là, son

insatiable curiosité à la recherche de boutons à dévisser, de couvercles à démonter. Il était là avec son teint d'argile brûlé, innocence et étonnement. Il refusait de porter en trépigant le tricot assorti à sa culotte jaune. Il fixait Mireille de ses yeux malicieux.

« Pauvre petite chose » ! Et Mireille le souleva avant de l'asseoir sur ses genoux pour l'habiller. Les petites menottes s'emparèrent de la longue chevelure qui les enveloppa. — Eh oui, il faut rester, rester pour lui.

Le choix était poignant car Mireille le trouvait avilissant.

« Ne pas priver l'enfant de son père est un argument fragile car lorsque l'on se marie, l'enfant n'existe pas. L'enfant doit raffermir les liens du couple. Il doit être une soudure. Seul, il n'emplit pas le cœur d'une épouse. Seul, il ne comble pas un homme. « Trait d'union ? Oui ! » Elle admit : « Les enfants vivent plus malheureux dans un couple désuni, que s'ils étaient privés de la présence d'un de leurs parents, dans un environnement serein ! »

Mireille était troublée :

« L'argument « enfant » n'est pas solide ». Mais les femmes piétinées le brandissent et camouflent leur volonté défaillante dans ce cri de mère éplorée. C'est par lâcheté, par peur de s'assumer que les mères déçues demeurent au foyer. L'habitude de ne plus penser, de ne plus décider, de ne plus voir et de se laisser vivre les fait prisonnières. La déchéance les guette. La souffrance les grignote. Elles ignorent l'usage de la liberté. »

Elle décida de « survivre ».

Aussi les décombres de sa vie conjugale n'ensevelirent-ils point son immense orgueil qui, galvanisé, redynamisait sa résistance. Ployée, elle se redressait avec fierté pour

refuser d'être la pâture méprisée de son milieu d'origine. Car fiel pouvait devenir ce milieu dans les salons de thé avides de scandales où les convives rythmaient ironiquement de médisances le tintement des cuillères au fond des tasses !

Elle entendait :

« Tu connais « la der des der » ? Mireille revenue de son escapade ! chassée par son Nègre ».

« L'oiseau rebelle déplumé réexpédié, un oisillon noir dans les bras ! » Elle entendait surtout la rage vengeresse de son père... son père réajustant plus que de coutume ses bretelles... ragaillard et réjouï de sa victoire, narguant impitoyablement la douleur muette incarnée par son épouse !

« Ah ! Ah ! Ta fille ! Répudiée ! Comme un vulgaire objet.

Ah ! Ah ! voilà ce qui arrive quand on piétine des traditions de dignité !

Ah ! Ah ! On dit son fils drôlement cuit ! Le Nègre a préféré une Nègresse. Ah ! Ah ! »

Au pays de l'égoïsme organisé, de veules commérages et un énorme éclat de rire sur sa fuite ratée ! Aucun baume de tolérance ou de compassion sur ses plaies !... Alors, à l'indifférence du cœur qui gèle, aux rhumatismes de l'âme qui paralysent, elle préféra le feu du désarroi. Ici, l'ébranlement quotidien de ses valeurs, dans l'humiliation des renoncements avilissants, certes ! Ici encore, l'indignité des patiences forgées et des sérénités feintes ! Mais elle vivra, mais elle sentira, à côté d'« Ousmane envoûté et ingrat ! » mais souverain éveilleur de son être. Mais elle vivra, mais elle se battra, soutenue par un idéal qui ne s'agenouillait pas. Son amour et son orgueil conjugués ras-

semblaient les miettes d'un bonheur défunt pour les ériger en facteurs d'espérance. A la quête lucide de sa raison, à l'invitation au départ de sa conscience, ils refusaient de céder la plus minime part des domaines envahis. Pathétiquement, Mireille choisit de rester. Elle ne trouvait aucune grandeur à son attitude. Son option n'était pas non plus fuite ou lâcheté, mais la seule possible quand on aime... quand on a dans les bras un enfant Nègre... quand derrière soi, on a tout brûlé.

« Et puis l'infidélité n'est point l'exclusivité des Noirs ! »

11.

Mireille ne riait plus, Mireille ne parlait plus, Mireille ne mangeait plus, Mireille ne dormait plus. Elle attendait chaque retour de « l'infidèle », dans la salle de séjour orange qu'on balayait à peine. La souffrance s'était incorporée au rythme de sa vie.

Et une nuit, pour revivre son bonheur mort, elle sortit de leur cachette les lettres écrites par son mari, pendant leurs longues fiançailles.

A quel moment sa douleur persistante, malgré la tendresse des mots, ne trouvant plus de place dans le corps désaxé, inonda-t-elle son cerveau et en noya la lucidité ? A quel moment la féroce de son tourment fit-elle basculer sa raison ? Le clinquant des mots d'amour choquait son désarroi. Le mensonge des mots la narguait. Les promesses délibérément violées se transformaient en serpents hideux et l'encerclaient.

Ah ! Ces lettres d'un perfide ! D'un sale Nègre ! Comment avait-elle pu être bernée par leur contenu ? A la place du bonheur promis, le goût salé des larmes. Privée de joies charnelles au profit de la Nègresse dont le ventre rebondi criait la satisfaction, elle recherchait, devant son miroir, les infirmités de son corps nu qui rebutaient Ousmane. Elle se voyait une autre...

Elle revint aux lettres. Vite de la colle ! Exhiber comme des trophées ce qui restait de son rêve et de ses illusions pour dire au monde entier qu'elle avait été aimée. Vite de la colle ! Vite de la colle !

Dans un coin, la lettre où Ousmane jurait :

« *Je n'aimerai que toi toute ma vie.* »

Vite de la colle ! Vite de la colle !

Au-dessous de ce tableau de maître, une autre missive où il criait :

— *Toi ma blanche ! Toi ma blonde, comme tu me manques !*

Vite de la colle ! Vite de la colle !

Elle ricanait fébrilement pour trouver l'endroit convenable où serait affiché le pli où Ousmane constatait : « *Sans toi, la vie n'a pas de sel* ».

Vite de la colle ! Vite de la colle !

Elle se hissa sur un tabouret et fixa son papier à l'abat-jour de la lampe.

Vite de la colle ! Vite de la colle !

Elle allait et venait, toujours nue. Ses cheveux dénoués dansaient sur ses épaules sèches. Son fils pleurait de l'autre côté du mur. Elle abandonna son pot de colle et le rejoignit instinctivement en chantant une berceuse que Yaye Khady lui dédiait, en le faisant sauter sur ses cuisses, les rares fois où elle le prenait :

« Gnouloule Khessoule ! Gnouloule Khessoule ! »

L'une de ses élèves lui avait traduit l'expression :

« Ni noir ! Ni clair ! »

Une violente vague de rancœur la submergea et elle décréta :

— Le « Gnouloule Khessoule ! » n'a pas de place dans ce monde.

— Monde de salauds ! Monde de menteurs ! Toi, mon

petit, tu vas le quitter ! Gnouloule Khessoule !

Elle fit fondre des dizaines de comprimés dans l'eau d'une tasse, et profita du cri du petit pour vider dans sa gorge le nocif breuvage. Elle ricanait toujours du même ton que Yaye Khady Diop :

« Gnouloule Khessoule ! Gnouloule Khessoule ! »

Elle se dandinait dans la salle de séjour. Les missives pendaient et se moquaient par leurs balancements de ses espérances trahies. Leur vue regonflait d'autres vagues de rancœur violente qui anéantirent le mince filet de lucidité suspendu à sa conscience.

Mireille se dirigea alors vers la cuisine et ressortit avec un coutelas qu'elle se mit à aiguiser, en vociférant :

« Gnouloule Khessoule ! Gnouloule Khessoule ! »

Épuisée, elle abandonna l'arme qui glissa entre deux coussins et se rassit sur le canapé. Nul bruit n'accompagnait dans l'appartement la fuite éperdue de sa raison. Le petit dormait du sommeil définitif où l'avait entraîné l'horrible breuvage.

Les heures s'écoulaient. Ousmane Guèye, là-bas, se grisait des dernières étreintes d'une nuit d'amour et se détachait difficilement du cœur de son futur enfant qu'il écoutait battre dans le ventre de sa Nègresse.

L'aube blanchissait le ciel. Enfin des grincements de pneus ! Un coup de frein ! Une portière claquée ! Des pas dans le couloir ! Un tour de clé ! Ousmane Guèye ensommeillé fut accueilli par une nudité échevelée.

Mireille vociférait :

— Sale Nègre ! menteur ! Infidèle ! Adultère ! C'est meilleur avec ta Nègresse, n'est-ce pas ? Réponds ! C'est bon avec ta Nègresse et l'encens. Tu aimes ton *gnoul*⁽¹⁾ plus

(1) Noir.

que le « gnouloule khessoule » !

Ousmane écarquillait les yeux. Par quel canal haineux avait-on prévenu sa femme ? Par quelle voie calomnieuse avait-on drainé vers l'oreille de son épouse, sa trahison ? Ses amis l'avaient prévenu. Il s'était moqué de leurs mises en garde. Il se croyait le plus fort, aveuglé par l'amour et le désir. L'horreur de son forfait grimaçait devant lui.

— « Le Gnouloule Khessoule » est mort !

Et Mireille le poussa vers le berceau : Gorgui était glacé sous les doigts de son père.

Ousmane Guèye bouleversé releva tristement la tête. La vérité, brutalement, se révélait à son esprit : Mireille était devenue folle. L'immobilité froide de son fils était éloquente ! Une œuvre de démente ! Il releva encore la tête. Ses lettres se balançaient. Mireille hurlait toujours :

— Sale Nègre ! Sale traître ! Adultère ! Infidèle !

Elle tremblait. Elle hoquetait. En Ousmane, un déclic tardif de la raison issu de la peur. Une clarté humaine se frayait enfin une voie dans la densité des ombres. Un dégoût nauséeux de lui-même le submergea. Fou à lier, il avait contaminé Mireille. La folie seule expliquait son aveuglement et ses actes. Au-delà de certaines limites, l'engagement est déraison, s'il piétine des zones où fleurissent la pitié et la charité.

De quel dogme intransigeant s'était-il érigé apôtre au pays du « pot à eau » qui passe de main à main et de bouche à bouche sans répugnance ? L'enseignement de son père ? Générosité de cœur, pitié et charité : « Nit, nit modi garabam » ! « L'homme, l'homme est son remède » ! A-t-il pensé ? D'une femme jeune et belle, intelligente et gourmande de tendresse, pleine à craquer d'amour et de qualités, il avait pétri inconsciemment une furie. Et quelle

furie ! Sa furie l'insultait et hurlait...

Quelle puissance dans la pensée humaine pour résumer toute une vie dans la hâte de quelques secondes ! Son voyage de noces dans cet hôtel de montagne chauffé par les grosses bûches d'une cheminée ancienne ! Ses premières nuits avec Mireille, une fête en roses : rose des rondeurs des seins, strié de bleu jailli du désordre des dentelles, rose violacé de la chemise de nuit et toutes les rougeurs nuancées que le jeu de ses doigts peignait sur la nudité laiteuse de la chair ! L'éclatement de son cœur ! Ses sens gorgés d'un bonheur d'une profonde intensité ! La quotidienneté exaspérante avait enveloppé d'oubli couleurs et sensations... Ouleymatou ressurgit, symphonie d'ombres apaisantes sur ses quêtes brûlantes, odeur enivrante de farine de mil, échappée des mortiers de son enfance, canari à l'équilibre parfait dans ses mains de potier ? Toute une vie dans la fuite de quelques secondes ! La magnanimité de Djibril Guèye ! La malice de Yaye Khady ! Boly ! Ali ! Coumba ! Marième ! Gorgui ! Gorgui mort ! Le fils d'Ouleymatou et ses yeux rieurs ! De quel sexe, son futur enfant ?

Entre les deux coussins, pour Mireille seule la lame du coutelas scintilla des brillants d'un feu-follet. Elle s'en empara et les secondes se mirent à compter doublement devant la folie en prémices de la mort.

L'instinct de conservation n'eut point le temps de jaillir des désordres intérieurs d'Ousmane. Mireille l'avait attaqué. Deux blessures profondes à l'épaule et au bras droit handicapèrent Ousmane qui cherchait désespérément comment désarmer sa femme. « Comment m'en sortir ? » Les coups se succédaient. L'énergie de la folie maniait le coutelas. Ousmane titubait vers la porte qu'il n'avait pas

eu le temps de refermer. Sur le palier, il hurla de toutes ses dernières forces : « Geneviève ! Guillaume ! » avant de s'écrouler.

Guillaume bondit. Empêtré dans ses draps, il secoua Geneviève énergiquement : « As-tu entendu ? Chez la Belle et la Bête. » Je te l'avais dit. La Belle souffrait. Pourvu que... ».

Sur le palier, Mireille errait, échevelée, hagarde, coute-las toujours en main. Sur le sol, Ousmane Guèye gisait. Sans le voir, Mireille le côtoyait dans sa promenade désordonnée. Les blessures d'Ousmane, sourdait un chant profond, écarlate d'espérances dispersées.

Les deux voisins alertèrent pompiers, ambulance et police et attendirent les secours. Ils vivaient les minutes les plus affreuses de leur séjour africain.



Le lendemain de cette tragédie, un car de police dépêché à Gibraltar vint arracher Djibril Guèye aux prières chantées de l'aube.

Yaye Khady craintive l'accompagnait. Djibril fouillait sa conscience d'homme vertueux pour trouver le motif de pareille convocation

« Pour quel témoignage ? Pour quel forfait ? Il calmait Yaye Khady faussement optimiste alors que son cœur battait d'inquiétude en pensant à Ousmane qui conduisait une voiture, « cette machine de mort brutale. »

On introduisit Djibril Guèye dans le bureau d'un homme courtois et jeune, qui prit place à côté de lui, abandonnant sa table imposante.

— C'est bien vous, Djibril Guèye, ancien combattant, père d'Ousmane Guèye, professeur !

Il hoqueta :

— Oui.

Alors le jeune commissaire raconta l'horreur. Au fur et à mesure que ses mots tombaient, le corps de Djibril se tassait. Il martelait le sol de sa canne.

A la fin du cauchemar, Djibril loua Dieu.

« *Acho dou en la illa ha illala*

Acho dou en Mohamed Rossoloula »

« J'atteste que Dieu est Dieu.

J'atteste que Mohamed est son prophète.

Dieu en avait décidé ainsi, lui Maître des hommes et des choses, Maître de l'ordonnement des faits et du temps. »

Le commissaire ajouta :

« Ousmane est à l'hôpital. Sa vie n'est pas en danger, dit-on. »

Djibril Guèye eut la force de s'inquiéter :

— Et Mireille ?

« Maîtrisée par les pompiers sans difficulté. Une lettre anonyme trouvée dans son sac éclaire le drame. Deux Toubab, leurs voisins ont témoigné. »

Dur était le choc. Et Djibril hoqueta encore.

— Et Mireille ?

— L'ambassade de France prévenue a pris le cas en mains, conclut le commissaire.

Un plus dur combat restait à livrer : Yaye Khady l'attendait de l'autre côté du mur. Il se redressa alors et se composa un masque serein.

Yaye Khady tremblait. Quelle était donc l'atroce nouvelle ? Les yeux de Yaye Khady se dilataient.

Djibril avançait pesamment dans l'armature rigide de

son lourd secret, la main droite plus que jamais rivée à sa canne-soutien.

Il s'assit péniblement sur le banc de la véranda réservée aux visiteurs. Il oubliait aujourd'hui les égards dont il entourait sa jambe malade dans cette position.

« Allah Akbar ! Allah Akbar.

Dieu est grand ! Dieu est grand ! »

Il luttait pour émerger des ténèbres qui l'aveuglaient.

*Lane-la ? Lane-la ?** implorait Yaye Khady.

Lane-la ? Lane-la ? orchestrait Djibril Guèye.

Un dialogue dramatique se nouait difficilement entre un père qui craignait d'être amputé de sa fierté de vivre et une mère que l'instinct maternel dressait, comme une lionne en couches.

Lane-la ? Lane-la ?

Brisée, Yaye Khady se recroquevillait dans les bras de Djibril. De lourds sanglots soulevaient la poitrine du disciple de Dieu, tantôt étouffés, tantôt libérés.

Lane-la ? Lane-la ?

Un à un, Djibril Guèye laissa tomber les fragments d'un dicton de la sagesse populaire :

« Kou wathie sa toundeu, tound'eu boo fêke mou tasse »

« Quand on abandonne son tertre, tout tertre où l'on se hisse croule ».

Il ferma les yeux et murmura :

« La Toubab devenue folle à voulu tuer Ousmane »

Lane-la ? Lane-la ? psalmodiait Yaye Khady.

Lane-la ? Lane-la ?

Le duo lugubre s'amplifiait en chœur. Le chœur tragique recrutait des adeptes :

Lane-la ? Lane-la ?

On les entourait :

Lane-la ? Lane-la ?
On compatissait :
Lane-la ? Lane-la ?

* Lane-la : Litt : Qu'est-ce qu'il y a ? Cri d'angoisse pour percer le contenu de l'événement tragique.

Achevé d'imprimer 1^o trimestre 1998
sur les presses de la SIPS - Dakar -
pour le compte
des Nouvelles Éditions Africaines du Sénégal
B.P. 260 - Dakar - Sénégal
ISBN 2-7236-0826-3

© Les Nouvelles Éditions Africaines du Sénégal - 1981

Illustration de couverture :
par Evelyne Laperrousaz

Quoi qu'elle fit, Mariama Bâ n'arrivait pas à convaincre que les événements contés dans *Une si longue lettre* ne relevaient pas de son expérience personnelle, en d'autres termes, que le récit ne fût pas, pour une large part, autobiographique.

Avec *Un Chant écarlate*, la question ne se posera pas ; il s'agit, en effet, d'un univers résolument vu de l'extérieur. Nous avons affaire à un roman important par le nombre des personnages et par la complexité de l'intrigue. L'analyse situationnelle est menée d'une plume qui ne s'essoufle pas, les psychologies individuelles sont fouillées et les structures sont mises en place d'une main ferme. La sensibilité, bien sûr, reste celle de cette romancière dont le premier livre avait enlevé les cœurs d'assaut, et dont les Lettres Sénégalaises déplorent la disparition prématurée (†août 1981).



UNE SI LONGUE LETTRE a reçu le Prix Noma 1980, est à sa sixième édition et a été traduit en douze langues.

Couverture : Hibiscus.
par Evelyne LAPERROUSAZ.